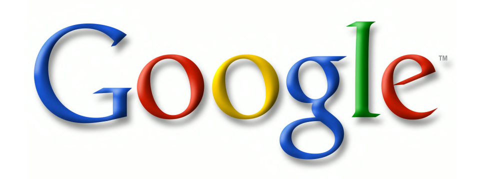
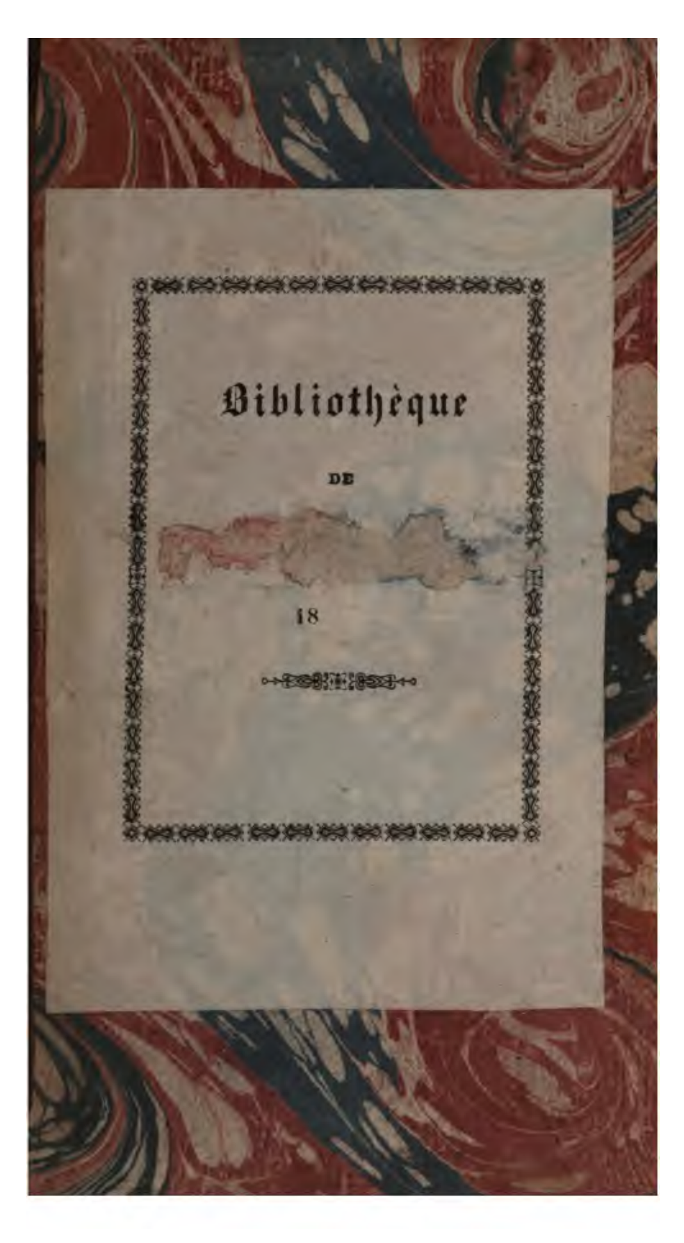



Bibliothèque
DE
18



LETTRES

SUR

QUELQUES

ECRITS

DE CE TEMS.

Élie Catherine

PAR M. FRÉRON.

Parcere personis, dicere de vitiis. Martial.

TOME HUITIÉME.



A NANCY.

Et se trouvent à Paris,

Chez DUCHESNE, Libraire, rue saint Jacques, au-dessous de la Fontaine Saint Benoît, au Temple du Goût.

M. D. CC. LIII.

AVERTISSEMENT

*C*ET *Ouvrage périodique forme jusqu'à présent* 35 *Cahiers ou sept Volumes in*-12. *Il en paroîtra doresnavant un Cahier tous les huit jours. Le prix de chaque Cahier est de* 12 *sols, & le Volume* 3 *liv. chaque Volume contenant cinq* Cahiers.

Le Libraire *qui les distribue à Paris, donne avis qu'il s'est arrangé pour les envoyer en Province par la Poste, moyennant un prix modique. Il les envoyera aussi par toutes les autres voies qu'on lui indiquera. Les personnes de Province qui souhaiteront ces Feuilles, sont priées de donner quelque connoissance à Paris, pour répondre du payement, qui se fera de six mois en six mois du jour de la demande, à moins qu'on n'aime mieux payer d'avance.*

Les Observations sur la Littérature Moderne, *par* M. l'Abbé de la Porte, *se trouvent chez le même Libraire. Elles composent neuf Volumes, qui sont du même prix que ceux des* Lettres. *Les* Observations sur l'Esprit des Loix, *du même Auteur, se vendent* 3 *liv.*

Les personnes de Paris qui désireront qu'on leur porte ces mêmes Feuilles chez elles, n'ont qu'à envoyer au Libraire leurs noms & leurs demeures.

Ceux qui voudront écrire au Libraire, ou adresser à l'Auteur des Livres ou des reflexions de Littérature, dont ils souhaiteront qu'on parle dans les Feuilles, auront la bonté d'affranchir le port de leurs Lettres & de leurs paquets.

LETTRES SUR QUELQUES ECRITS DE CE TEMS.

LETTRE I.

VOUS connoissez, Monsieur, l'ouvrage utile entrepris depuis plusieurs années, par MM. *Parfaict*, sous le titre d'*Histoire du Théâtre François depuis son origine jusqu'à présent, avec la vie des plus célèbres Poëtes Dramatiques, un Catalogue exact de leurs Pièces, & des Notes Historiques & Critiques*. Ces deux Frères laborieux ont essuyé dans les commencemens de leur travail tous les dégoûts qu'éprouveroit un Auteur, qui voulant écrire l'Histoire d'une Nation policée, s'imposeroit la loi de nous la représenter

Histoire du Théâtre, &c

dans les siècles où elle étoit encore barbare. Leurs premiers Volumes n'offrent que les extraits de toutes ces Pièces informes, qui parurent d'abord sur les Trétaux, & qui portoient une atteinte égale aux bienséances, aux mœurs, à la Religion & au bon goût. Ce champ, tout ingrat qu'il a été pour les doctes mains qui l'ont défriché, tout hérissé qu'il est encore de ronces & d'épines, qu'il n'étoit pas possible d'arracher, ne laisse pas que de plaire aux yeux d'un Lecteur, curieux de remonter à la source des choses. Il aime qu'on lui dise : Ce Parterre émaillé de fleurs étoit autrefois un Marais bourbeux: Cette Ville agréable & magnifique, ces Rives décorées des bâtimens les plus pompeux, ce Paris enchanteur qui triomphe dans toutes nos Provinces & chez les Etrangers mêmes de l'amour de la Patrie; cette Capitale de l'esprit, des arts & des plaisirs, n'étoit jadis qu'un vil amas de bouë; on lui en donna même le nom méprisable : Cet homme qui dans un Char superbe se promène avec autant de mollesse que de rapidité, est venu de son Village avec des Sabots, & a fait à pied plus de cent lieues, &c.

Plus MM. *Parfaict* avancent dans leur ouvrage, & plus ils trouvent à se dédom-

mager de la ſtérilité de leurs premières veilles. Leur quinzième Volume vient de paroître. Il contient l'examen de près de quatre-vingt Pièces, parmi leſquelles il y en a pluſieurs, dont on ne pouvoit faire mention que dans une Hiſtoire générale de notre Théâtre. Ce Volume commence par l'année 1709, & finit en 1721. Nos Hiſtoriens ſont arrivés à leur ſiècle, & comme il faudra qu'ils parlent des Auteurs vivans, il ſera bien difficile qu'ils accordent les égards que la délicateſſe de ces Auteurs exige avec la ſincérité que demande l'Hiſtoire.

Turcaret eſt la première Pièce dont il eſt ici queſtion. Deux cauſes étrangères au mérite de cette Comédie en interrompirent le cours heureux : le froid exceſſif de l'hyver de 1709, & les murmures de beaucoup de perſonnes qui trouverent trop de reſſemblance dans les Portraits : ce fut cette dernière raiſon ſans doute qui fit naître quelques difficultés au ſujet de la repriſe de *Turcaret*. Il falut un ordre de M. le Dauphin, pour qu'on rejouât cette Pièce qui réuſſit parfaitement. M. *le Sage*, qui en eſt l'Auteur, nous a encore donné une petite Comédie charmante, intitulée, *Criſpin rival de ſon Maître*. L'Auteur avoit débuté par la tra-

duction de deux Comédies Espagnoles, qui n'eurent aucun succès. C'est ce qui détermina M. *le Sage* à travailler de génie. Le Théâtre de la Foire lui a plus d'obligations encore que la Scène Françoise. Il est regardé comme le *Quinault* de l'Opéra Comique. Il a fait plusieurs Pièces pour ce Spectacle, souvent seul, quelquefois de concert avec MM. *d'Orneval* & *Fusélier*. Outre ses productions Dramatiques, nous avons de lui plusieurs autres ouvrages, tels que *le Diable Boiteux*, *Gilblas de Santillane*, *le nouveau Dom Quichotte* du Licentié *Alvélanéda*, & le *Bachelier de Salamanque*. Tous ces Romans, surtout les deux premiers, eurent la plus grande vogue, & firent regarder l'Auteur comme un des hommes qui écrivoit le mieux sa Langue.

Alain René *le Sage* étoit de Ruys, Isle de la basse Bretagne. Après avoir fait ses études à Vannes sous les Jésuites, il vint à Paris en 1693, & commença à se faire connoître par une traduction d'*Aristènete*. Il associa à ce travail feu M. *Danchet*, dont il fut toujours l'ami. M. *le Sage* eut le bonheur de plaire à une femme de condition, qui le mit pendant quelques années en état de vivre commodément. Ce commerce de galanterie fit

place à une passion très-vive qu'il ressentit pour la fille d'un Menuisier. M. *le Sage* l'épousa, & eut de son mariage trois garçons & une fille. L'aîné, sous le nom de *Montmény*, s'est distingué sur le Théâtre François, dans la profession de Comédien. Le second est Chanoine à Boulogne sur mer, & le troisième joue la Comédie dans les Troupes de Province.

M. *le Sage* avoit une très-belle physionomie; mais il étoit sourd; & cette infirmité le priva, dit-on, de plusieurs places honorables dans la Littérature. Il quitta Paris vers 1742, & se retira à Boulogne avec sa femme & sa fille chez son fils le Chanoine. La mort l'enleva le 17 Novembre 1747, à l'âge d'environ quatre-vingt ans.

La Comédie du *Curieux impertinent*, dont M. *Nericault Destouches* est l'Auteur, eut plus de succès aux premières représentations qu'aux reprises. Un des admirateurs de cette Pièce, ne voulant pas perdre un bon mot, fit l'Epigramme suivante :

On représente maintenant
Le Curieux Impertinent.
Pour moi, j'ai vû la Pièce, & j'ose en être arbitre.

Voici ce que j'en crois de mieux :
Pour la voir une fois, on n'est que *Curieux* ;
Mais qui la verra deux, en remplira le titre.

Voici une autre Epigramme que rapportent les Historiens du Théâtre François ; elle fut faite l'année du grand hyver :

Hé quoi, s'écrioit Apollon,
Voyant le froid de son Empire :
Pour chauffer le sacré Vallon
Le bois ne sçauroit donc suffire ?
Bon, bon, dit une des neuf Sœurs ;
Condamne vite à la brûlure
Tous les vers des méchans Auteurs ;
Par là nous ferons feu qui dure.

De la Font, Auteur de cette dernière Epigramme, a composé, pour le Théâtre François, *Danaé* ou *Jupiter Crispin*, *le Naufrage*, ou *la Pompe funebre de Crispin*, l'*Amour vengé*, & *les trois Freres rivaux*. On joue souvent cette dernière Pièce ; mais l'ouvrage qui fit le plus d'honneur à *la Font*, fut le Ballet Lyrique des *Fêtes de Thalie*, représenté en 1714, & qui eut près de quatre-vingt représentations. Il a été repris plusieurs fois & toujours, avec succès.

(*N*) *de la Font* né à Paris en 1686, étoit fils d'un Procureur au Parlement. On le destinoit au Barreau; mais ayant fait connoissance avec MM. *le Sage* & d'*Orneval*, il fit conjointement avec ces Auteurs quelques Pièces pour l'Opera Comique. Il étoit fort ami de *la Thorillière* le père, & ce fut cet Acteur qui lui donna le sujet *des Trois Freres rivaux*. Quand *de la Font* vouloit se délasser de ses occupations littéraires, il alloit se promener aux environs de Paris, & s'établissoit pour quelques jours avec deux ou trois amis de son goût dans le cabaret qui lui paroissoit le plus riant. A ces plaisirs Bachiques succédoit la passion du jeu; & lorsqu'il avoit perdu, il se remettoit au travail. Un an avant sa mort il tomba dans une espèce de langueur; persuadé que l'air de la Campagne pourroit rétablir sa santé, il prit un logement au Village de Passi. Ce fut là que le goût de la déclamation qu'il avoit toujours eu, s'augmenta jusqu'au point de lui faire naître l'envie de débuter à la Comédie Françoise, dans les personnages de Rois & de Paysans. Il se mit aussitôt à apprendre des rôles; mais une fièvre continue, avec des redoublemens, l'emporta le 20 Mars 1725, âgé de 39 ans.

Dans l'Histoire du Theâtre François ; il est souvent fait mention du célèbre *Dancourt*, qui a laissé près de soixante Comédies, dont plusieurs reparoissent souvent au Théâtre. » Son style est léger, » vif, agréable, & si tous ses ouvrages » ne sont pas aussi châtiés qu'on le desi- » reroit, ou peut dire que le Dialogue » en est toujours admirable.

Florent *Carton Dancourt* nâquit à Fontainebleau le premier Novembre 1661. Son père étoit Gentilhomme & Senéchal de Saint Quentin. Sa mère, qui s'appelloit *de Londé*, comptoit parmi ses parens un Chevalier de la Jarretière. *Dancourt* fit ses études sous le fâmeux Pere de la Rue, Jesuite, qui tacha de l'attirer dans son ordre. Mais il enleva *Therese le Noir de la Thorilliere*, l'épousa, & débuta au Théâtre François. Il étoit le harangueur ordinaire de la Troupe. Louis XIV l'honoroit d'une bienveillance particulière. *Dancourt* avoit coûtume, lorsque ce Prince assistoit à la Comédie, de lui aller lire ses ouvrages dans un cabinet où il n'entroit que Madame *de Montespan*. On rapporte que cet Acteur s'y étant un jour trouvé mal à cause du grand feu qu'il y avoit, le Roi prit la peine d'aller lui-mê-

me ouvrir une fenêtre pour lui faire prendre l'air. Une autrefois *Dancourt* ayant l'honneur de parler au Roi sur quelques affaires qui regardoient la Troupe, & marchant toujours à reculons jusqu'au bord d'un escalier qu'il ne voyoit pas, Louis XIV le retint par le bras en lui disant : *Prenez garde, Dancourt, vous allez tomber.* Le Roi s'étant retourné ensuite vers les Seigneurs qui l'environnoient, il leur dit : *il faut convenir que cet homme parle bien*, & il lui accorda ce qu'il demandoit. Les agrémens de sa conversation le faisoient rechercher de tout ce qu'il y avoit de plus grand dans le Royaume. Son mérite lui attira aussi l'estime des Etrangers ; l'Electeur de Baviere lui fit présent d'un diamant de mille pistoles. *Dancourt* étoit monté sur le Théâtre en 1685, & il le quitta en 1718. Il se retira dans sa Terre de Courcelles-le-Roi en Berry, où il composa une traduction des Pseaumes de David en vers, & une Tragédie Sainte. Ces ouvrages n'ont point été imprimés. Il mourut le 7 de Décembre 1725, à l'âge de 65 ans. *Dancourt* laissa deux filles, dont l'aînée qui a peu joué la Comédie, épousa M. *Fontaine*, Commissaire & Contrôleur de Marine. La cadette, qui a brillé si longtems

au Théâtre, sous le nom de *Mimi Dancourt*, fut mariée à un Gentilhomme appellé M. *des Hayes*, fils d'un Lieutenant Général d'Artillerie.

Je trouve dans ce quinzième Volume une anedocte bien singulière. Quelques personnes de Paris étant à la Campagne, s'amusoient le soir à differens petits Jeux. Un Cavalier de la Compagnie se trouva en faute, & fut jugé digne d'une punition exemplaire. On délibera sur le genre du châtiment. Enfin on le condamna à lire, devinez quoi ? Vous vous imaginez peut-être que ce fut un Chant du Poëme de la Pucelle : la penitence eût paru trop douce. On exigea qu'il lût le premier Acte d'*Athalie*. Le coupable eut beau se récrier contre un Arrêt si cruel, & implorer la miséricorde des Juges. On fut inéxorable. Le Cavalier se retira dans sa chambre, prit en tremblant la fatale Tragédie, la lut, & fut saisi d'admiration. Le lendemain on ne manqua pas de lui demander s'il avoit été exact à accomplir sa pénitence ; mais on fut étrangement surpris de l'entendre dire qu'*Athalie* étoit le chef d'œuvre de notre Théâtre. Pour prouver ce qu'il avançoit, il fit la lecture de cette Pièce en présence de toute la Compagnie, & l'ouvrage qu'on avoit

traité avec tant de mépris, ne trouva que des admirateurs.

L'an 1718, les Comédiens annoncerent sur leurs affiches pendant quatre ou cinq jours, qu'ils représenteroient le neuvième Septembre *la Tragédie d'Iphigenie où l'on verroit quelque chose d'extraordinaire qu'on n'avoit point encore vû, & qu'on ne verroit peut être jamais.* Vous ne sçauriez croire combien cette affiche intrigua les politiques du Parnasse. Le jour arriva où l'on devoit voir *cette chose extraordinaire.* Il y eut un concours de monde prodigieux. On excita l'impatience du Public jusqu'au quatrième Acte. Enfin on vit paroître sur la Scène *la Thorillière* représentant *Agamemnon*, & *Poisson* qui jouoit le rôle d'*Achille.* Cette Mascarade fit d'abord rire les Spectateurs; mais les éclats de rire dégenèrerent bientôt en bâillemens, & les huées alloient succéder aux claquemens de mains; lorsque les Comédiens prévinrent l'orage, & empêcherent de jouer le cinquième Acte. Tel fut le succès de cette plaisanterie.

On trouve dans l'Histoire du Théâtre François plusieurs pièces de *du Fresny.* Cet Auteur avoit beaucoup d'esprit. On voit dans ses Comédies des caractères neufs, peints avec finesse, & parfaitement

soutenus, un Dialogue juste & concis, un comique pris dans la pensée, & ne jouant point sur le mot, des portraits critiques sans être satyriques; & dans tous ses ouvrages on remarque une vivacité de genie qui étoit plus propre à produire des Scènes détachées qu'à bien conduire une Pièce. Il travailla plusieurs années pour le Théâtre Italien avec *Regnard*. Cette liaison l'engageoit à faire part de ses idées à son ami. Il lui communiqua plusieurs sujets de Comédies presque achevées, & surtout ceux du *Joueur* & d'*Attendez-moi sous l'Orme*. *Regnard* qui sentit la valeur de la première Pièce, y fit quelques changemens, la mit en vers, & la présenta sous son nom aux Comédiens François. *Du Fresny* rompit tout commerce avec cet ami infidele, donna son *Chevalier Joueur*, tel qu'il l'avoit composé, & souffrit que *Regnard* fit imprimer dans ses œuvres la petite Comédie d'*Attendez-moi sous l'Orme*, à laquelle ce dernier Auteur n'avoit qu'une très-médiocre part.

Charles *Riviere du Fresny* nâquit à Paris en 1648. Il avoit pour ayeulle une Jardiniere d'Anet, qui avoit eu l'honneur de plaire à Henri IV. Cette belle Jardiniere eut un fils qui fut le grand-père

de notre Auteur. Ainsi son origine pouvoit avoir quelque chose de fort illustre. Louis XIV ne l'ignoroit pas, & c'étoit un des motifs de la bienveillance qu'il a toujours conservée pour *du Fresny*. En effet, le Roi dont il étoit Valet de Chambre, le combla de bienfaits, & ne put jamais l'enrichir. Cet Auteur dépensoit prodigieusement pour sa table & pour ses autres plaisirs. Voluptueux sans libertinage, il aimoit à se procurer toutes les aisances de la vie. Un homme du caractère de *du Fresny* ne devoit jamais se marier; & cependant il eut deux femmes. Voici ce qu'on lit à cette occasion dans le *Diable Boiteux*. » Je veux
„ envoyer aux Petites Maisons un vieux
„ garçon de bonne Famille, lequel n'a
„ pas plutôt un Ducat qu'il le dépense,
„ & qui ne pouvant se passer d'espèces,
„ est capable de tout faire pour en avoir.
„ Il y a quinze jours que sa Blanchisseuse
„ à qui il devoit trente pistoles, vint les
„ lui demander, en disant qu'elle en
„ avoit besoin pour se marier à un Valet
„ de chambre qui la recherchoit. Tu as
„ donc d'autre argent, lui dit-il; car où
„ diable est le Valet de chambre qui vou-
„ dra devenir ton mari pour trente pisto-
„ les! Hé, mais, répondit-elle, j'ai encore

„ outre cela deux cens ducats. Deux
„ cens ducats, répliqua-t-il avec émotion,
„ mal peste, tu n'as qu'à me les donner
„ à moi, je t'épouse, & nous voilà quitte
„ à quitte; & la Blanchisseuse est devenue
„ sa femme.

Le Roi accorda à *du Fresny* le Privilège du Mercure, & notre Auteur en composa quelques Volumes avec tout l'esprit & l'enjouement dont il étoit capable. Il abandonna cet ouvrage, sur lequel il se reserva une pension dont il jouit jusqu'à sa mort, qui arriva au mois d'Octobre 1724, dans la soixante-sixième année de son âge. Il consentit, avant que de mourir, qu'on brulât tous ses ouvrages, le seul bien qui lui restoit alors. C'étoit une seconde partie des *Amusèmens serieux & Comiques*, *les Vapeurs*, Comédie en un Acte, *la Joueuse*, mise en vers; *le Superstitieux* & *le Valet Maître*, Pièces en cinq Actes, & l'*Epreuve*, Comédie en trois Actes.

La Tragédie de *Marius*, représentée en 1715, eut assez peu de succès. On trouve cependant de grandes beautés de détails répandues dans cet ouvrage; mais le cinquième Acte est extrêmement foible; tout s'y passe en récits; c'est ce qui occasionna la chute de cette Tragédie. M. *de*

Caux en eſt l'Auteur : il nâquit en Baſſe Normandie, l'an 1684. Après avoir fait ſes études dans ſans Province, il vint à Paris, où il débuta par un Poëme, intitulé, l'*Horloge de Sable figure du monde*. Ce petit ouvrage lui fit beaucoup d'honneur, & lui attira des complimens & des careſſes de la part de *Boileau*. Ses talens lui procurèrent l'amitié du célèbre Magiſtrat, à qui nous ſommes redevables de l'excellent Abregé Chronologique de l'Hiſtoire de France. Cet illuſtre Hiſtorien aida de ſes lumiéres notre jeune Poëte, lorſque celui-ci travailloit à la Tragédie de *Marius*. *De Caux* fut Contrôleur Général des Fermes du Roi, & il auroit fait ſon chemin dans la Finance, ſans ſa qualité de bel eſprit. Il mourut ſubitement au mois de Septembre 1733, âgé de cinquante-un an. Il laiſſa une Tragédie intitulée, *Lyſimachus*, que ſon fils acheva & qui fut jouée en 1737.

Electre, Tragédie de M. *de Longepierre* fut donnée pour la première fois au mois de Février 1719. Cette Pièce eut beaucoup de ſuccès à la Cour, & tomba à la Ville après quelques repréſentations. Ce qui contribua beaucoup à la décrediter, ce fut la comparaiſon qu'on en fit avec l'*Electre* de

M. *de Crebillon*. Il faut être bien téméraire pour traiter ce sujet après l'Auteur de *Rhadamiste*.

Je ne vous entretiendrai pas, Monsieur, de toutes les autres Pièces dont on donne les extraits dans ce quinziéme Volume de l'Histoire de notre Théâtre. C'est un ouvrage qu'il faut lire, si on veut avoir une connoissance exacte de notre Poësie Dramatique. On y verra des Anecdotes curieuses, des réflexions sensées, des jugemens équitables & une grande sincerité, surtout lorsqu'il s'agit des Auteurs morts. Nos deux Historiens ont fort maltraité les *Heraclides*, Tragédie de feu M. *Danchet*. Ils seront assez embarassés lorsqu'il sera question des modernes *Heraclides*. L'Auteur, malheureusement pour eux, est vivant.

Pièce de Vers.

J'ignore le nom du Poëte qui a fait la jolie Pièce qu'on m'a adressée, & que je vous envoye; mais si l'habitude de lire donne le talent de distinguer les styles, je crois y reconnoître la Muse d'un homme de condition, aimable dans la Société, sçavant dans les Académies, enjoué, délicat & tendre avec *Anacréon*, sublime avec *Lucrèce*, chéri des Rois, des beaux Esprits & des Belles.

MUSES, donnez-moi cette Lire
Que Sapho baigna de ſes pleurs,
Pour chanter la jeune Themire :
Je vais la couronner de fleurs.

AMOUR, que ton flambeau m'éclaire
Autant qu'il me ſçait enflammer :
Donne moi le talent de plaire ;
Je tiens d'elle celui d'aimer.

PAR elle mon ame ravie
Sacrifie encore aux Amours ;
Themire regne ſur ma vie,
Et peut ſeule embellir mes jours.

DEJA loin de moi la Jeuneſſe
Fuyoit d'un pas précipité :
Mon cœur abbattu, ſans tendreſſe,
Languiſſoit dans la liberté.

L'AMOUR de la Philoſophie
Avançoit pour moi la ſaiſon,
Où la ſombre mélancolie
S'honore du nom de raiſon.

QUELLE erreur ! dans la ſolitude
Je paſſois les nuits & les jours :
Ah ! peut-on donner à l'Etude
Un tems que l'on doit aux Amours ?

Je vois Thémire, & dans mon ame
Le sentiment renaît soudain :
Ses yeux ont allumé la flâme
Qui vient de réchauffer mon sein.

Eh ! comment pourrois-je encor lire
Locke, de ses rivaux vainqueur :
Je n'écoute plus que Thémire :
Ma seule étude, c'est son cœur.

Newton, c'est en vain que tu m'ouvres
Un chemin brillant dans les Cieux,
Les grands secrets que tu découvres
Sont moins qu'un regard de ses yeux.

Eh ! que m'importe en un système
De trouver l'ordre, la clarté ?
C'est dans le cœur de ce que j'aime
Que je cherche la vérité.

Une ame si belle & si pure,
Dont les vertus m'ont sçu charmer,
Est pour moi toute la Nature :
Aujourd'hui je ne sçais qu'aimer.

Quel transport, quel beau feu m'anime !
Quel bonheur pour moi d'être Amant !
Tout l'effort d'un esprit sublime
Vaut-il un tendre sentiment ?

L'AMOUR a remonté ma Lire ;
Ce Dieu d'Uranie est vainqueur,
Je ne chante plus que Thémire ;
Tout mon esprit est dans mon cœur.

A Paris Je suis, &c.
ce 15 Janvier 1753.

LETTRE II.

QUand vous ne feriez attention, Monsieur, qu'à cette foule prodigieuse d'ouvrages de fiction, nés de l'oisiveté des Ecrivains & des Lecteurs, ne trouveriez-vous pas déja l'Empire Romanesque d'une assez vaste étendue ? Cependant ce ne sont point encore là ses limites. Il semble affecter une domination universelle, & vouloir s'asservir toutes les Républiques Littéraires. Indépendemment des Contes, des Avantures, des Mémoires, des Voyages, des Histoires mêmes, où la Fable est en possession de regner, elle s'est élevée jusqu'aux plus sublimes régions du Parnasse, & nous avons presque autant de Romans de Morale, de Philosophie & de Politique que nous en avons dans le genre frivole. Pour ne parler que des écrits sur les différentes sortes de Gouvernement,

Entretien d'un Européen, &c.

combien y en a-t'il qui ne présentent que de brillantes chiméres, dont la théorie fait honneur à ceux qui les ont enfantées, & dont la pratique feroit rire à leurs dépens.

N'allez pas confondre parmi ces beaux songes, Monsieur, l'*Entretien d'un Européen avec un Insulaire du Royaume de Dumocala*. Ce ne sont point ici les rêves de l'Abbé *de Saint-Pierre*, ni même ceux de *Platon*. C'est un systême de Gouvernement bien conçû, bien lié, bien développé, & dont l'exécution est aussi facile que la spéculation en est sublime.

L'Auteur feint d'avoir entrepris le voyage des Indes; il a été jetté par la tempête sur des côtes inconnues, où le vaisseau qui le portoit s'est brisé contre un rocher. Seul il échape au naufrage, & gagne heureusement la terre. Il s'avance dans le pays; il découvre un Village bien bâti; il s'y rend; les habitans s'assemblent autour de lui; leur étonnement lui fait comprendre que leur contrée est inaccessible aux Etrangers. Ils lui donnent du secours. Le plus considérable de la troupe le prend par la main, & le mène dans sa maison. Il y reste un mois. Deux choses le surprirent & l'édifièrent en même-tems dans ce Village. » C'étoient

» deux bâtimens, dont l'un servoit de
» magasin à bled. On le remplissoit tous
» les ans de la récolte d'un terrein destiné
» uniquement à cet usage. Ce terrein ap-
» partenoit à la Communauté ; elle étoit
» obligée de le cultiver avec soin, & l'on
» ne touchoit au magasin que dans le cas
» d'une extrême disette. Alors on parta-
» geoit ce précieux dépôt, suivant le be-
» soin actuel de chaque famille. L'autre
» bâtiment étoit un Hôpital entretenu
» aux frais des habitans ; il ne servoit que
» pour les pauvres du lieu, lorsqu'on les
» sçavoit hors d'état de gagner leur vie
» par le travail, ou de se procurer la
» santé dans leurs maladies. »

L'ordre vint de conduire notre voyageur à la Capitale. Il remarque dans sa route des terres bien cultivées. L'abondance regne dans tous les lieux ; la joie sur tous les visages. Au bout de trois semaines il arrive dans une Ville immense, dont les rues étoient propres, larges & bien percées. L'air y paroissoit aussi pur qu'à la campagne. Les maisons des particuliers étoient commodes sans faste. La pompe & la magnificence distinguoient les édifices publics. » L'un de ces édifices
» avoit été construit pour servir d'école
» ou d'Académie aux jeunes gens du païs,

» de quelque condition qu'ils fussent.
» Des Maîtres dans toute sorte d'Arts &
» de Sciences y étoient entretenus, &
» ceux des Ecoliers qui n'avoient pas les
» moyens de fournir à leur pension, y
» étoient élevés avec autant de soin que
» ceux qui étoient en état d'y satisfaire.
» Cette pension d'ailleurs étoit si modi-
» que, qu'il étoit peu de familles qui ne
» pussent la payer. Dans cette Ecole on
» n'enseignoit point les Langues étran-
» géres; on n'y cultivoit que les Arts &
» les Sciences qui pouvoient être utiles à
» l'Etat. Chacun étoit élevé dans le talent
» qui lui étoit propre, & la vocation aux
» emplois ne dépendoit point de la vo-
» lonté des parens. C'étoit le goût qui en
» décidoit : & que ne peut point le goût
» quand c'est la nature qui le donne. »

L'Européen, le troisiéme jour de son arrivée, est présenté à un homme vénérable; c'étoit une espèce de Brachmane. Après avoir reçu l'Etranger d'un air affable, il le remet entre les mains d'un de ses Officiers, en lui recommandant de lui enseigner au plutôt la Langue du païs. Il la sçut passablement au bout de trois mois, & il fut en état de s'expliquer avec le Brachmane. C'est donc ici que commence cet admirable *Entretien*, qui renferme

ferme le plan du Gouvernement le plus ſage & le plus éclairé.

Le Brachmane étoit un homme inſtruit de nos mœurs & de nos Loix. Il avoit lû dans ſa jeuneſſe une de nos hiſtoires générales, qu'il avoit fait traduire par un eſclave Européen, qu'un événement pareil à celui de notre voyageur avoit amené dans ſon païs. Il ſe rappelle tous les détails qu'il avoit lûs dans ce Livre, & il raiſonne avec beaucoup de juſteſſe. » Vos Gouvernemens, dit-il, ſont de deux » ſortes ; les uns Monarchiques, les au- » tres Républicains. Dans ceux-ci regne » la Liberté, eſpèce d'idole ſemblable à » ces figures inanimées qu'adorent nos » Sauvages, & qui n'ont pas le pouvoir » de les rendre heureux. Il n'eſt pas poſ- » ſible en effet que dans un Etat où per- » ſonne ne peut être forcé d'obéir, cha- » cun ne s'arroge le droit de comman- » der. Et quel ordre peut regner dans » une confuſion de pouvoirs, dont au- » cun ne peut ſe ſoutenir, s'il ne con- » traint à céder tous ceux qui le combat- » tent. Quelle uniformité de vûes & de » ſentimens pourra-t'on eſpèrer dans une » Nation, où chacun ſe fait un mérite » de l'indépendance, & où cette indé- » pendance, toujours impunie, ne fait

» valoir la raiſon que par orgueil. De pa-
» reils inconvéniens ne ſe trouvent point
» dans l'Etat Monarchique. Je le crois
» plus propre à contenir l'impérieuſe va-
» nité des hommes, & bien plus capable
» de fixer leur inconſtance & leur légére-
» té. C'eſt proprement dans un pareil
» Etat qu'on jouit tranquillement & ſû-
» rement de cette précieuſe liberté, qui,
» dans ceux dont je viens de parler, n'eſt
» qu'une ſource de révolutions malheu-
» reuſes. Cette liberté ſe fait ſentir ſur-
» tout ſous un Prince qui eſt perſuadé
» que ſa gloire & ſon bonheur ne dé-
» pendent que de ſes vertus & de l'a-
» mour de ſes Peuples. Tel eſt celui qui
» nous gouverne, ajoûta le Brachmane.
» Comme il ne diſtingue point ſes inté-
» rêts d'avec les nôtres, il voudroit auſſi
» que tous ſes biens fuſſent à nous. Il
» croit n'en jouir que lorſqu'il les donne,
» & il en jouit en effet par notre recon-
» noiſſance, toujours prête à faire remon-
» ter dans ſes mains ce qu'elles ont ré-
» pandu dans les nôtres. »

A ce portrait des deux ſortes de Gouvernement ſuccéde celui de deux ſortes de politique, celle des *Dumocaliens* & celle des Européens. » Vous vous êtes
» fait, dit le ſage Brachmane, un art de ne

» jamais paroître tels que vous êtes, pour
» séduire ceux qui auroient intérêt de vous
» approfondir.... A mon avis, la meil-
» leure politique dans le Gouvernement
» des Etats, ainsi que dans la conduite
» de la vie, est celle de n'en avoir au-
» cune, & de ne se servir en tout ce
» que l'on fait que des moyens que le
» bon sens prescrit & que la raison au-
» torise. Entre cette politique & la vôtre,
» il y a précisément la même différence
» qu'entre le bon esprit & le bel esprit.
» Celui-ci, plus brillant que solide, dé-
» daigne de marcher dans les routes com-
» munes, & s'égare d'ordinaire dans celles
» qu'il se fait. Celui-là, dans un che-
» min plus battu, ne perdant jamais de
» vûe le terme où il doit arriver, cher-
» che seulement à écarter de ses pas tout
» ce qui pourroit l'empêcher d'y attein-
» dre. »

Voilà, Monsieur, quelques-unes des idées qui font la matiére de cette conversation, & dont le Brachmane ne fait pas seul les frais. Notre Européen y place de tems en tems son mot, soit pour s'éclaircir de plus en plus, soit pour faire valoir celles de nos maximes & de nos idées qui méritent des éloges. Mais, pour entrer dans quelques détails, je réduirai

à six points capitaux l'entretien de ces deux Philosophes : la Religion, le Commerce, la Guerre, la Finance, la Justice & la Police.

La Religion des *Dumocaliens* est précisement la même que la nôtre, quant à la morale. Il ne leur manque, pour être Chrétiens, que d'embrasser notre foi, & de croire à nos mystéres. Notre voyageür eût bien voulu convertir le Brachmane. Mais, peu fait à dogmatiser, il crut devoir renoncer à lui inculquer des vérités que Dieu seul peut persuader. Ce qu'on doit envier à ce Royaume, est l'heureuse harmonie qui regne constamment entre les deux Jurisdictions Temporelle & Spirituelle.

A l'égard du Commerce, tel que nous le pratiquons, les habitans de *Dumocala* ne le connoissent pas. Aucun d'eux ne quitte son païs par l'amour du gain. Assez riches du produit de leurs terres & du fruit de leur travail, ils restent tranquillement attachés où la Providence les a fait naître ; &, s'ils trafiquent, ce n'est qu'avec les autres peuples de leur Continent.

Les *Dumocaliens* ne font jamais la guerre pour leurs propres intérêts. Leur su-

periorité les met à l'abri de toute insulte, & ils ne prennent les armes que pour les faire poser à leurs voisins, qui, moins tranquilles entre eux, & de forces à peu près égales, se méfient les uns des autres, & s'attaquent souvent. Le Roi de *Dumocala* est toujours pris pour l'arbitre de leurs querelles; il trouve plus de gloire à les terminer qu'à profiter de l'épuisement de ces peuples, pour étendre les bornes de son Empire. L'entretien de son armée n'est point onéreuse à l'Etat. On exige des taxes modiques tous les ans pour les frais de la Guerre, même en tems de paix. Ces taxes une fois payées, on ne demande rien de nouveau. Dès que la sérénité commence à regner chez les peuples voisins & qu'elle paroît durable, on ne conserve sur pied que la moitié des troupes : l'autre moitié est renvoyée dans les campagnes, où ses travaux lui tiennent lieu de paye, en attendant qu'on la rappelle aux armes, qu'elle n'a quittées que pour un tems. Les Officiers qui commandoient ces troupes sont renvoyés de même, & jouissent de la demi-paye. Mais, dira-t'on, que devient le reste de l'argent que les Soldats réformés consumoient? Cet argent est remis à des Villes marchandes, qui le faisant circuler

dans le commerce, l'employent à leur profit moyennant un intérêt toujours fixé à trois pour cent qu'elles sont obligées de payer. Ainsi, tant que la paix subsiste dans l'Isle, les sommes destinées à la guerre augmentent insensiblement; & cette augmentation empêche qu'on n'impose de tributs extraordinaires.

L'ordre établi dans les Finances de *Dumocala*, consiste principalement en trois choses. La première à les régler proportionément & sans injustice; la seconde à les recevoir sans altération & sans mécompte; la troisiéme à les ménager de manière que la dépense n'en excède jamais le produit. Pour ne parler que du second article, on lève les contributions dans cette Isle « sans le ministère d'au» cun de ces Receveurs, de ces Tréso» riers, de ces Officiers, gens toujours » aussi affamés qu'inutiles, qui ne sça» vent puiser dans les sources que pour » les étancher; & qui, sous prétexte d'en» richir le Prince, ne l'oppriment pas » moins par leurs rapines que les peu» ples qu'ils ruinent par leurs véxations. »

La manière, dont la justice est administrée chez les *Dumocaliens*, ne mérite pas moins d'éloges. Les charges de Magistrature n'y sont point à l'encan; elles sont

au concours, & le mérite seul peut y prétendre. Ce ne sont pas les plaideurs qui payent leurs Juges ; c'est le Souverain qui les gage & les entretient. Leur nombre est fixé dans chaque Tribunal ; la multiplicité des Juges ne servant qu'à mettre de la confusion dans les opinions, & prolonger les affaires.

Quant à la Police, il y a dans chaque Province une espèce de Régence, composée de quatre personnes de la Province même. » Ces quatre personnes forment » un Conseil, auquel préside un Intendant, homme de confiance. . . . Chacun de ces Conseillers a son département. L'un a soin de ce qui concerne » le Militaire de la Province ; l'autre a » l'inspection sur la Finance ; celui-là » veille sur l'administration de la Justice, » & le dernier doit s'informer exactement de tout ce qui regarde la Police.... » Ces Conseillers relévent de quatre Ministres qui ne quittent jamais la personne du Roi, & qui ont chacun la direction générale d'un des quatre départemens dont nous avons parlé. Ces » Ministres composent le Conseil suprême du Souverain. C'est à eux que les » Conseillers envoyent réguliérement du » fond de chaque Province les Mémoi-

» res qu'ils ont dressés sur ce qui se passe;
» qui a rapport à leur inspection; & sur
» ces Mémoires le Conseil décide & fait
» expédier sur le champ les ordres ne-
» cessaires. Ainsi le Roi peut voir tous les
» jours, sans la moindre confusion, l'é-
» tat actuel de son Royaume. „ Cet ordre, Monsieur, ne vous paroît-il pas merveilleux, & quel ami de l'humanité ne souhaiteroit pas que tous les Etats fussent gouvernés avec autant de sagesse & de prudence?

L'Auteur a placé à la suite de son *Entretien* une *Réponse à la Lettre d'un ami.* Il avoit fait part de son ouvrage à cet ami, qui lui avoit envoyé des observations fort sages. Ces remarques ont donné lieu à cette *Réponse*, où l'on met dans un plus grand jour quelques idées contenues dans la Relation du voyageur Européen. Par exemple, au sujet du Magazin de bled, il dit qu'il falloit qu'un pareil établissement fût aussi ancien que le Village même; car les champs une fois partagés, il n'eût plus été possible d'en distraire le terrain qui devoit servir de ressource au Public dans un tems de disette. C'est précisement l'inconvenient qui se trouve parmi nous. Mais l'Auteur y rémedie par un moyen qui me paroît

bien ſimple. Ce ſeroit d'engager chacun de ceux qui poſſédent des terres dans un diſtrict de donner tous les ans la centiéme partie de leur récolte, qui ſeroit miſe en réſerve dans un magaſin public. „ Une „ retribution ſi modique ne ſeroit à char- „ ge à perſonne & deviendroit conſidéra- „ ble par le grand nombre de ceux de qui „ on l'exigeroit. Le plus pauvre ne pour- „ roît refuſer cette petite portion de „ grains, puiſqu'il la retrouveroit dans „ ſon beſoin, peut-être plus ſûrement „ que s'il l'eût gardée chez lui pour ſon „ uſage. Ce n'eſt pas même ſur ce cen- „ tiéme ſeul qu'il pourroit compter ; il „ auroit part à celui des autres. „ Cet établiſſement eſt ſi aiſé qu'on eſt ſurpris qu'aucune Communauté ne ſonge à l'exécuter.

L'Auteur s'exprime avec beaucoup de force & d'énergie au ſujet de l'uſage où ſont les *Dumocaliens* de ne point ſortir de leur Iſle. „ Il eſt bien certain, dit-il, que „ les Peuples ſe gâtent mutuellement par „ le commerce qui les fait communiquer „ les uns avec les autres. Nous pouvons „ en juger par notre liaiſon actuelle avec „ nos voiſins. De ces Royaumes, où nous „ ſommes dans l'habitude de répandre „ la frivolité de nos modes, qu'avons-

Vamir, dans un combat, eſt fait priſonnier. Il eſt préſenté au *Duc de Foix*, qui le reçoit avec toute la tendreſſe de l'amitié fraternelle ; il lui rend même la liberté. *Vamir* & *Amélie* ſe revoyent après une longue abſence. Leur bonheur eſt troublé par l'amour du *Duc de Foix* ; celui-ci découvre leur intelligence. Il ordonne à ſes Gardes de ſe ſaiſir de *Vamir*. Il prend la réſolution de le faire mourir. *Liſois* lui peint toute l'horreur de cette action avec des couleurs bien capables de le faire rentrer en lui-même, ſi ſa paſſion ne l'aveugloit. Mais il regarde ſon Rival comme le ſeul obſtacle à ſon bonheur. Il veut abſolument qu'il périſſe, & il dit à *Liſois* :

Il eſt dans cette Tour, où vous ſeul commandez ;
Et vous m'avez promis que contre un téméraire....

Liſois eſt indigné du choix qu'on fait de lui pour immoler *Vamir*.

Et vous me chargez, moi, du ſoin de ſon ſupplice ?

LE DUC.

Je n'attends pas de vous cette prompte juſtice.

Je ſuis bien malheureux, bien digne de pitié :
Trahi dans mon amour, trahi dans l'amitié :
Allez, je puis encor, dans le ſort qui me preſſe,
Trouver de vrais amis qui tiendront leur promeſſe.
D'autres me ſerviront, & n'allégueront pas
Cette triſte vertu, l'excuſe des ingrats.

Liſois, voyant le *Duc* déterminé à faire périr *Vamir*, & craignant qu'il n'employe pour cette mort une main trop fidelle à lui obéïr, prend le parti de ſe charger de cette barbare exécution :

Vamir eſt criminel : vous êtes malheureux :
Je vous aime, il ſuffit : je me rends à vos vœux.

En effet, il fait dire au Duc que ſon Rival n'eſt plus. A cette nouvelle, *Amélie* veut ſe donner la mort ; elle accable le *Duc de Foix* des reproches les plus mérités, & des plus terribles imprécations. Le *Duc* furieux, égaré, évite tout le monde. Il court dans ſon Palais ſans ordre & ſans deſſein. Enfin, reprenant ſes ſens, il voit toute l'horreur & toute l'infamie de ſa vengeance. Il exprime ſes remords en ces termes :

Qu'entends-je.... Malheureux ! Ah Ciel, mon frère est mort :
Il est mort, & je vis, & la terre entr'ouverte,
Et la foudre en éclats n'ont point vengé sa perte?
Ennemi de l'Etat, factieux, inhumain,
Frère dénaturé, ravisseur assassin :
O Ciel! autour de moi que j'ai creusé d'abîmes!
Que l'Amour m'a changé ! Qu'il me coûte de crimes !
Le voile est déchiré : je m'étois mal connu.
Au comble des forfaits je suis donc parvenu !
Ah, Vamir ! Ah, mon frère ! Ah, jour de ma ruine !
Je sens que je t'aimois, & mon bras t'assassine !
Quoi, mon frère !

Le Duc veut mourir de la main même d'*Amélie*. La douleur, la honte, le désespoir sont peints sur son visage & dans ses discours. Il verse devant elle un torrent de larmes ; il gémit sur les malheurs où il a plongé son amante ; il l'invite à s'en venger sur lui. Il lui présente lui-même le poignard, pour l'enfoncer dans son sein coupable. *Amélie* est touchée de son repentir, & tous deux de concert pleurent la mort de *Vamir*. Cette Scène est très-pathétique.

Cependant *Lisois* paroît ; il avoue au *Duc* qu'il n'a pû prendre sur lui d'exécuter l'ordre sanguinaire dont il l'avoit chargé ; qu'il a crû, pour sa gloire, devoir lui désobéïr, & que si c'est un crime, il en demande le châtiment. Le *Duc*, charmé d'apprendre que *Vamir* est vivant, court au-devant de lui, l'embrasse, & fait son bonheur en prononçant ces mots :

J'adorois Amélie, & ma flamme cruelle
Dans mon cœur désolé s'irrite encor pour elle.
Lisois sçait à quel point j'adorois ses appas,
Quand ma jalouse rage ordonnoit ton trépas.
Dévoré, malgré moi, du feu qui me possède,
Je l'adore encor plus, & mon amour la cède.
Je m'arrache le cœur en vous rendant heureux.
Aimez-vous ; mais, au moins, pardonnez-moi tous deux.

Les deux amans, pleins de reconnoissance & d'admiration, se jettent aux genoux du *Duc de Foix*, qui, de son côté, rend graces au sage *Lisois* du service qu'il lui a rendu :

Après ce grand exemple & ce service insigne,
Le prix que je t'en dois, c'est de m'en rendre digne.

Le fardeau de mon crime est trop pesant pour moi :
Mes yeux couverts d'un voile, & baissés devant toi,
Craignent de rencontrer & les regards d'un frère,
Et la beauté fatale à tous les deux trop chère.

Mémorial de Chronologie, &c.

Le *Mémorial de Chronologie Généalogique & Historique*, dont je vous parlai il y a un an, Monsieur, vient de reparoître sous la même forme, mais avec des différences considérables. L'Auteur, M. l'Abbé d'*Estrées*, a changé le dessein de son ouvrage. Comme il traita l'année dernière l'histoire des tems qui nous ont précédés, il a crû devoir se borner cette année à un tableau général du Monde, tel qu'il est aujourd'hui. C'est précisement l'objet auquel on souhaitoit depuis long-tems qu'il s'attachât. Cet ouvrage contient donc l'état actuel de la famille & de toute la Maison Royale de France, des Princes légitimés, des Pairs Ecclésiastiques, des Ducs Pairs & non Pairs, des Ducs par Brevets, des Grands d'Espagne, des Maréchaux de France, Chancelier, Garde des Sceaux, Secrétaires d'Etat & Ambassadeurs du Roi dans les Cours étrangères, avec

leurs femmes, enfans & collatéraux reconnus, les dates de leurs dignités, charges ou emplois, & une notice exacte du titre fondamental des rangs & des honneurs dont ils jouissent.

L'Auteur s'est étendu sur quelques Maisons qui servent tous les jours de matière aux conversations, & dont on parle avec très-peu de justesse. On ne cesse de répeter, par exemple, qu'il n'y a plus de vrais *Montmorencis*, & l'on croit l'avoir démontré, en disant que cette grande Maison finit avec l'infortuné Maréchal Henri Duc *de Montmorency*, décapité à Toulouse le 30 Octobre 1632. M. l'Abbé d'*Estrées* réfute cette ridicule fable, & il prouve, non-seulement que ce Maréchal n'a point été le dernier de sa Maison, mais que sa branche n'étoit que cadette de la plûpart de celles qui existoient au moment de sa mort, & qui existent encore aujourd'hui.

On sçaura gré à l'Auteur de l'étendue qu'il a donnée à l'article de la Maison de *Rohan*, surtout dans les circonstances présentes où il s'est élevé quelques contestations assez indiscrettes sur les distinctions qui lui sont si justement accordées, & où les esprits sont occupés des suites que pourroient avoir ces contestations, si

l'autorité Souveraine n'y avoit déja pourvû. Les fondemens légitimes de ſa véritable grandeur ſont expoſés ici ſans aucune flatterie, & les contradicteurs peuvent juger eux-mêmes s'il eſt dans le Royaume une Maiſon qui raſſemble plus de titres de prééminence, & qui ſoit plus digne des honneurs qu'il plaît au Souverain de lui accorder.

L'Auteur, très-verſé dans les Généalogies, relève dans ce petit ouvrage l'éclat de pluſieurs autres Maiſons. Pour citer encore un exemple, il fait voir, à l'article de M. le Comte d'*Argenſon*, Miniſtre & Secrétaire d'État au département de la Guerre, que la nobleſſe militaire du nom de *Voyer* ſe prouve par des actes originaux dès l'an 1180, & que la filiation peut s'établir au moins depuis l'an 1244, avec poſſeſſion de la terre de *Paulmy* en Touraine, quoique cette filiation n'ait été établie juſqu'ici que depuis 1375.

„ Il y a un article, dit M. l'Abbé „ d'*Eſtrées*, dont le ſort m'inquiéte beau- „ coup. C'eſt celui de l'âge des femmes. „ Dans les premières éditions de mon „ Livre, je m'étois fait une loi de ne par- „ ler ni de la date de leurs naiſſances ni „ de leurs mariages, par ménagement

„ pour celles qui pourroient regarder
„ comme une témérité criminelle qu'on
„ osât leur ôter publiquement leur rouge,
„ & pénétrer les traits qu'il cache aux
„ yeux de leurs admirateurs. Mais las!
„ tout à-coup j'ai éprouvé comment ar-
„ rivent les révolutions dans la façon de
„ voir les choses & d'en juger. Quelques
„ réfléxions m'ont fait sentir qu'il y a
„ du ridicule autant que de la foiblesse,
„ à vouloir faire un mystère de ce qui
„ se découvre assez par d'autres voies,
„ & que de favoriser un ridicule, c'est
„ en partager la honte..... Un de ces
„ Méchans, dont le monde est rempli,
„ m'ayant imputé auprès d'une femme
„ du premier rang, que je lui avois don-
„ né trois ou quatre ans plus qu'elle n'a
„ effectivement, elle m'en fit des espèces
„ de reproches. Il me fut d'autant plus
„ aisé de me justifier de cette fausse im-
„ putation, que m'ayant elle-même de-
„ mandé il y a quelques années pourquoi
„ je ne parlois point de l'âge des fem-
„ mes, je lui avois répondu que je
„ craignois d'indisposer celles sur qui elle
„ a l'avantage de la beauté, de l'esprit
„ & de la raison. Elle me répéta aussi ce
„ qu'elle m'avoit dit pour lors : qu'elle
„ ne trouvoit pas mauvais que je pu-

„ bliasse son âge, mais qu'elle exigeoit „ seulement que je n'ajoutasse point au „ nombre de ses années celles qui sont „ encore à venir. Ce propos me confirma „ dans le jugement que j'avois déja por- „ té de celle qui me le tenoit. C'est que „ l'éclat d'une figure qui l'a toujours ren- „ due supérieure à toutes les autres fem- „ mes, est la dernière de ses qualités „ personnelles, & que notre Apollon „ *Gallo-Prussien* n'a point flatté son por- „ trait, lorsqu'il lui a dit que d'*être fem- „ me sans jalousie, belle sans afféterie, bien „ juger sans le sçavoir, & bien parler sans „ le vouloir*, étoit son caractère. Je con- „ clus de-là que toutes les autres fem- „ mes devroient avoir le même degré de „ raison, & qu'il leur seroit plus glo- „ rieux de devoir leurs conquêtes à des „ qualités réelles qu'au bénéfice d'un „ mensonge ou à l'imposture d'un mas- „ que. Dès-lors je me fixai dans ma ré- „ solution; & je l'ai exécutée avec autant „ de soin que je l'ai pû, soit en con- „ sultant les Regîtres des Eglises, qui „ m'ont été communiqués avec toutes „ sortes de politesses de la part des per- „ sonnes qui en ont la garde, soit *en „ jugeant de l'âge par l'état actuel de la „ figure*. Cependant, si, malgré mes ré-

„ fléxions & l'argument qui en a décidé
„ l'effet, il se trouvoit des femmes qui
„ ne fussent pas contentes de se voir
„ signalées dans mon Livre comme dans
„ le Calendrier d'un Curé, elles pour-
„ ront s'en venger en adressant au Li-
„ braire une note de l'âge de celles qu'el-
„ les me soupçonneroient d'avoir ména-
„ gées sur cet article, *sauf le droit de*
„ *contrôle & de vérification.* „ Cette der-
nière clause est d'une nécessité indispen-
sable. Mais il faut que M. l'Abbé d'*Estrées*
soit un grand connoisseur, s'il peut ju-
ger de l'âge d'une femme sur l'état actuel
de sa figure. C'est une chose sujette à de si
fréquentes révolutions ! On en change
vingt fois par jour, & cela, sans doute,
pour des raisons très-graves. La même
femme peut paroître à Midi avoir qua-
rante ans, & le soir aux Bougies n'an-
noncer que vingt-cinq.

Mais le mérite de ce petit ouvrage
est indépendant de cette exactitude bap-
tistaire. Il suffit que M. l'Abbé d'*Estrées*
ait parfaitement rempli son épigraphe :
in tenuitate copia. Son Livre nécessaire se
trouve chez *Ballard*, Imprimeur du Roi,
rue Saint Jean de Beauvais.

Je suis, &c.

A Paris ce 18 Janvier 1753.

LETTRE III

Histoire de l'Opéra.

SAint *Evremond*, vous le sçavez, Monsieur, a défini l'Opéra, *un travail bizarre de Poësie & de Musique, où le Poëte & le Musicien également gênés l'un par l'autre, se donnent bien de la peine pour faire un méchant Ouvrage.* Selon l'Auteur qui vient de donner au Public l'*Histoire de l'Opéra*, ce Spectacle est la réunion des Beaux Arts, de la Poësie, de la Musique, de la Danse, de l'Optique & des Méchaniques; en un mot, c'est le grand œuvre par excellence, comme son nom le designe, & le triomphe de l'esprit humain. Voilà deux définitions bien differentes, & qui, je crois, manquent l'une & l'autre de justesse. Un Opéra ne doit être regardé ni comme la plus extravagante, ni comme la plus belle production de l'esprit. Que ce Spectacle soit conforme ou opposé au sens commun, il est toujours certain qu'il nous procure beaucoup de plaisir; c'est, comme le dit *du Fresny*, un séjour enchanté, c'est le pays des métamorphoses. En un clin d'œil les hommes s'érigent en demi-Dieux, & les

Déesses s'humanisent. Sans sortir de sa place, on passe d'un bout du monde à l'autre, du Ciel aux Enfers. Etes-vous dans un Desert affreux, un coup de sifflet vous transporte dans le pays des Fées. Les Fées de l'Opéra enchantent comme les autres, mais leurs enchantemens sont plus naturels, au vermillon près. Elles sont naturellement bienfaisantes ; cependant elles n'accordent point à ceux qu'elles aiment le don des richesses ; elles les gardent pour elles.

Les Italiens sont les inventeurs de l'Opéra. Ce brillant Spectacle fut introduit en France par le Cardinal *Mazarin* en 1644. Le succès qu'eut parmi nous la Pièce Italienne, intitulée, *Orphée & Euridice*, fit souhaiter qu'on donnât de pareils ouvrages dans notre Langue. L'Abbé *Perrin* fut le premier qui hazarda des paroles Françoises, à la vérité fort mauvaises, mais qui réussirent pourtant assez bien, lorsqu'elles eurent été mises en Musique par l'Organiste *Cambert*. Cette Pièce est une Pastorale en cinq Actes, qu'on représenta pour la première fois à Issy, sans employer les Danses ni les Machines. Elle fut si généralement applaudie, que le Cardinal en fit donner plusieurs représentations devant le Roi & toute la Cour.

Le Marquis *de Sourdeac* fit alors connoître son génie pour les Machines. Il s'associa avec le Poëte *Perrin* & le Musicien *Cambert* pour donner des Opéra ; & ces trois fondateurs du Théâtre Lyrique firent représenter, dans un jeu de Paume de la rue Mazarine, quelques Pièces dont la poësie seule fut trouvée mauvaise. Quelque-tems après, Jean-Baptiste *Lully* obtint des lettres Patentes en forme d'Édit, portant permission de tenir Académie Royale de Musique, & il fit construire un nouveau Théâtre près du Luxembourg dans la rue de Vaugirard. Ce célèbre Musicien donna au Public le 15 Novembre 1672 *les Fêtes de l'Amour & de Bacchus*, Pastorale composée de différens Ballets.

Après la mort de *Molière*, le Roi donna à *Lully* la salle du Palais Royal, où depuis le mois de Juillet 1673, tous les Opéra ont été représentés jusqu'à présent. „ C'est à *Lully*, dit notre Historien, que „ la France est redevable de la perfection „ de l'Opéra, & les amateurs de la bonne „ Musique trouvent encore aujourd'hui „ dans les ouvrages de sa composition „ les agrémens de la nouveauté, quoi- „ qu'on les ait vûs plusieurs fois, & qu'il „ y ait quatre-vingt ans qu'ils ont paru.

„ Le

„ Le ſuccès éclatant & continu de ſes
„ Opéra fait voir tous les jours que ce
„ qui eſt véritablement beau ne vieillit
„ jamais, & que l'éloge de l'incompara-
„ ble Lully eſt gravé dans ſes ouvrages au
„ coin de l'immortalité. „

Lully nâquit à Florence ; il étoit fils d'un Meunier, quelques-uns diſent d'un Payſan. Il fut mis ſous la conduite d'un Cordelier, qui lui donna quelques leçons de Muſique, & lui apprit à jouer de la Guittare. *Lully* vint en France à l'âge de treize ans. Mademoiſelle *de Montpenſier* le prit chez elle, & le fit ſon ſous-Marmiton. Comme il paroiſſoit avoir du talent pour le violon, la Princeſſe lui donna un Maître, & le fit paſſer de la cuiſine à la chambre où il reſta ſix années, pendant leſquelles il ſe perfectionna dans la Muſique, & dans l'art de jouer du violon.

Louis XIV, ſur le récit qu'on lui fit de ce jeune Muſicien, voulut le voir & l'entendre. Il fut ſi content de *Lully*, qu'il le retint à la Cour en 1652, lui donna une inſpection ſur ſes violons, & en créa même une nouvelle bande en ſa faveur qu'on nomma *Les Petits-Violons*, & qui ſurpaſſerent bien-tôt les *Vingt-quatre*, les plus célébres de l'Europe. *Lully* ſe rendit ſi

agréable à Louis XIV, que ce Prince lui donna la charge de Surintendant de sa Musique. *Lully* ayant remarqué que *Quinault* avoit une grande facilité pour la composition des vers Lyriques, & voulant se l'attacher de maniére à en pouvoir disposer, ils passerent entre eux un écrit par lequel le Poëte s'engagea à fournir un Opéra tous les ans au Musicien, & le Musicien à donner quatre mille francs au Poëte. Ces deux hommes célébres étoient faits l'un pour l'autre, & jamais on ne vit un plus parfait accord entre la Poësie & la Musique.

L'historien de l'Opéra dit que le travail & le libertinage abrégerent les jours de *Lully*, & quelques lignes après on rapporte que ce fut par un accident qu'il perdit la vie. Ce fameux Musicien en battant la mesure avec sa canne, se donna un coup sur le pied. Il y vint un petit ciron qui augmenta peu à peu. La gangrene gagna insensiblement, & il n'y eut plus de reméde. Lorsque *Lully* fut sur le point de mourir, son Confesseur lui ordonna de brûler un Opéra nouveau, intitulé, *Achille & Polixène*. Le Musicien y consentit. Quelques jours après *Lully* se porta mieux, & on le crut même hors de danger. Un des jeunes Prince

de Vendôme étant venu voir le malade lui dit : *Eh quoi, Baptiste, tu as jetté ton Opéra au feu ? Morbleu, tu es bien fou de brûler une si belle musique : Paix, paix, Monseigneur,* lui répondit Lully à l'oreille, *je sçavois bien ce que je faisois, j'en ai gardé une copie.* Une rechûte mit notre Musicien dans le cas de se repentir. Sa conscience alors fut déchirée par les plus vifs remords. Il se fit mettre sur la cendre, la corde au cou, & demanda pardon de ses fautes ; il mourut à Paris le 22 Mars 1687, dans la cinquante-quatriéme année de son âge, & fut inhumé dans l'Eglise des *Petits-Peres*, proche la place des Victoires, où sa famille lui a fait élever un superbe mausolée. Voici le portrait que l'historien de l'Opéra fait de ce fameux Musicien. » *Lully* » étoit gros de corps, & petit de taille. Il » n'étoit pas beau de visage ; il avoit la » physionomie vive & singulière, mais » point noble : noir, les yeux petits, » le nez gros, la bouche grande & éle- » vée ; la vûe si courte, qu'il ne pou- » voit presque distinguer à deux pas. Il » avoit le cœür bon, moins d'un Floren- » tin que d'un Lombard ; point de four- » beries ni de rancune ; les maniéres » unies & commodes ; vivant sans hau-

» teur & en égal avec le moindre Musi-
» cien, mais ayant plus de brusquerie &
» moins de politesse qu'il ne convenoit
» à un homme tel que lui qui avoit vécu
» long-tems dans un grand monde &
» dans une Cour aussi polie que celle
» de France. Il avoit pris l'inclination
» *d'un François* pour le vin & pour la ta-
» ble, & il avoit gardé l'inclination Ita-
» lienne pour l'avarice. Il étoit vilain &
» ladre, au point que le surnom lui en
» demeura : aussi laissa-t'il dans ses cof-
» fres six cens trente mille livres en or. „

Cet homme qui sera toujours admirable, malgré les cris impuissans des modernesconnoisseurs,nous a laissé dix-neuf Opéra, dont les poëmes sont presque tous de *Quinault*. Il a aussi composé la musique de vingt-cinq Ballets & de plusieurs Motets à grand chœur. *Lully* épousa la fille unique de Michel *Lambert* excellent Musicien, & eût de son mariage trois garçons & trois filles. Louis XIV lui avoit accordé des Lettres de noblesse: *Lully* acheta néanmoins une charge de Secrétaire du Roi pour se venger des Membres de cette Compagnie, qui disoient hautement qu'un Musicien ne seroit jamais reçu dans leur Corps. Le Roi, qui pensoit que ces Messieurs de-

voient être fort honorés d'avoir pour confrère un homme tel que *Lully*, leur ordonna de le recevoir, & ils obéïrent.

Voilà à quoi se réduit toute l'*histoire de l'Opéra*, qui cependant est en deux Volumes in-8°. Retranchez-en ce qui regarde l'Orphée de la France, il ne restera dans l'ouvrage que des Lettres Patentes, des Arrêts du Conseil, une Liste de tous les Acteurs & des Actrices, tant vivans que trépassés, & un abrégé fort sec de la vie des Poëtes & des Musiciens qui ont travaillé pour le Théâtre Lyrique.

L'historien a fait aussi une sçavante dissertation pour examiner si la dernière lettre du nom de *Lully* devoit être un *I* ou un *Y*, & il s'est enfin déterminé en faveur du dernier systême. Les lecteurs apprendront encore dans cet ouvrage quelles armes porte la famille de *Francine*, & cela à l'occasion de Jean-Nicolas *de Francine*, qui épousa Magdelaine-Cathérine *Lully* au mois d'Avril 1684. Voici deux anecdotes qui paroîtront peut-être plus curieuses que la dissertation sur l'*Y*.

A la premiere représentation de l'Opéra d'*Astrée*, *la Fontaine* qui en étoit l'Auteur se trouva dans une loge derrière quelques Dames qui ne le connoissoient

pas, & qui, ennuyées de l'entendre s'écrier continuellement, *cela eſt deteſtable*, lui dirent : *mais Monſieur, cela n'eſt pas ſi mauvais, l'Auteur eſt un homme d'eſprit, c'eſt M. de la Fontaine. Eh Meſdames*, reprit-il ſans s'émouvoir, *la Pièce ne vaut rien, & la Fontaine dont vous parlez eſt un ſtupide, & c'eſt lui qui vous parle.*

Boyer travailla pendant cinquante ans pour le Théâtre, & ne vit jamais réuſſir aucun de ſes Opéra. Pour éprouver ſi la chûte de ſes ouvrages ne devoit pas être imputée à la mauvaiſe humeur du Parterre, il fit afficher la Tragédie d'*Agamemnon* ſous le nom de *Pader d'Aſſeran*, jeune Gaſcon, nouvellement arrivé à Paris. La Pièce fut généralemeut applaudie. *Racine* même, le plus grand fléau de *Boyer*, ſe déclara pour l'Opéra nouveau. L'Auteur s'écria au milieu du Parterre : *Elle eſt pourtant de Boyer, malgré M. Racine.* Le lendemain ce même Opéra fut ſifflé.

Je ne puis encore quitter ce Livre, Mr. ſans vous parler du célébre *Thévenard*, qui a fait les délices de nos Pères, ſoit à l'Opéra où il a chanté pendant plus de quarante ans, ſoit dans les ſoupers où il étoit recherché. On dit que c'étoit la plus belle Baſſe-Taille qui eût jamais

paru. *Thévenard* aimoit le vin ; mais cette passion ne prenoit rien sur son goût pour les femmes. Notre historien en cite ce trait : „ Ce fut une jolie Pantouffle qu'il „ vit sur la boutique d'un Cordonnier, „ qui le rendit tout-à-coup éperdûment „ amoureux d'une Demoiselle, qu'il n'a„ voit jamais vûe, qu'il découvrit enfin, „ & dont il fut assez heureux d'obtenir „ la main par le moyen de l'oncle de „ la Demoiselle, grand bûveur de pro„ fession, comme lui, qui, à l'aide de „ cinq ou six douzaines de bouteilles „ de vin qui furent bûes tête à tête dans „ leur conseil, le fit parler si éloquem„ ment & si pathétiquement à sa sœur, „ mère de la Demoiselle, qu'elle l'accor„ da à *Thévenard*.„ Cette historiette plattement racontée, me rappelle l'avanture romanesque qu'on lit dans *Hérodote* au sujet de la fameuse Courtisane *Rhodope*. Un jour qu'elle se baignoit, un Aigle fondit sur ses habits, enlèva un de ses souliers, & le laissa tomber à Memphis ; il est porté à *Psammeticus* Roi d'Egypte, qui devient amoureux de l'inconnue à qui ce soulier appartenoit ; il la fait chercher par tout ; on la trouve ; il l'épouse.

On parle encore dans cet ouvrage de *Duméni*, Haute-Contre admirable. Il

étoit devenu de Cuisinier Acteur de l'O
péra. Il chanta & joua si supérieureme
le rôle de *Phaëton*, que tout le Parter
en chorus (& cela est bien digne du Pa
terre François) applaudit en répéta
cette platte bouffonnerie :

> Ah, Phaëton, est-il possible
> Que vous ayez fait du bouillon ?

Il y a quelques erreurs dans cette hi
toire du Théâtre Lyrique. On y dit q
La Marre, qui a fait les paroles de l'Op
ra de *Zaïde*, & celles de *Titon & l'A
rore*, qu'on représente actuellement,
encore en vie; il est défunt. Il alla
Bohême au commencement de la de
nière guerre ; on lui avoit donné he
reusement un emploi dans les vivr
Il y fut attaqué d'une fiévre malign
Sa garde le quitta un moment; il av
le transport; il se lèva, ouvrit sa fen
tre, se jetta d'un troisième étage, &
tua. Il étoit âgé d'environ trente-huit a
Ce Poëte étoit Breton ; il avoit beauco
d'imagination & de feu, & faisoit je
ment des vers. C'est une perte pour
Scène Lyrique, surtout dans ce siècle d'
digence.

L'Auteur met aussi au nombre

vivans *Autreau*, qui depuis six ans est au nombre des morts. En récompense il fait mort M. d'*Albaret*, qui jouit d'une parfaite santé, & qui est d'un âge à espérer d'en jouir long-tems : il est l'Auteur de la Tragédie en musique de *Scylla & Glaucus*.

Je ne sçai pourquoi dans le Catalogue général des Opéra bons & mauvais, on ne trouve pas le *Temple de la Gloire* de M. *de Voltaire*, qui fut joué à Versailles & à Paris en 1745. Devoit-on oublier un Ballet qui doit constater à la postérité le génie de ce grand Poëte pour le Lyrique ? Ce qui m'étonne, c'est que M. *de Voltaire* lui-même l'ait cruellement banni de l'édition de ses œuvres, ainsi que l'admirable Comédie-Ballet de *la Princesse de Navarre*.

Si au lieu d'une histoire de l'Opéra, on nous eût donné celle des Actrices, cet ouvrage eût été piquant.

Un Philosophe, dont la seule passion est la liberté, voit par hazard une jeune Comtesse, veuve, arrivée de Province. Il est frappé de ses charmes. Sa naïveté l'amuse. Il se plaît à développer ses idées, à l'instruire des usages du Monde. Il prend un simple goût d'amusement pour

Les Engagemens indiscrets.

de l'amour. La Tante, qui est une vieil
folle entêtée de beaux sentimens,
croit éperdu de sa nièce. Elle lui pro
pose de l'épouser ; il accepte étourd
ment. Par bonheur, il a un Neveu, &
compte sur lui pour se dégager de
promesse indiscrette en tout point ; ca
la jeune veuve n'a pour lui que de l'e
time, sentiment qu'elle ne sçait poi
encore distinguer de l'amour. En eff
elle aime très-sérieusement le Neveu
qui de son côté l'adore. Mais elle
donné sa parole au Philosophe, &
Neveu ne veut point aller sur les brisé
de son Oncle. Celui-ci cependant
souhaite rien tant que de voir son Nev
amoureux de la veuve, & la veu
amoureuse de son Neveu. Cette situatio
Monsieur, est embarassante pour l
trois, & par conséquent très-Théâtral
Il y a du neuf à mettre sur la Scène
homme qui veut à toute force avoir
rival, & qui tremble que son Neveu
seconde point ses intentions. Vous se
tez que cette idée seule doit produi
dans une Pièce du mouvement &
jeu. La jeune Veuve avoit donné so
portrait à l'Oncle, & celui-ci avoit cha
gé son valet de le porter chez son Joua
lier pour faire accommoder la boëte. I

valet l'avoit montré au Neveu, qui ne ſe laſſoit point de l'admirer. La vieille tante *Araminte* avoit une boëte pareille, où étoit ſon portrait. Amoureuſe de *Valère* qui eſt le Neveu, elle engage *Frontin* à le lui faire trouver dans ſa poche, ſans qu'il le ſache. L'oncle, *Dorante*, ordonne au valet d'aller chercher la boëte, racommodée ou non. *Valère* eſt obligé de s'en déſaiſir, & de la remettre à *Frontin*, qui, pour le conſoler, lui promet de la lui rapporter, après qu'il l'aura fait voir à ſon Maître. L'adroit *Frontin* revient en effet, & rend à *Valère* une boëte ; c'eſt celle d'*Araminte*. Comme la jeune Comteſſe arrive, il la met précipitamment dans ſa poche. *Finette* s'en apperçoit, & jugeant que c'eſt le portrait de ſa Maîtreſſe, elle le plaiſante là-deſſus. La Comteſſe veut voir ce portrait. *Valère* ſe défend pendant quelque tems ; enfin il conſent à le montrer ; mais auparavant il jure à la Comteſſe qu'il aimera, qu'il adorera toute ſa vie celle que ce portrait repréſente. La Comteſſe ouvre la boëte, & voit la figure d'*Araminte* : jugez de ſa ſurpriſe. *Valère* qui ne ſe doute de rien s'imagine que ſes feux offenſent la Comteſſe. *Araminte*, arrive, & ſur ce que lui dit ſa nièce,

elle croit de bonne ſoi que c'eſt d'elle qu'on eſt épris. *Valère* ne comprend rien à tous ces propos. Enfin il ſe trouve ſeul ; il voit ſa mépriſe. Il en demande pardon, par une Lettre, au véritable objet de ſes vœux. *Dorante* eſt au comble des ſiens, en apprenant que c'eſt de la Comteſſe que ſon Neveu eſt amoureux. Les deux Amans s'uniſſent.

Tels ſont, Monſieur, l'intrigue & le dénouement d'une Pièce en un Acte, en proſe, intitulée, *Les Engagemens indiſcrets*. Elle a été jouée ſept fois aux François pendant le dernier voyage de Fontainebleau, & elle vient de paroître imprimée chez *Ducheſne*, Libraire, rue St. Jacques. Cette petite Comédie m'a paru bien écrite & bien dialoguée ; il y a des détails agréables & des traits ingénieux. „ Madame *Araminte*, dit *Fron-*
„ *tin*, en ouvrant la boëte qu'elle lui a
„ donnée, encore ſi vous étiez du même
„ âge que votre portrait, on vous le paſſe-
„ roit.... Mon Dieu, dit quelque part *Fi-*
„ *nette*, ne répondons de rien ; la coquette-
„ rie nous eſt ſi naturelle ! L'amour en
„ guérit ; mais juſques dans la paſſion
„ il en reſte aſſez pour joindre un peu
„ d'art au ſentiment.... Bon, bon, dit-
„ elle ailleurs, l'envie de plaire a fait

„ plus d'hommes aimables que le mérite. „

Le caractère de la ridicule *Araminte* eſt bien exprimé dans ce propos qu'elle tient à *Dorante*. „ Qu'appellez-vous à „ votre âge, Monſieur! Eh! Mais vous „ n'y penſez pas. Eſt-ce dans la jeuneſſe „ que l'on ſçait aimer? C'eſt alors que „ le cœur avide de paſſions veut les ſentir toutes, & ne jouit d'aucune. Toutes les beautés frappent; toutes les „ mines ſéduiſent, & l'on paſſe de l'une „ à l'autre ſans ſe douter qu'il y a dans „ les cœurs une ſimpathie bien plus touchante que celle des phyſionomies. „ Ce n'eſt qu'à notre âge, Monſieur, „ que l'on connoît les délicateſſes d'une „ tendre union, & que l'on rend heureux ce que l'on aime par mille „ moyens ignorés de la folle jeuneſſe. „ Un trait de bon Comique eſt celui de la Scène VIII, où *Valère*, déchiré par le tourment de n'oſer déclarer ſa paſſion dans la crainte de déplaire à ſon Oncle, ſe trouve vis-à-vis la jeune veuve. Il eſt eſt triſte & rêveur; *Finette* cherche à l'égayer, en lui diſant qu'il doit être ravi d'avoir trouvé la Comteſſe; que dans l'état où il eſt, on cherche ordinairement ceux qu'on aime. *Ah Finette*,

répond-il avec vivacité, *Que dites-vous? Je n'aime point Madame; gardez-vous de le croire.*

Cette Pièce est de M. *de Vaux*, Lecteur du Roi de Pologne, Duc de Lorraine & de Bar, & membre de la Société Royale & Littéraire de Nancy.

Satyre. Une *Satyre* dans ce siècle doux & poli! Quel phénomène, Monsieur! Vous le souhaitiez, & vous n'osiez l'espérer. Mais le Dieu du Goût se lasse enfin. Au moment qu'on s'y attend le moins, il vient armé de foudres destructeurs, & sa main vengeresse fait un vaste bucher de tous les sots écrits qui l'avoient trop longtems insulté. Dieu terrible, vous nous chérissez encore puisque vous nous châtiez!

Ecoutez, & tremblez, Rimailleurs de la Terre;
D'une gloire usurpée Apollon est jaloux.
Vos flatteurs dans ses mains allument le Tonnerre
Prêt à tomber sur vous.

La foudre est lancée; les mauvais Poëtes du jour sont écrasés; j'aime à me les représenter ensevelis sous le Mont Parnasse, dont ils croyoient occuper le

ſommet, comme Encelade l'eſt ſous le Mont Etna : avec cette différence, que, quelques efforts qu'ils faſſent, ils ne donneront jamais la moindre ſecouſſe à la docte colline, aſſiſe ſur des fondemens inébranlables. C'eſt à M. *Robbé de Beauveſet* que nous avons l'obligation de ce châtiment exemplaire Il vient de faire paroître une *Satyre à M. le Marquis D....* où la ſtupide importance de nos Poëtes, la plattitude de leurs Mécènes, & l'impertinence de leurs Adulateurs eſt peinte avec des traits bien capables de les corriger, ſi ces trois eſpèces d'êtres étoient corrigibles.

L'Auteur en veut ſur-tout à notre mauvais goût par rapport au Dramatique. Le portrait que je vais offrir à vos yeux eſt d'une vérité frappante :

Licidas fier d'un plan mal ordonné,
Qu'à ſa jeuneſſe on avoit pardonné,
Croit ſes enfans déja de petits aigles ;
Et veut tracer à nos neveux des règles.
Tous les Héros des Grecs & des Romains,
Inceſſamment lui paſſent par les mains ;
Et, chaque mois, ſa Pallas enhardie
Sur ſon métier brode une Tragédie.
Bien eſt-il vrai, que ſes Drames tranſis
Meurent avec tous ſes Héros occis.
Mais, au milieu des ſifflets qui l'étonnent ;

Il trouve encor des sots qui le couronnent;
Qui du Public contrariant la voix,
Et l'élevant sur leur petit pavois,
Lui font entendre, à force de louange,
Que le Parterre a sur lui pris le change.
Oui, c'est par vous, fades admirateurs,
Que sont gâtés tous nos pauvres Auteurs.

Le Poëte évoque les mânes de *Boileau*, & décrit tout ce que feroit ce grand homme, s'il revenoit parmi nous · ce tour heureux ouvre à M. *Robbé* un ample champ satyrique.

Ses traits malin larderoient en riant,
Tout bas flatteur, tout Chantre mendiant,
Qui prosterné devant un Patron riche,
Plante son cierge au-devant de sa niche,
En fait son Dieu, puis du matin au soir
Lui va donnant de son plat encensoir;
Et travestit un suppôt du Domaine
En Pollion, en Colbert, en Mécène.
Il verseroit à grands flots le mépris
Sur ces faiseurs de petits vers écrits
D'un style doux, de qui la foule obscure
Est tous les mois inhumée au *Mercure*:
Vaste *Clamart*, où tous nos Trépassés
Gissent en paix l'un sur l'autre entassés.

J'en ſuis fâché pour le *Mercure.* Mais on ne peut s'empêcher de rire de voir les Poëtes qui envoyent leurs vers à ce Magaſin, comparés aux pauvres de l'Hôtel-Dieu.

La tirade ſuivante n'eſt pas moins admirable, à mon gré. C'eſt toujours de *Boileau* dont il eſt queſtion.

Il tomberoit ſur ces gentils Poëtes,
Bijoux de poche, & meubles de toilettes,
Dont les crayons mignards & clandeſtins
A la Ruelle ont borné leurs deſtins :
Qui, pour avoir meublé leur cerveau vuide
De quelques traits de Tibulle ou d'Ovide,
Penſent qu'Amour à leurs pinceaux diſcrets
A de ſon art confié les ſecrets :
Bref, ne ſachant enjoliver leur Muſe
Que de pompons, de carmin, de Céruſe ;
Que ſaupoudrer leur Apollon d'odeurs ;
Et diſtiller d'éternelles fadeurs.

. . . .

Ses vers donnant ſur la Lyrique bande,
Feroient tomber la galante *Guirlande*,
Dont ces Meſſieurs ſe couronnent le front,
Et honniroient les Opéra qu'ils font.

M. *Robbé* attaque le vice dominant de nos Auteurs, leur pareſſe & leur

éloignement pour l'étude des grands modèles. Il faut l'avouer, notre ſiècle eſt bien ſingulier. On donne le nom d'hommes de Lettres à des gens qui ne ſçavent ni la Géographie, ni l'Hiſtoire ancienne & moderne, ni le Grec, ni le Latin, ni même leur propre Langue. Pour trois ou quatre couplets de chanſons on eſt réputé Bel-Eſprit. Quelle honte ! Et que notre poſtérité nous trouvera ridicules ! Mais écoutons notre Poëte.

La maladie, où leur ame eſt plongée,
Et qui par eux eſt le plus négligée,
C'eſt l'ignorance, & le manque de fonds.
De fait, il ſemble à ces eſprits profonds,
Que riche aſſez des dons de la Nature,
Leur champ fécond produira ſans culture;
Et leurs talens ſe croiroient dégradés,
Si par l'étude on les voyoit aidés.
Qu'un feu follet, de légères bluettes,
A leur avis, les décèle Poëtes,
A la faveur de l'aſtre qui leur luit,
Sans trop ſçavoir où le Sort les conduit,
Voilà mes gens dépourvûs de bouſſole,
Livrés d'abord aux caprices d'Eole,
Qui tourmentant leurs vaiſſeaux entr'ouverts,
Les a bientôt engloutis ſous les Mers.

Les conſeils que le Poëte donne à ces

Nautonniers téméraires ſont ceux des grands Maîtres :

Laiſſez dormir votre plume rapide.
Evoquez-moi les mânes d'Euripide ;
Avec Sophocle enfermez-vous ſans bruit :
Sur leurs écrits pâliſſez jour & nuit.
A la lueur de vos ſourdes lanternes,
Levez les plans des Tragiques modernes ;
Développez tout l'art de ce tiſſu
Qu'à peine encor vous aviez apperçû :
Voyez leur bien engraîner ces rouages
Qui font mouvoir, marcher leurs Perſonnages,
Puis ordonner ce corps d'évenemens
Qui les conduit à d'heureux dénoûmens.
Ce n'eſt pas tout ; par une audace altière
Fondez dans vous leur ame toute entière.
Rempliſſez-vous des ſentimens hautains
Qu'ils ont tirés des Grecs & des Latins.
Suivez le cœur dans ſes marches diverſes.
Que vos Héros ſachent dans leurs traverſes,
Comme les leurs, nous trouver attendris :
Peignez comme eux ; rendez leur coloris ;
Et profitant des richeſſes des autres,
Avec leur ſphère agrandiſſez les vôtres :
Mais non ſans l'art de vous approprier
Tout ce que d'eux vous aurez ſçû trier.
Ainſi l'Abeille, en dérobant à Flore
Le ſuc divers des fleurs qu'on voit éclorre,
Sçait par le miel, travaillé dans ſon ſein,
Juſtifier ſon utile larcin.

Je ne vous citerai plus que cet endroit, où l'Auteur fait du Génie cette belle description, qui en est une preuve.

Songez qu'il est encore un autre point
Qui se suppose, & qui ne s'acquiert point :
C'est ce Génie, aux sources de Minerve
Toujours puisant une sublime verve ;
Qui, propre au grand, vaste dans ses projets,
De la Nature embrassant les objets,
Qu'il tient soumis à sa force motrice,
Etend sur eux sa vertu créatrice ;
Qui s'écartant de ces cercles étroits
Où sont inscrits tous nos écrivains froids,
Sçait, dirigé par la raison sévère,
Ravir mon ame au-dessus de sa sphère :
C'est ce talent qui me tient étonné,
Quand *Bossuet* ou *Corneille* a tonné ;
Qui me remplit d'une onction divine,
Lorsque j'entends ou *Fléchier* ou *Racine*;
Qui, par *Rousseau*, d'un immortel Laurier
Fait couronner l'intrépide guerrier ;
Ou fait cueillir au naïf *La Fontaine*
De simples fleurs aux bords de l'Hyppocrène.
Quiconque en soi ne sent pas les rayons
De ce beau feu, doit briser ses crayons.

Cette Satyre est de cinq cens vers environ. Ce n'est ni l'enjoûment d'*Horace* & de *Lucien*, ni la sagesse & la correction de *Boileau* : c'est la véhémence de *Juvenal*, & quelquefois la dureté de *Perse*. Les métaphores ne sont pas toujours soutenues ; il y a quelques comparaisons peu nobles, quelques expressions basses. On y remarque avec peine le goût de l'Auteur en général pour des rimes d'une richesse extraordinaire. Il n'est pas fait pour cette recherche pénible & puérile. On trouve encore que cette Satyre est trop longue ; qu'il y a beaucoup de choses communes ; qu'elle n'a pas d'objet fixe, & qu'on y revient trop souvent sur les mêmes idées. Malgré tous ces défauts, c'est un ouvrage digne en beaucoup d'endroits du grand *Rousseau*. On ne peut souhaiter autre chose à l'Auteur, sinon que l'Art lui donne autant de goût que la Nature lui a donné de génie.

Lettre au Roi de Pologne.

M. *de Moncrif* vient d'être reçu de la Société Royale & Littéraire de Nancy. La reconnoissance lui a dicté une *Lettre au Roi de Pologne Duc de Lorraine & de Bar*, dans laquelle il fait éclater son zèle ingénieux pour le bien public. Cette Lettre imprimée depuis peu contient en effet, comme il le dit lui-

même, des *Obſervations ſur une matière très-importante.* Il s'agit de l'éloquence de la Chaire, la plus utile ſans doute, & malheureuſement la plus négligée. L'Auteur préſente pluſieurs moyens pour prévenir les inconvéniens qui réſultent des mauvais Sermons. Il conſeille ſurtout aux Prédicateurs d'étre plus courts qu'ils ne le ſont ordinairement, & de ne pas paſſer la demie heure, étendue proportionnée à la durée d'application dont le plus grand nombre des Auditeurs eſt capable. On lui allégueroit envain qu'il eſt des Sermons de deux ou trois heures entières, qui non-ſeulement attirent un grand concours, mais qui opérent les fruits les plus heureux; ce ſont les Sermons des Miſſions. M. *de Moncrif* répond que ces exemples ne prouvent rien contre ſes obſervations. » Les Miſſions ſont un objet » de dévotion aſſez rare, &, par mal» heur pour l'humanité, il en eſt des bon» nes œuvres comme de quantité d'au» tres ſujets d'occupation, que la ſingu» larité accrédite. »

Un autre conſeil que l'Auteur donne aux Prédicateurs, eſt de chercher à toucher le cœur plutôt qu'à frapper l'eſprit. Il rapporte à cette occaſion un de ces traits dignes d'être conſervés, & qui écha-

pent fréquemment à la perſonne la plus chère au Roi de Pologne. On agitoit devant elle qui de *Boſſuet* ou de *Fénelon* avoit rendu de plus grands ſervices à la Religion : *L'un la prouve*, dit-elle, *mais l'autre la fait aimer*.

Mais le grand projet de M. *de Moncrif* pour rendre la prédication utile, ſeroit d'engager la plûpart des Orateurs Chrétiens à ne point compoſer eux-mêmes de diſcours, & à ſe borner à bien reciter les beaux Sermons que nous avons dans notre Langue. En effet, ſi un Prédicateur, plus occupé du ſalut de ſes Auditeurs que de l'intérêt de ſon amour propre, annonçoit qu'il prêchera pendant tout le Carême, tantôt un Sermon de *Bourdaloue*, tantôt un de *Cheminais*, un jour *Fléchier*, un autre jour *Maſſillon*, je ſuis perſuadé qu'il attireroit une foule prodigieuſe, & que pour peu qu'il debitât paſſablement, il opéreroit de grands fruits.

Je n'oſe comparer le profane au ſacré. Si les Comédiens ne jouoient que des Tragédies modernes, leur Spectacle ſeroit bientôt déſert. Mais ils ont *Corneille*, *Racine*, *Molière* & *Regnard* qu'ils jouent tous les jours. Nous avons auſſi de grands hommes par rapport à l'éloquence Chrétienne. Eh, pourquoi ne les pas faire reparoître dans la Chaire, dont ils ont

été l'ornement & l'appui ? Les Prédicateurs qui consentiroient à faire usage de cet emprunt, n'auroient pas à se défendre de la vanité qu'inspire le titre d'Auteur : Ecueil qu'il est bien rare d'éviter. Le Père *Massillon* venoit de prêcher, &, selon sa coutume, avec un succès sans bornes. Un de ses Confrères lui peignoit ce triomphe avec les couleurs les plus flatteuses : *Hé laissez mon père*, répondit-il, *le Diable me l'a déja dit plus éloquemment que vous ne pouvez faire.*

L'établissement que M. *de Moncrif* propose seroit bien digne, dit-il au Roi de Pologne, de la piété d'un » Monarque, qui vient d'enrichir ; » d'illustrer ses Etats par tant de fon» dations utiles au bonheur de l'hu» manité, au progrès de l'esprit, à la » gloire de la Religion, & qui est lui» même un modèle dans ces diverses » carrières, par l'étendue de ses lumières, » ainsi que par la bonté, la simplicité & » la véritable grandeur qui fait le carac» tère de son ame. »

Je suis, &c.

A Paris ce 25
Janvier 1753.

LETTRES SUR QUELQUES ECRITS DE CE TEMS.

LETTRE IV.

APrès vous avoir parlé, Monſieur, de l'*Hiſtoire des Arabes ſous le Gouvernement des Califes* par M. l'Abbé de *Marigny*, je ne pouvois guère me diſpenſer de vous entretenir d'un autre ouvrage du même Auteur ſur le même ſujet, intitulé : *Hiſtoire des Révolutions de l'Empire des Arabes*. Je me diſpoſois donc à remplir encore cette tâche, & je puis bien dire que j'allois me perdre de nouveau dans les Arabies Déſerte & Pétrée. Mais M. *Marin*, dont vous connoiſſez les lumières, l'eſprit & le goût, m'a Hiſtoire des Révolutions des Arabes.

épargné ce pénible voyage, qu'il a entrepris lui-même. Il en eſt heureuſement de retour ; & la Lettre qu'il m'a adreſſée eſt une relation exacte & curieuſe, à laquelle vous pouvez ajouter foi.

LETTRE de M. *Marin* à l'Auteur de ces Feuilles.

L'Hiſtoire des Révolutions de l'Empire des Arabes eſt d'autant plus intéreſſante, Monſieur, qu'elle offre un plus grand nombre de ces événemens extraordinaires, qui ont arraché le Sceptre à des Tyrans, pour les faire ramper aux pieds du Thrône où ils donnoient des Loix, & qui ont ôté la Couronne à des Princes vertueux pour la tranſmettre à des Uſurpateurs. Je n'entreprendrai pas, Monſieur, de vous rendre compte des quatre Volumes, dont cet ouvrage eſt compoſé. Je me bornerai à quelques réflexions critiques ſur les Dynaſties qui me ſont plus connues. Je prie l'Auteur d'être perſuadé, que c'eſt moins l'envie de relever les défauts d'un ouvrage eſtimable d'ailleurs, qui m'a engagé à vous addreſſer cette Lettre, que le déſir d'éclaircir avec lui quelques difficultés qui m'ont arrêté en le liſant, & que j'ai auſſi rencontrées dans les ſources où il a puiſé.

M. l'Abbé *de Marigny* tâche d'abord de prouver, dans un Diſcours préliminaire, la ſupériorité de l'Aſie ſur les autres parties du monde. Il donne le plan abrégé de ſon Livre. Il nous fait part des peines qu'il a eûes à le compoſer; & il joint à cette eſpèce de Préface une Table géographique des noms des Royaumes, des Provinces & des Villes de la Monarchie des Arabes. Il entre enſuite en matière.

C'eſt ſous le regne des *Abbaſſides* que commencerent les différentes Dynaſties. Ces Princes eurent l'imprudence d'accorder une ſorte de ſouveraineté à quelques Gouverneurs de leurs Provinces. Ils ſe repentirent de cette faute, mais il n'étoit plus tems : ces nouveaux Monarques accoutumés à regner, ne ſçurent plus obéir. Ils employerent ce même pouvoir qu'ils tenoient du Khalife, à ſe ſouſtraire entiérement à ſon autorité, & à étendre les limites de leurs Etats. Ils le forcèrent à vivre lui-même ſous la puiſſance d'un Sultan ou d'un Viſir, & réduiſirent le Khalifat en une dignité Pontificale. Le Chef des Muſulmans donnoit des Inveſtitures qu'il n'étoit pas le maître de refuſer, lançoit des excommunications dont on ne cherchoit point à

se faire relever, présidoit dans les Mosquées, ordonnoit des jeûnes, des priéres, & ne pouvoit lever une armée : tout se faisoit en son nom ; rien ne se faisoit par ses ordres.

Le vaste Empire des Arabes fut successivement partagé entre dix-huit Souverains plus ou moins puissans. L'Histoire particulière de ces différens Monarques n'est pas également curieuse. Les uns n'offrent qu'une suite de noms, sans événemens remarquables : d'autres sont devenus célèbres par leur génie, par leurs conquêtes, & par l'art de regner, qui consista toujours à rendre les Peuples heureux. Tels furent les *Bewides*, les *Ghasnevides*, * les *Selgioucides*, les *Atabeks*, &c. Ceux qui eurent des forces supérieures s'emparèrent des Etats de leurs voisins. Une de ces nouvelles Monarchies étoit souvent détruite dès sa naissance par une autre qui s'élevoit sur ses ruines. Les Provinces se présentoient, pour ainsi dire, d'elles-mêmes à ceux qui vouloient les envahir. Toute la haute Asie, depuis l'Inde jusqu'à la Méditerannée & l'Archipel,

* J'écris ici les noms Arabes tels qu'ils doivent l'être, & non tels qu'on les lit dans M. l'Abbé *de Marigny*, qui les a un peu défigurés.

étoit dans ces continuelles agitations, lorsqu'un nouveau Conquérant profita des troubles & des divisions qui regnoient parmi ces petits Souverains.

La partie septentrionale de l'Asie étoit occupée par les Tartares, nation errante & belliqueuse qui vivoit sous des tentes. Leur Empereur entra sur les terres des Musulmans à la tête de cinq cens mille hommes; il venoit venger sur toute la nation le droit des gens violé dans la personne de ses Ambassadeurs qu'on avoit massacrés. Il se présenta, & l'Asie entière fut étonnée de se voir la conquête de *Genghiskan*. Ses successeurs s'affoiblirent par le partage qu'ils firent de son Empire.

Au commencement du XIV siècle, un nouveau Conquérant se rendit maître de l'Asie. *Bajazet IV*, Prince des *Ottomans*, fut vaincu & fait prisonnier par *Tamerlan*. Ceux qui lui succèderent renouvellerent les guerres & les divisions qui avoient regné parmi les Arabes. Les *Turcomans* en profiterent & furent eux-mêmes détruits par un Chef d'une nouvelle Secte, qui fonda l'Empire des Perses modernes appellés *Sophis*. Voilà, Monsieur, à peu près, le tableau des événemens que présente l'*Histoire des Révo-*

lutions de l'Empire des Arabes : l'Auteur la termine à la mort de *Thamas-Kouli-Kan* ou *Schah-Nadir*, qui fut assassiné en 1744.

Avant que de vous entretenir des reproches qu'on est en droit de faire à M. l'Abbé *de Marigny*, je dois vous avertir, Monsieur, qu'il y auroit peut-être de l'injustice à croire qu'il a traité les endroits dont je ne parlerai pas, avec autant de négligence. Je vous prie de penser avec moi, qu'il a employé plus de soin, plus de critique, & qu'il a fait de plus grandes recherches pour les Dynasties que nous n'examinerons point.

D'abord, en rendant compte de son *Histoire des Arabes*, vous l'avez accusé de ne pas nommer les garands des faits qu'il avance : je me chargerai moi-même ici de ce soin. Tous les morceaux que j'ai pris la peine de vérifier sont copiés presque mot pour mot de la *Bibliothèque Orientale*. Il seroit trop long de vous en rapporter des exemples. Je me contenterai de vous en citer quelquefois en notes.

D'*Herbelot* a rassemblé tout ce qui a rapport aux peuples d'Orient, dans un grand ouvrage où les matières sont rangées par ordre alphabétique. A l'article de chaque Dynastie, il présente un abré-

gé de son histoire, en renvoyant aux Princes particuliers pour les faits qui les concernent. Cette méthode, qui est très-bonne pour un Dictionnaire, auroit dû n'être point suivie par M. l'Abbé *de Marigny*. Cependant il s'y est attaché scrupuleusement. Il fait une analyse de chaque Dynastie, avant que d'en donner l'histoire : cela les jette dans des répétitions fort ennuyeuses. Le Lecteur est fatigué de trouver, en deux pages différentes, les mêmes événemens & presque toujours dans les mêmes termes. Vous pouvez en voir la preuve, par exemple, à l'article des *Fathimites*. Tout ce qui est dit depuis la page 82 du Tome I jusqu'à 85, est exactement répété à l'article *Obeidallah*, page 86, (*a*) &c. Ces Princes *Fathimites*, dont il est ici parlé, prétendoient descendre de *Mahomet* par *Fathime* fille de ce Conquérant ; mais cette origine leur fut toujours contestée. On demanda à *Moez*, Khalife de cette Dynastie, de quelle branche il étoit de la famille des *Alides*, il répondit, en montrant son épée : *Voilà ma généalogie* ; & jettant ensuite de l'argent à ses soldats,

(*a*) Tout ceci est tiré de d'*Herbelot* p. 342 & p. 683, article *Obeidallah*, ainsi que tout le reste de la Dynastie.

il ajouta : *Et voilà ma race.*

D'*Herbelot* a recueilli tout ce qu'il nous a laiſſé ſur l'Hiſtoire Orientale, dans un grand nombre d'Auteurs plus ou moins inſtruits, qui appartenoient à différentes nations, & dont les intérêts n'étoient pas les mêmes. On doit donc s'attendre à les trouver peu d'accord entr'eux. Vous concevez, Monſieur, combien il étoit difficile de mettre en œuvre les matériaux que fournit cet Auteur célébre. Il falloit bien du goût & de la critique pour former un ſiſtême de toutes ces opinions oppoſées. M. l'Abbé *de Marigny* a crû devoir copier avec une exactitude ſcrupuleuſe la *Bibliothéque Orientale*, il eſt tombé par là dans des contradictions dont je vais vous rapporter ſeulement deux exemples qui vous ſurprendront.

Il faut d'abord établir que *Schadi* eut deux fils, *Ayoub* ou *Job*, qui fut père de *Saladin*, & *Schirgouh*, celui que nos Hiſtoriens accoutumés à défigurer les noms Orientaux, ont appellé *Siracon*. Ainſi, Monſieur, ſouvenez-vous que *Schirgouh* étoit frère de *Job*, & voyons ce qu'en dit notre Auteur, Vol. 1, p. 123. » *Noureddin* envoya *Schirgoüeh* : ce Général » *étoit fils d'Ajoub ou de Job*. Page 126, » *Noureddin* mit à la tête de ſes troupes

» *Schirgouëh, petit-fils d'Ajoub.* Vol. 2. p. » 229 & 235, *Schadi* eut deux fils, *Schir-* » *goüeb qui étoit l'aîné*, & *Ajoub.* Pag. 236, » ces deux frères chercherent de l'emploi » auprès d'*Omadeddin Zenghi. Ajoub* qu'on » croit avoir été l'aîné, &c. » *Schirgouh* étoit donc tout à la fois, selon M. l'Abbé *de Marigny*, frère aîné, frère puîné, fils & petit-fils d'*Ayoub*. Je suis étonné que, pour rendre la chose plus merveilleuse, il ne lui ait pas donné aussi le titre de père d'*Ayoub*.

Il pourroit cependant trouver des excuses dans d'*Herbelot (a)* qui lui a fourni ces contradictions ; mais, puisqu'il est ici question de la généalogie de *Saladin*, permettez-moi de faire une remarque sur une *Histoire abrégée des Croisades*, qui parut dans le Mercure d'Octobre 1750. On l'attribue à M. *de Voltaire* qui ne l'a point désavouée. Il y est dit plusieurs fois que *Saladin* étoit Neveu de *Noureddin*. On sçait cependant combien ces deux familles avoient peu de rapport entr'elles. L'une venoit du *Turkestan (b)* ; l'autre étoit *Curde* d'origine. Les *Atabeks*

(a) .... Art. *Adhed* p. 60. 6. *Aiub* p. 81. *Aiubiah* p. 82. *Salaheddin* p. 742, &c.

(b) Non du *Zanguebar*, comme le prétend M. l'Abbé *de Marigny*.

étoient déja établis sur le Thrône : les *Ajoubites* commençoient à paroître en Syrie, & n'avoient pas encore jetté les fondemens de la puissance où ils parvinrent dans la suite. Le témoignage d'un Auteur aussi respectable, m'a engagé à faire les plus grandes recherches pour découvrir la source où il avoit puisé cette erreur ; mais je n'ai trouvé nulle part (*a*) cette parenté établie. M. de V. rendroit service aux Lettres, de nous apprendre dans quels Mémoires particuliers il a trouvé certains faits qu'il rapporte dans ce petit ouvrage, & dont aucun Historien n'a fait mention avant lui.

M. l'Abbé *de Marigny*, en suivant le plan qu'il s'étoit formé, a dû raconter plusieurs fois la révolution qui détruisit la Dynastie des *Fathimites*. Il en est parlé aux articles d'*Adhed-Billah*, dernier Prince de cette famille, de *Noureddin*, qui conçut le dessein d'éteindre le Khalifat en Egypte, & de *Saladin* qui exécuta ce grand projet. Les bornes de cette Lettre

(*a*) Ni dans nos Historiens, comme *Guill. de Tyr*, *Jacques de Vitri*, *Marin Sanut*, l'Auteur du fragment de l'Histoire de Jérusalem, & les autres ; ni dans les Arabes, comme *Bohéddin*, *Abulféda*, *Aboulpharage*, & tous ceux qui sont rapportés dans la *Bibliothèque Orientale*.

ne me permettent pas de vous décrire cet événement d'après *Boheddin* & *Abulféda*, que notre Auteur auroit dû consulter : il suffira de sçavoir que *Noureddin* envoya trois fois *Schirgouh* à la tête de ses troupes en Egypte, d'abord pour rétablir dans la dignité de Vizir *Schaour* qui avoit été chassé par *Dargham* son rival, ensuite contre ce même *Schaour* devenu infidele à ses promesses, & enfin contre les Francs qui vouloient s'emparer de ces riches contrées. *Schirgouh* fut fait Vizir & Généralissime des troupes du Khalife : *Saladin* succéda à son Oncle *Schirgouh* dans ses dignités, &, après la mort d'*Adhed-Billah*, il monta sur le thrône d'Egypte.

Dans l'*Histoire des Révolutions de l'Empire des Arabes*, on ne parle (vol. 1. p. 122, vol. 2. p. 157 & p. 238) que d'une seule expédition en Egypte par les troupes de *Noureddin*. On remarque, (vol. 2. p. 240) qu'il y en eut deux ; & enfin (vol. 1. p. 125) on en rapporte trois. Il est dit (vol. 2. p. 238) que *Saladin* resta en Syrie jusqu'à la mort de *Schirgouh*. Il est dit (vol. 1. p. 122 & 125.) qu'il accompagna son Oncle en Egypte. On met à la tête des troupes *Schirgouh* (vol. 1. p. 122, vol. 2. p. 238.)

On donne le commandement de l'Armée à *Saladin* sans faire mention de *Schirgouh* (vol. 2. p. 157 & p. 240) J'aime à vous faire remarquer, Monsieur, pour la justification de M. l'Abbé *de Marigny*, que toutes ces fautes & tous ces différens articles que j'ai vérifiés sont exactement copiés de d'*Herbelot*. (*a*)

Vous trouverez au chapitre des *Ayoubites*, une Histoire abrégée du fameux *Saladin*. On nous apprend « Que ce Sultan s'étant rendu Maître de l'Egypte » établit des Collèges où il fit enseigner » la Théologie selon les principes d'*Al* » *schafiah*, & la Jurisprudence selon ceux » de l'Iman *Schafeï*. » Ces deux Docteurs qu'on distingue ici sont la même personne.

Saladin, après la bataille de Tibériade qui fut si funeste aux Chrétiens, reçut dans sa Tente les principaux Prisonniers. Il fit asseoir à sa droite *Gui de Lusignan* Roi de Jérusalem; & comme il s'apperçut que ce Prince étoit épuisé des fatigues du combat, il lui présenta une liqueur agréable rafraîchie dans de la neige. Le Roi, après avoir bû, voulut

(*a*) Articles *Adhed*. p. 61. *Noureddin* p. 679, 680. *Aiub* p. 81. *Ajubiah* p. 82. *Salaheddin* p. 742, 745 & 746.

donner la coupe à *Renaud de Châtillon*, un de ſes Capitaines ; mais *Saladin* l'en empêcha. Il avoit fait ſerment de le tuer de ſa propre main s'il tomboit en ſa puiſſance ; & les Loix de l'hoſpitalité établies parmi les Arabes ne leur permettent pas de donner la mort à un priſonnier, lorſqu'ils lui ont offert à boire ou à manger. Le Sultan reprocha à *Renaud* ſes infidélités, ſes brigandages, ſes cruautés exercées contre les Muſulmans, & ſur-tout le deſſein téméraire & ſacrilège qu'il avoit eu d'aller détruire la Mecque, & il lui trancha la tête avec ſon ſabre. Ce trait eſt rapporté par tous nos Hiſtoriens ; & notre Auteur lui-même ne l'a pas oublié dans ſon *Hiſtoire des Arabes* ; mais il ſe trouve ici fort embaraſſé. Il a lû dans d'*Herbelot* article *Salaheddin*, d'après lequel article il travailloit alors, *Bornos*, au lieu de *Renaud de Châtillon* : il a été effrayé de ce nom barbare, & il a crû qu'un homme qui s'appelloit *Bornos* ne pouvoit être qu'un Turc. Il dit donc, dans cet endroit de la vie de *Saladin* : « Il ſe trouva parmi » les priſonniers *Bornos* Seigneur de Crac » dans l'Arabie Pétrée. *Il paroît qu'il étoit » Allié des Francs, puiſqu'il avoit com» battu pour eux avec ſes troupes à la ba» taille de Tibériade*, &c. ». Et il raconte

ensuite toutes les circonstances de cet événement. *Bornos* est le mot *Prince* écrit en Arabe : on a aussi donné ce nom à *Boëmond*, frère de *Roger*, Roi de Sicile & de Calabre.

Vous avez reproché avec justice à M. l'Abbé *de Marigny* d'adopter sans trop de précaution les rêveries des Auteurs Orientaux. Il eût mieux fait de rassembler, dans un volume séparé, toutes les fables qu'on rencontre trop souvent dans cet ouvrage. Les personnes qui aiment les avantures romanesques auroient lû avec plaisir ce Livre, après *les Contes Arabes* que nous avons déja.

Je ne m'étendrai pas davantage, Monsieur, sur les *Révolutions de l'Empire des Arabes*; de plus longues discussions seroient déplacées. Je vais tâcher de dédommager vos Lecteurs de l'ennui que leur a peut-être causé cette Lettre, par une petite histoire que je prendrai dans le premier volume, page 28.

Amrou deuxième Sultan des *Soffarides*, fut vaincu & fait prisonnier par *Ismaël*. » Le même jour qu'arriva cette avanture » fâcheuse à *Amrou*, ce Sultan étoit à » rêver dans sa tente où il étoit étroite- » ment gardé, & se trouvant pressé de la » faim, il dit à un des Soldats de sa Garde

» de lui faire cuire promptement quelque » chose à manger. Le Soldat se servit par » nécessité d'un seul chaudron qu'il avoit, » dans lequel on mettoit l'avoine ou l'eau » pour les chevaux, & l'attacha au feu » comme il put, à un morceau de bois » crochu. Un mâtin qui passoit-là, ayant » apperçu un gros morceau de viande, » mit aprêment sa tête dedans pour l'em- » porter. A la première impression de » chaleur qu'il sentit, il leva sa tête avec » tant de violence, qu'il décrocha l'anse » du chaudron qui lui tomba sur le coû, & » s'enfuit emportant le tout. Le Sultan » qui avoit vû ce qui s'étoit passé, se mit » à rire avec un tel excés, que ses Gardes » crurent que sa disgrace avoit altéré sa » raison. Je ne vois pas que vous ayez » trop sujet de rire, lui dit l'un d'eux qui » en étoit étonné. Je ris, répliqua *Amrou*, » de ce que mon Maître-d'Hôtel s'étant » plaint ce matin, de ce que cent Cha- » meaux ne pouvoient pas suffire pour » emporter tous les ustencilles de ma cui- » sine, je vois qu'un seul chien suffit » pour l'emporter. » Cette histoire qui ne vous donnera pas une idée avantageuse du style de l'Auteur, est écrite avec un peu plus de noblesse dans la *Bibliothèque Orientale*, page 112, article *Amrou*.

De toutes les obſervations que nous avons faites, il réſulte que cette nouvelle production de M. l'Abbé *de Marigny* n'eſt pas ſans défauts; mais ne croyez pas, Monſieur, qu'on y trouve par-tout à reprendre. Il y a des endroits qui ſont traités avec plus de ſoin & plus de correction. Je conſeille aux Amateurs de l'Hiſtoire de ſe procurer ce Livre utile : il plaira également & à ceux qui cherchent à s'inſtruire, & à ceux qui ne liſent que pour leur amuſement. Les uns apprendront à connoître une Nation puiſſante dont nous ignorions l'origine & les progrès; les autres trouveront un grand nombre de contes amuſans, d'hiſtoriettes agréables, de faits extraordinaires capables de piquer leur curioſité.

J'ai l'honneur d'être, &c.

pître. N'allez pas vous ſcandaliſer, Monſieur, du début de l'Epître ſuivante. Tous les bons Catholiques ſont les premiers à gémir ſur les fables puériles dont les Vies de nos Saints ſont remplies. Ils ſçavent que les impies, les hérétiques & les libertins s'en ſont ſouvent prévalus, & s'en ſervent encore tous les jours pour tâcher de jetter du ridicule ſur notre ſainte Croyance. Liſez toute l'Epître, Monſieur, & vous

verrez que l'Auteur reſpecte la Religion, mais ſans adorer la ſuperſtition. Sa pièce, quoiqu'un peu longue, m'a paru mériter de vous être communiquée. Elle eſt adreſſée à M. G*** Conſeiller au Parlement pour le jour de ſaint *Antoine* ſon Patron.

Rarement je lis la Légende.
Tant de pieuſes vérités,
Loin de rendre ma foi plus grande;
Redoublent mes perpléxités.
Des héros que vante ce Livre
L'éloge eſt triſte à parcourir :
Dans la route qu'on leur voit ſuivre
Il eſt mal aiſé de courir.
Un Saint n'aſpire qu'à mourir :
Un Philoſophe ſonge à vivre.

Toutefois, puiſque d'un Patron;
La mode antique & ſolemnelle
Vous a fait adopter le nom;
Pniſque parmi la Kyrielle
Des Saints fêtés dans ce Canton,
L'on fit pour vous choix d'un modèle;
Déja d'un docte parallèle
Le projet me tient en ſouci.
Quel eſt-il? Je prétends ici
Vous comparer à ſaint Antoine.

Vous n'êtes pourtant, Dieu merci,
Ni Dévot, ni Reclus, ni Moine.
Bien plus facilement auſſi
Je vous comparerois aux Sages
Que leur ſçavoir, & leurs ouvrages,
Ont jadis fait Deïfier;
Mais tous ces héros de l'Attique,
De l'Egypte, de Rome antique,
Sont proſcrits du Calendrier :
Celui du Styx les revendique.

Quoi ! ſur les bords du Phlégeton,
Socrate, ce mortel aimable,
Ce Philoſophe ſociable,
Héros, martyr de la Raiſon,
Doit-il donc, ſans diſtinction,
De Satan reſſentir la griffe ?
Faut-il que le divin Platon
Soit damné comme feu Siſyphe ?
O Sageſſe, tu n'es qu'un nom ! . . .

Mais déja ma Muſe s'égare,
Et par un contraſte biſarre,
Rapproche un grand Saint des Enfers ;
Parcourons plutôt les Déſerts,
Et laiſſons en paix le Ténare.

Antoine fuyoit dans les bois
Les humains qui pouvoient lui nuire.

Vous les évitez quelquefois,
Mais à dessein de les instruire.
Là de plus dignes Compagnons
Partagent votre solitude.
Là de grotesques visions
Ne troublent jamais votre étude.
Sans cesse au travail excité,
Et dans une carrière immense
Par un noble zèle emporté,
Vous ne craignez que l'ignorance,
Le faux goût, & l'oisiveté.
Malgré le voile impénétrable
Dont se couvre l'Antiquité,
Du joug importun de la Fable
Vous dégagez la Vérité;
Et des sources les plus secrettes,
Des sciences les plus abstraites,
Perçant les sombres profondeurs,
Vous bravez d'antiques erreurs,
L'obscurité des vieux Auteurs,
Les méprises des Traducteurs,
Et l'amour propre des Poëtes,
Et l'ennui des Commentateurs.

Heureux le siècle, & c'est le nôtre;
Où la Raison dicte ses Loix!
Heureux l'esprit, & c'est le vôtre;
Qui, toujours docile à sa voix,
Cherche dans la Philosophie,

Dans une étude réfléchie,
La Vérité, ce bien réel !
Et jamais ne prend pour génie
Cette audacieuſe manie
Qui ſappe & le Thrône & l'Autel.
D'un coup d'œil exact & ſévère,
Vous diſtinguez ſans nul effort,
Et les préjugés du Vulgaire,
Et les erreurs de l'Eſprit fort.
Ennemi de tout artifice,
Vous ne préférez point le Vice
Qu'aux yeux des Peuples ignorans
Couvrent la Haire & le Cilice,
A la Vertu, qu'un doux caprice
Orne quelquefois de Rubans.
Que dis-je ? Senſible & traitable ;
Auprès de quelque objet aimable
Si le haſard guide vos pas,
Vous n'attendez pas que le Diable
Vienne vous vanter ſes appas.
Vous ſçavez qu'un Cenſeur auſtère
Des plaiſirs qu'on goute ici bas,
Dans ſa manie atrabilaire,
Sans ceſſe à lui-même contraire ;
Gémit, ſans vaincre ſes déſirs ;
Et qu'enfin la ſage Nature
Doit ſeule fixer la meſure
De nos travaux, de nos plaiſirs.

Dans la volupté libre & pure,
Un ſectateur de la Raiſon
Trouve un bonheur qui le raſſure ;
Et du cabinet de Platon,
Il paſſe aux jardins d'Epicure :
Loin du ſéjour, peu fréquenté,
Où Zénon, ce rêveur ſauvage,
Veut ravir à l'humanité
Son plus précieux apannage,
Et dans l'inſenſibilité
Renferme les devoirs du Sage.

De cet importun raiſonneur
Fuyons la farouche rudeſſe,
Et, ſoumis aux beſoins du cœur,
Dans le chemin de la Sageſſe
Cherchons la route du bonheur.

Pour vous, dont la prudente audace,
Bravant toute vaine grimace,
Sçait placer au même niveau
Diogene avec ſa beſace,
Et F.... avec ſon manteau ;
Que maint Caffard, & maint Chanoine,
Epris de je ne ſçais quel bien,
Pour Patron ſe choiſiſſe Antoine :
Moi, je vous choiſis pour le mien.

A Paris ce 29 Janvier 1753. Je ſuis, &c.

LETTRE V.

Hiſtoire du Monde.

JE ne ſçai, Monſieur, ſi la traduction d'un Livre ſçavant pourra faire fortune dans un ſiècle & dans un pays où l'érudition eſt très-peu à la mode. Le Docteur *Prideaux* a fait une Hiſtoire des Juifs qui eſt fort eſtimée. C'eſt pour ſervir d'introduction à cette Hiſtoire que M. Samuel *Shuckford*, Curé de Shelton dans la Province de Norfolk, a compoſé l'*Hiſtoire du Monde ſacrée & profane, depuis la création du Monde juſqu'à la deſtruction de l'Empire des Aſſyriens à la mort de Sardananapale, & juſqu'à la décadence des Royaumes de Juda & d'Iſrael, ſous les regnes d'Achaz & de Pekach.* Il n'y a encore que trois Volumes de cet ouvrage. Le premier a été traduit par J. P. *Bernard*, Prêtre de l'Egliſe Anglicane, Docteur en Philoſophie, & Chapelain de Mylord le Comte *de Lorraine.* Le Traducteur des deux derniers Volumes n'eſt point connu.

Le but de l'Auteur eſt de concilier l'Ecriture ſainte avec ce qu'il y a de plus certain dans l'hiſtoire profane. On trouvera dans ce Livre des recherches neu-

ves, approfondies, ſolides, & quelquefois auſſi des opinions ſingulières, mais que M. *Shuckford* ne donne que pour de ſimples probabilités. Cet habile écrivain ne s'attache pas ſeulement à la partie hiſtorique; il s'arrête par occaſion ſur pluſieurs queſtions importantes, qu'il traite d'une manière fort judicieuſe. Souvent il attribue à des cauſes naturelles certains événemens qu'on regarde comme miraculeux; mais il appuye fortement ſur les vrais miracles. Quoique la liberté qui regne dans ſon ouvrage faſſe voir qu'il eſt de la Religion Proteſtante, il n'avance pourtant rien qui puiſſe choquer les autres Communions, excepté en un ſeul endroit où il ſe déchaîne aſſez mal à propos contre les Sçavans de l'Egliſe Romaine, à l'occaſion des conjectures du P. *Hardouin* ſur un paſſage de la Geneſe.

On dit tous les jours dans le monde, que les Chinois font remonter l'hiſtoire de leur Empire pluſieurs ſiècles avant le tems où nous fixons la création. C'eſt une erreur produite par l'ignorance, accréditée par le libertinage. Les meilleures hiſtoires que nous ayons de leurs antiquités, dit l'Auteur Anglois, nous montrent qu'elles ne vont pas au-delà du tems de *Noé*. Car *Fohi* étoit le pre-

mier Roi des Chinois ; or ceux-ci ne prétendent point avoir de Mémoires d'aucun tems qui ait précédé le ſien, & par toute leur hiſtoire de *Fohi*, il paroît qu'il doit avoir été contemporain de *Noé*.

Selon l'Ecriture ſainte, les hommes dans le premier âge du monde vivoient pluſieurs ſiècles. *Methuſelah*, que le peuple appelle *Mathieu Salé*, vécut 969 ans. Quelques perſonnes ont regardé cette tradition comme une fable, & ſe ſont imaginé qu'il ne s'agiſſoit que d'années lunaires, compoſées ſeulement de trente jours ou environ. Mais ſelon ce calcul, Abraham qui mourut dans la 175e. année de ſon âge, n'auroit vêcu que 15 ans. Il faut donc conclure, avec notre Hiſtorien, que la vie des premiers hommes doit être comptée par des années ſolaires, à peu près de la même longueur qu'elles ſont à préſent, & voici ce qu'il ajoute pour rendre probable une choſe qui révolte les incrédules. » Selon les idées les plus juſtes & les plus philoſophiques que nous » pouvons nous former de l'ancien monde, ſes habitans vivoient dans un air » toujours égal & ſerein. La terre étoit » tellement ſituée par rapport au ſoleil, » qu'elle jouiſſoit d'un perpétuel équinoxe. Les ſaiſons étoient toujours uni-

»formes

» formes, ſans aucun changement au
» moins qui fût conſidérable. Le corps
» de l'homme n'étant expoſé au dehors
» à aucune impreſſion violente qui pût
» en alterer l'œconomie ou en troubler
» la conſtitution, étoit en état de s'entre-
» tenir ſain & entier durant pluſieurs ſiè-
» cles par la nourriture dont le Créateur
» l'a rendu capable. Mais, après le Déluge,
» le monde ſe trouva fort changé. Il s'in-
» troduiſit une grande irrégularité dans les
» ſaiſons; l'humidité & la ſécheresſe, le
» froid & le chaud ſe ſuccedèrent ſans
» beaucoup d'ordre; ce qui avec le tems
» cauſa une grande fermentation dans le
» ſang & des changemens conſidérables
» dans toutes les humeurs du corps hu-
» main; ce qui en affoiblit toutes les fi-
» bres & tous les organes, & avec le tems
» les rendit incapables d'exercer leurs di-
» verſes fonctions.

M. *Shuckford*, après avoir rapporté les principales actions de *Sémiramis*, qui abdiqua la puiſſance ſouveraine, fait les réflexions ſuivantes, » On voit en elle un
» exemple très-ancien d'une choſe *qui pa-*
» *roît bien naturelle;* c'eſt qu'un Prince
» plein d'ambition, mais que la victoire
» n'accompagne plus, ſe dégoûte bientôt
» de l'Empire. *Charles-Quint* réſigna ſon

» pouvoir à peu près dans les mêmes cir-
» constances que *Sémiramis*. Il commença
» de haïr la pompe & la grandeur mon-
» daine, lorsque la fortune lui eût tourné
» le dos, lorsqu'il vit ses desseins échouer,
» & que la victoire & les triomphes ne le
» suivirent plus. » Ce qui prouve que l'abdication d'une Couronne n'est pas une chose *bien naturelle*, est ce que dit *Charles-Quint* lui-même à *Philippe* II : *Mon fils, je fais aujourd'hui une action dont l'Antiquité fournit peu d'exemples, & je ne compte pas dans la suite avoir beaucoup d'imitateurs.*

On ne connoît point avant *Sémiramis* aucune femme qui ait joui de l'autorité souveraine. Sous *Binothris* Roi d'Egypte on fit une Loi qui leur fraya le chemin au Trône. Elles en ont toujours été exclues dans les Royaumes électifs. L'Historien Anglois remarque deux choses à ce sujet. 1°. Que dans les anciens tems lorsque les Reines tenoient le Sceptre, elles jouissoient aussi de la Primatie sur la Religion ; elles étoient Prêtresses comme les Rois étoient Pontifes. C'est ainsi que *Virgile* représente *Didon* faisant des libations à l'arrivée d'*Enée* & de ses compagnons, & qu'*Homère* fait faire la même chose en pareilles occasions aux Rois de la Grèce. 2°. Que la Providence a géné-

ralement diſtingué le regne des Reines par une gloire extraordinaire & par le bonheur de leurs peuples.

Sara, femme d'*Abraham*, fut enlevée par *Abimelech* Roi des Philiſtins. Comme on vivoit alors plus long-tems qu'aujourd'hui, l'épouſe du St. Patriarche pouvoit avoir une cinquantaine d'années. L'enlevement d'une perſonne de cet âge a fourni matière à la critique de *Bayle*. Il y a eu un Reverend Pere Capucin qui a prétendu que le Monarque Philiſtin n'enleva la femme d'*Abraham* que pour s'entretenir avec elle ſur des ſujets de dévotion. L'Hiſtorien Anglois ſe contente de rapporter le fait tel qu'il ſe trouve dans les Saintes Ecritures, ſans faire d'obſervations malignès à l'exemple de *Bayle*, & ſans adopter les pieuſes rêveries du Pere Capucin. *Sara* étoit d'une rare beauté. Elle plut au Roi des Philiſtins qui la croyoit ſœur d'*Abraham*. Dès que le raviſſeur ſçut qu'elle étoit mariée, il la rendit.

On ne ſçait pas pourquoi les Egyptiens adoroient des animaux, & principalement des Chats. *Plutarque* en apporte différentes raiſons qui ne paroiſſent pas ſi bonnes à notre Anglois que celles dont il a fait la découverte. Il ſemble, dit-il, que la dilatation & la contraction de la

paupière du Chat ait été la première & la principale cause du culte qu'on lui rendoit en Egypte. On crut que ces qualités marquoient évidemment que cet animal participoit d'une manière extraordinaire aux influences de la Lune, & qu'il étoit par conséquent propre à en représenter vivement la Divinité aux hommes. On voyoit l'accroissement & le déclin de la Lune dans la contraction & la dilatation des paupières d'un Chat. » Le Serpent & l'Escarbot » furent reputés sacrés parce qu'on crut y » appercevoir des traces de certaines per- » fections divines. Ils furent dédiés aux » prétendues Divinités, dont on s'imagina » qu'ils représentoient les attributs. Ce » fut cette coutume de consacrer des ani- » maux qui fut le premier pas qu'on fit » en avant dans l'idolatrie, & auquel on » fut engagé par la raison que je viens de » marquer. Dans la suite on consacra un » plus grand nombre d'animaux; on leur » rendit plus d'honneurs; on donna d'au- » tres raisons de ce culte, moins solides » encore; mais ce que j'ai observé fut le » premier principe de cette erreur. » Ce systême est fort opposé à celui de M. *Pluche*, qui prétend que les différentes figures d'animaux qu'on exposoit aux yeux des Egyptiens, étoient des Hiéroglyphes

qui avertiſſoient le Peuple de tout ce qui avoit rapport aux inondations du Nil. On ſe perſuada enſuite qu'il y avoit quelque choſe de divin dans ces figures ſymboliques, & telle fut l'origine de l'idolatrie, ſelon l'Auteur du *Spectacle de la Nature.*

L'hiſtoire de l'Aneſſe de *Balaam* a donné lieu plus d'une fois aux indécentes plaiſanteries des incrédules. On ne conçoit pas que les animaux brutes puiſſent approfondir, lier & comparer leurs idées; c'eſt cependant ce qui ſeroit arrivé ſi l'Aneſſe eût tenu le diſcours qu'on met dans ſa bouche. M. *Shuckford* explique ce miracle d'une manière fort ſenſée. Je ne crois pas, dit-il, que l'Aneſſe penſât ce qu'elle diſoit. C'étoit plutôt Dieu qui lui faiſoit dire ce qu'il vouloit que le Prophète entendît, pour empêcher *Balaam* de continuer ſon voyage. La langue de l'Aneſſe étoit remuée miraculeuſement, ſans qu'il y eût aucune liaiſon entre les mots proférés & les ſentimens de l'Aneſſe, & ſans qu'elle comprît rien à ce qu'elle prononçoit. Il y a bien en cela, ajoute notre Hiſtorien, un miracle réel; mais il n'y a pas la moindre apparence d'abſurdité. C'eſt ainſi que le Docteur Anglois explique ce fait merveilleux & pluſieurs autres qui révoltent quelquefois notre foible

raiſon. La lecture du Livre de M. *Shuckford* eſt extrêmement utile pour toutes les perſonnes qui veulent s'affermir dans la croyance de la Religion Chrétienne. L'Auteur joint la docilité de la Foi à de très-vaſtes connoiſſances. Ce docte & curieux ouvrage ſe trouve à Paris chez *Cavelier*, Libraire rue St. Jacques au Lys d'or, près la Fontaine Saint Séverin.

Les Héraclides. Que la Tragédie des *Héraclides*, Monſieur, fait honneur à M. *Marmontel*! Il ne manquoit à ſa gloire que de traiter un ſujet manié par les grands maîtres. Le Public le ſouhaitoit ſans doute : il doit être ſatisfait. Le Spectacle touchant de la famille d'*Hercule*, perſécutée par un Tyran, n'a pas fait moins de plaiſir à la France, qu'il en fit autrefois à la Grèce. Athènes & Paris s'accordent pour le goût des belles choſes. *Melpomène* couronne d'une main *Euripide*, de l'autre M. *Marmontel*. Voilà le ſuccès de l'ouvrage; en voici le tiſſu.

Déjanire, veuve d'*Hercule*, ouvre la Scène par le récit de ſes malheurs. Le généreux *Iolas*, qui ne les ſçait que trop, eſt obligé de les apprendre encore. Cet ancien ami d'*Hercule* veut ſauver la veu-

ve & toute la famille de ce Héros, poursuivie par *Euristhée*, Roi d'Argos, jusques dans le Temple de Jupiter à Athènes, l'asyle inviolable des malheureux. *Sténélus* fils de *Démophon* Roi d'Athènes, vient se déclarer le protecteur & l'amant d'*Olympie*, fille de *Déjanire*. Il l'a vûe un instant; cela suffit. *Olympie* arrive pour joindre ses larmes à celles de sa Mère, & le Roi *Démophon* vient aussi, mais pour leur faire plaider leur cause devant lui. *Coprée*, Ambassadeur d'*Euristée*, est la partie adverse. Il finit par des menaces, que *Démophon* veut bien écouter sans crainte. Les Dames lui en font compliment. On se retire, chacun de son côté: c'est le premier Acte.

Dans le second, *Coprée*, en grand politique, veut faire un coup d'état, séduire *Iolas*. Mais *Iolas* a l'esprit de s'en appercevoir, & *Coprée* dégrade inutilement son caractère; ce qui est admirable; car cela n'avance de rien l'action qui demeure ainsi suspendue, jusqu'à ce que la mère, la fille, l'ami, le Roi, prennent ensemble quelques mesures. Les femmes retirées, *Démophon* instruit *Iolas* de l'Oracle qui demande le sacrifice d'une fille du sang le plus illustre. Cet Oracle, par paranthèse, est faux.

C'eſt une ſublime fourberie de l'adroit *Coprée*, qui a gagné le Grand-Prêtre, & qui l'a fait parler comme il a voulu. L'intrigue de toute la Pièce dépend de cet Oracle : ſans ce grand ſtratagême de *Coprée*, nous n'avions point d'*Héraclides*. *Sténélus* vient bruſquement dire à ſon Père qu'il aime *Olympie*, & qu'il va combattre pour elle. Le Père lui permet le premier article, & lui défend le ſecond. Il n'oſe riſquer ſon fils & une bataille. Le bon Roi conſeille tout uniment à *Iolas* de s'enfuir avec la veuve & les enfans d'*Hercule*. Mais où ſe réfugier ? C'eſt-là l'embarras; le Roi ne l'avoit point prévû.

Olympie, au troiſiéme Acte, vient dire qu'elle aime *Sténélus*, qu'elle doit l'aimer, & le prouve très-bien; ce qui ne ſurprend point *Iolas*; il s'en doutoit. Mais il porte un coup terrible à la joie d'*Olympie*, en lui prouvant à ſon tour la néceſſité de ſortir d'Athènes, à cauſe du ſacrifice demandé par l'Oracle : ſurquoi la fille d'*Hercule* ſe dévoue ſur le champ à la mort; & comme elle eſt bien aiſe que tout le monde le ſçache, elle veut le dire au Roi. *Iolas* s'en va. *Déjanire* vient; elle eſt enchantée que *Sténélus* aime ſa fille. Mais *Démophon*, qui s'ennuye d'être

bon, vient lui dire séchement de quitter ses Etats, & de s'en aller où bon lui semblera. La mère sort desespérée; la fille reste pour dire son grand secret à *Démophon.*

Déjanire, ne trouvant point sa fille dans le vestibule du Temple, où elle l'avoit laissée au troisiéme Acte, pleure & gémit. *Olympie* vient pour la consoler, mais sans effet. *Déjanire* sçait l'Oracle. *Démophon* survient pour entendre la mère & la fille se disputer l'honneur du sacrifice, quoique l'Oracle se soit assez expliqué pour le choix d'une fille. Le bon Roi voudroit qu'il n'y eût point de sang répandu; la dispute s'échauffe. *Iolas* annonce l'arrivée de *Sténélus*. *Démophon* se retire avec la veuve, pour laisser *Olympie* & *Sténélus* dans toute la liberté d'un tête à tête. *Sténélus* veut absolument qu'on immole la fille demandée par l'Oracle. *Olympie* lui fait entendre assez clairement que c'est elle; mais il ne s'en doute pas. Elle finit par une belle prière à son père qui est aux Cieux. Voilà le quatriéme Acte.

Au cinquiéme, *Déjanire* ne trouvant point encore sa fille dans le vestibule, se desespère. *Iolas* met le comble à sa douleur par le récit du sacrifice déja commencé. *Démophon* vient leur appren-

dre la défaite d'*Euristée*, tué dans le combat. Le triomphe est achevé par le retour d'*Olympie* qui paroît charmante dans son petit habillement de victime. Quel coup de Théâtre ! *Sténélus* raconte qu'il l'a sauvée, en découvrant la fourberie du Prêtre, qui s'est tué lui-même : & voilà ce qui fait que la famille d'*Hercule* est rétablie sur le Trône de ses ancêtres.

Après de pareils mouvemens, Monsieur, vous jugez bien que la Pièce a dû produire les plus grands effets. N'admirez-vous pas cet heureux enchaînement de causes puissantes, qui font mouvoir cette grande & belle machine. C'est ici le lieu de comparer M. *Marmontel* avec *Euripide*, & d'examiner qui des deux a l'avantage. *Euripide* traite ce sujet dans toute sa simplicité, mais en même tems dans toute sa force ; il ne sçait qu'émouvoir & consterner. Son pathétique est la foudre qui frappe ; sa marche est un torrent qui entraine : tout est sentiment, tout est passion ; point de ces mouvemens subalternes, qui embarassent avec tant d'art l'action, qui voudroit courir au dénoûment ; point de gentillesses dans les pensées ; point de prodigalité dans les maximes. M. *Marmontel* a fait tout le

contraire. Mais aussi nous autres François nous entendons bien mieux que les Grecs l'art du Théâtre. Nous ne formons plus de ces grands Corps d'armée, de ces bataillons serrés, de ces Phalanges qui s'ébranlent & marchent tout à la fois pour l'attaque, mais une multitude de petits Corps séparés qui combattent par pelotons. Nous faisons un amas d'avantures bien romanesques, bien détachées. Nous créons mille labyrinthes, où les passions vont agréablement s'égarer; nous composons une infinité de petits ressorts, que nous jettons au hazard sur le Théâtre, & cela produit miraculeusement des Tragédies & des Comédies, comme des cailloux que *Deucalion* jettoit derrière lui naissoient des hommes.

Un éloge que merite encore M. *Marmontel* est d'avoir eu la noble hardiesse de lutter contre *Racine*. Sa Tragedie des *Héraclides* n'est autre chose qu'*Iphigénie*: mêmes personnages, mêmes situations; par conséquent même gloire. Vous reconnoîtrez aisément *Clytemnestre* dans *Déjanire*, *Achille* dans *Sténélus*; *Ulysse* dans *Coprée*, *Agamemnon* dans *Démophon*, *Iphigénie* elle-même dans *Olympie*. Mais que dis-je? pardon, Monsieur; je me trompe bien grossièrement. Ce n'est pas

Racine que vous reconnoîtrez dans les *Héraclides*; c'est M. *Marmontel* lui-même; le parallèle est trop injurieux pour ce dernier. En effet, quelques jours avant la première représentation de sa pièce, il parut une *Lettre de M. Racine le fils, à M. Marmontel.* Quoique cette Lettre ne soit pas à l'avantage de *Racine* le Père, dont je fais quelque cas, elle est si glorieuse pour M. *Marmontel* que je ne puis me dispenser de la rapporter ici. » Je voudrois, » Monsieur, lui dit M. *Racine* le fils, » réveiller les cendres de mon Père. Son » *Iphigénie* en Aulide n'eut pas un grand » succès. Je suis cependant persuadé que » c'est une de ses bonnes Pièces. En corrigeant ce qu'il peut y avoir de défec» tueux dans le plan & dans les caractè» res; en rendant les situations plus vives » & plus intéressantes, & en donnant à » la versification en général un peu plus » d'élégance, ne pourriez-vous pas, » Monsieur, faire ensorte qu'on la re» mît au Théâtre. Comme le Public re» vient difficilement de sa prévention » contre tout ouvrage qu'il a proscrit, je » serois d'avis de ne pas faire reparoître » cette Tragédie sous le même titre, du » moins le premier jour. Je n'aurois peut» être pas osé vous prier de rendre à la

» mémoire de mon Père le ſervice que je
» vous demande, ſi l'on ne m'avoit aſſuré
» qu'à la prière de la famille de feu M.
» *Quinault*, vous vous êtes engagé à re-
» toucher à ſon *Armide*. Je ſuis, Mon-
» ſieur, avec la conſidération qui vous
» eſt dûe, &c. „ Cette Lettre eſt aſſuré-
ment très-judicieuſe & fait beaucoup d'honneur au goût de l'illuſtre fils de *Racine*. Mais je ſuis fâché qu'il l'ait écrite en pure perte ; car ce n'eſt pas l'*Iphigénie* de ſon Père que M. *Marmontel* a eu deſſein d'imiter ; il n'y a qu'à lire ſa pièce pour s'en convaincre. Il s'eſt propoſé de plus heureux modèles. Ce ſont les *Héraclides* de *de Brie* & les *Héraclides* de feu M. *Danchet* qu'il s'eſt efforcé d'égaler ; & en vérité (il faut lui rendre juſtice) on peut dire qu'il a approché de ces deux grands morceaux.

Je n'épuiſerai pas votre admiration, Monſieur, par rapport au ſtyle de ſes *Héraclides*. Vous connoiſſez le pinceau de l'Auteur par ſes autres ouvrages. C'eſt toujours la même élocution, la même majeſté, la même douceur, la même harmonie, la même pureté. Jugez-en par ces échantillons. *Déjanire* peint la mort d'*Hercule* ; elle dit que les cris de ce héros, ſes regards furieux, ſes traits défi-

gurés, ses membres déchirés, tout son sang desséché dans ses veines, tout son corps enfin,

Sont les tableaux affreux qui marchant devant
moi,
Inspirent, à mon nom, la révolte & l'effroi.

Que ces *tableaux qui marchent* forment une belle image ! *Iolas* rassure *Déjanire*, en lui disant :

Ce fils de Démophon, ce brave Sténélus
Porte dans ses regards nos destins résolus.

Et *Sténèlus*, pour justifier son père de ce qu'il va conclure la paix avec le Roi d'Argos, dit ces beaux vers à *Déjanire* :

Les projets n'ont qu'un centre, un mobile, un
appui ;
Le Peuple est à son Prince, & son Prince est à
lui.

Cependant, pour rassurer *Déjanire*, *Sténélus* ajoute en parlant d'*Euristée* :

La haine qu'aux Tyrans porte un Peuple oppri-
mé
Est un brasier couvert sous le Trône enfermé ;
Il s'enflamme d'un souffle.

Déjanire a toujours présente à l'esprit la mort terrible d'*Hercule* :

Pour noyer dans mon ſang un deſeſpoir ron-
geur,
J'ai deux fois dans mon ſein plongé le fer ven-
geur.

Quoiqu'elle ſe ſoit poignardée deux fois, elle n'a pû mourir, ni *noyer* par conſéquent *ſon deſeſpoir rongeur*. Que cela peint bien les malheurs de *Déjanire* ! Mais on ne peut exprimer la tendreſſe maternelle d'une manière plus touchante que le fait cette veuve éplorée.

S'ils ont ſoif de mon ſang, que la ſource en
tariſſe.

. . . .

Tous vont avoir pour nous, ma fille, je l'eſ-
père,
Ou le cœur d'un enfant, ou le cœur d'une mère.

. . . .

Et ton lit nuptial, ma fille, eſt le tombeau !

. . . .

C'eſt au fond de ce *cœur*, *compagnon* de mes
maux,
Que vous allez trouver mes vengeurs, vos
bourreaux.

Il s'agit du cœur de *Sténélus*, *compagnon des*

maux de *Déjanire*, & c'est à *Démophon* qu'elle parle.

L'Amour au désespoir se console aisément.
La Nature elle seule, immuable, éternelle,
Se nourrit de ses pleurs, toujours nouveaux
comme elle.

C'est-à-dire, *la nature seule qui ne change jamais, qui est éternelle, se nourrit de ses larmes qui sont toujours nouvelles comme elle-même.* Que cette pensée est belle, & qu'elle est bien exprimée !

Coprée debite les plus grands maximes de politique ; celle-ci, par exemple,

Il faut un Chef, un centre où les projets se fon-
dent ;
Où de ce corps épars tous les membres répon-
dent.

Un Chef, un centre sur lequel les projets se fondent ! Un *corps épars* ! Rien de plus neuf que ces expressions. Nos Ecrivains vulgaires se sont contentés de dire jusqu'ici des *membres épars.*

Après qu'*Olympie* a fait sa déclaration d'amour à *Sténélus*, celui ci lui répond du style le plus passionné :

Ah ! je vais, pénétré de cet excès d'honneur,
Egaler s'il se peut ma gloire à mon bonheur.
Adieu.

Je ne finirois pas, Monsieur, si je voulois vous rapporter tous les beaux morceaux de versification qu'on trouve dans cette pièce. Qu'il vous suffise de sçavoir qu'elle est écrite en général sur ce ton sublime & pathétique, dont je viens de vous offrir quelques modèles. Il faut convenir cependant qu'il est échappé à l'Auteur des fautes de langage, des contresens, des redites, de mauvaises inversions, des phrases louches, des vers prosaïques, & même des vers ampoulés, &c. Mais on est bien dédommagé de ces petits défauts par la grandeur des pensées, par la beauté des maximes, & par la force des caractères.

On lit à la tête des *Héraclides*, que cette Tragédie a été représentée *aux mois de Mai & de Juin & remise au Théâtre au mois de Novembre.* Les Provinces & les Etrangers pourroient croire sur cet énoncé que la pièce a été jouée pendant trois mois. La vérité historique m'oblige de faire observer qu'elle a été donnée pour la première fois le 24 Mai; qu'elle

a été retirée au commencement de Juin, & qu'elle a été jouée trois fois au mois de Novembre; ce qui fait en tout 8 ou 9 repréſentations très-foibles, excepté la première. Ce n'eſt pas qu'elle ne meritât d'occuper plus long-tems le Théâtre. Mais le mauvais goût du ſiècle l'a privée de ce bonheur.

Lettre ſur les Sçiences.

Trois ſortes de gens contribuent, Monſieur, à l'avancement des Sçiences. Les uns font voir les progrès dont chacune d'elles eſt ſuſceptible; les autres indiquent les moyens d'y faire de nouvelles découvertes; les derniers mettent ces moyens en exécution. C'eſt de ce concours unanime qu'eſt ſortie une lumière féconde qui a éclairé l'Univers; mais elle n'en a pas encore diſſipé toutes les ténébres, parce que ces trois cauſes n'ont point agi de concert. On a vû des hommes éclairés porter leurs vûes bien au-delà des connoiſſances déja acquiſes. Mais ils ont manqué de ſecours pour changer leurs conjectures en évidence. Il eſt des ſçiences qui ont un beſoin néceſſaire du pouvoir des Souverains; ce ſont toutes celles qui exigent de plus grandes dépenſes que n'en peuvent faire les particuliers, ou des expériences qui ne ſeroient pas praticquables ſans l'autorité du Prince. C'eſt

aux recherches de cette nature que s'arrête M. *de Maupertuis*, Auteur d'un ouvrage nouveau, intitulé : *Lettre sur le progrès des Sçiences.*

Ce qui fait d'abord l'objet des réflexions de notre illustre Académicien, & ce qui devroit en même-tems piquer la curiosité de tous les Souverains du monde, est cet espace inconnu de l'hémisphére méridional. Dans un siècle où la navigation est portée à un si haut point de perfection, aucun Prince n'a encore cherché à découvrir, si ce sont des terres ou des mers qui occupent cet espace. L'Auteur prétend qu'on y verroit des choses fort différentes de celles qu'on trouve dans les quatre autres parties du monde. Il suppose, (& la supposition est bien fondée,) que cette vaste étendue est occupée en partie par des terres que la mer environne de toutes parts. Les habitans qui peuplent ces vastes contrées n'ont donc aucune communication avec le reste de l'Univers. Il doit donc y avoir des espèces différentes de celles que nous voyons dans le monde connu. La découverte de ces terres, conclut l'Auteur, pourroit donc offrir de très-grandes utilités pour le commerce, & de merveilleux spectacles pour la Physique. Les

Voyageurs qui sont entrés dans quelques unes des Isles de cet hémisphére, nous assurent y avoir vû des hommes sauvages, des hommes velus portant des queues. » J'aimerois mieux, dit M. *de* » *Maupertuis*, une heure de conversation » avec eux, qu'avec le plus bel esprit de » l'Europe. » Une autre espèce d'hommes qui mériteroit sans doute d'être aussi connue, ce sont les *Patagons*, fameux géans qui habitent cet hémisphére. La grandeur de leur corps seroit peut être la moindre chose à observer. Leurs idées, leurs connoissances, leurs histoires seroient bien encore d'une autre curiosité.

Après la découverte des terres australes, l'Auteur en propose une autre toute opposée dans les mers du Nord : c'est celle d'un passage, qui rendroit le chemin des Indes beaucoup plus court que celui que tiennent nos vaisseaux. Il est inutile d'insister sur l'utilité de cette découverte pour le commerce. M. *de Maupertuis* observe seulement, qu'en tentant ce passage par le pôle même, ce qui seroit plus aisé qu'on ne pense, on seroit encore à portée de considérer les phénomenes de l'Aiman dans la source d'où ils semblent partir, de sçavoir si le point autour duquel tourne notre globe est sur

la terre ou ſur la mer, & de connoître enfin de quelle matière ſont formées les aurores Boréales. Il ne faut pas croire que des découvertes de cette nature engagent à de grandes dépenſes. Il ſuffiroit qu'un grand Prince deſtinât tous les ans deux ou trois vaiſſeaux à ces entrepriſes, qui, indépendamment du ſuccès, ſeroient utiles pour former les Capitaines & les Pilotes à tous les évenemens de la navigation.

M. *de Maupertuis* propoſe aux Princes les entrepriſes ſuivantes. Il voudroit qu'un Roi de France obtînt du Grand-Seigneur le bouleverſement des Pyramides d'Egypte, ne doutant point qu'elles ne renferment un nombre infini de curioſités. Il voudroit qu'on fît creuſer la terre juſqu'au noyau, où il préſume que l'on trouveroit des matiéres toutes différentes de celles que nous connoiſſons. Il voudroit qu'on établît un Collége de Sçiences étrangéres, où l'on raſſembleroit des hommes de toutes les nations du monde, des Sauvages même bien inſtruits dans les Sçiences de leur pays, & qu'on inſtruiroit dans la Langue du nôtre : la réunion de toutes leurs connoiſſances pourroit être d'une très-grande utilité. Il voudroit que l'on formât pluſieurs So-

ciétés de petits enfans de différentes nations, élevés ensemble dès le plus bas âge, & sans aucun commerce avec les autres hommes. Comme ils ne manqueroient pas de se faire un langage particulier, on verroit si les Langues de ces différentes sociétés auroient quelque chose de commun avec les nôtres, & à quel point elles se ressembleroient entre elles. Enfin M. *de Maupertuis* voudroit que l'on confinât dans une seule Ville tout le Latin d'un pays; qu'on n'y prêchât, qu'on n'y plaidât, qu'on n'y jouât la Comédie qu'en Latin. » Toutes les nations de l'Europe, dit l'Auteur, conviennent de » la nécessité de cultiver une Langue, » qui, quoique morte depuis long-tems, » se trouve encore aujourd'hui la Langue de toutes la plus universelle, mais » qu'il faut aller chercher le plus souvent chez un Prêtre ou chez un Médecin... Je crois bien que le Latin qu'on » parleroit dans cette Ville, ne seroit pas » celui de la Cour d'Auguste; mais aussi » ce ne seroit pas celui des Polonois; & la » jeunesse qui viendroit de bien des pays » de l'Europe, y apprendroit en un an » plus de Latin, qu'elle n'en apprend en » cinq ou six ans dans les Colléges. »

La perfection des Arts & des Sciences

dépend en partie des récompenſes qu'on y attache. Quels progrès ne feroit-on pas dans l'Aſtronomie, dont M. *de Maupertuis* fait voir toute l'utilité, ſi ceux qui s'appliquent à cette ſcience y étoient excités par quelques grandes récompenſes? Mais il eſt d'autres découvertes que je croirois plus utiles, & que l'Auteur propoſe comme plus faciles, que celles qui peuvent ſe faire en Aſtronomie. Par exemple, dans le châtiment des criminels ne pourroit-on pas s'inſtruire ſur la poſſibilité ou l'impoſſibilité de pluſieurs opérations que la Médecine & la Chirurgie n'oſent entreprendre? Pour les tenter, il faudroit que le criminel en préférât l'expérience au genre de mort qu'il auroit mérité. On accorderoit la grace à celui qui y ſurvivroit. Il y a peu d'hommes condamnés à la mort, qui ne lui préféraſſent l'opération la plus douloureuſe. Qu'on ne ſe laiſſe point émouvoir, dit l'Auteur, par l'air de cruauté qu'on pourroit croire trouver ici; un homme n'eſt rien, comparé à l'eſpèce humaine; un criminel eſt encore moins que rien.

Voici quelques-unes des expériences qu'on pourroit faire. Un rein pierreux cauſe des douleurs cruelles que l'Art ne peut guérir : ne pourroit-on pas eſſayer

d'ôter cette partie du corps d'un criminel? Il y a des plantes & des animaux qu'on croit venimeux, & qui peut-être ne le sont pas; on pourroit en faire un essai sur un homme condamné à la mort. On regarde la morsure des chiens enragés comme un poison subtil, tandis que la seule frayeur peut causer tout le mal; la vie des criminels peut-elle être mieux employée qu'à nous rassurer en pareil cas?

Ces dernières expériences, & d'autres que vous pourrez lire dans l'ouvrage même, ne regardent que les corps; il en est d'autres à faire sur les esprits, plus curieuses encore & plus intéressantes. Celle-ci, par exemple, paroît à l'Auteur d'une grande utilité. Il voudroit qu'on cherchât l'art de rendre le sommeil aussi vif & aussi utile aux opérations de l'esprit, que la veille; que par le moyen de certains breuvages on remplît l'ame d'images agréables, & qu'un homme de lettres en dormant fût aussi en état de travailler à des ouvrages de goût ou d'imagination que s'il étoit eveillé. Ce seroit en effet une admirable découverte. Mais, malgré toutes les expériences imaginables, il est à présumer qu'on verra toujours plus d'ouvrages qui endorment, que d'ouvrages faits en dormant.

Après

Après avoir parlé de ce qu'on pourroit faire pour le progrès des Sciences, M. *de Maupertuis* dit un mot de ce qu'il seroit peut-être encore plus à propos d'empêcher. Un grand nombre de gens, flattés par des récompenses imaginaires, passent leur vie sur trois problêmes qui sont les chimères des Sciences, la pierre philosophale, la quadrature du Cercle, & le mouvement perpétuel. Ce seroit rendre service à ces pauvres gens, que de leur défendre la première, comme leur ruine; les avertir que la seconde, poussée au-delà de ce qu'on a, seroit inutile, & qu'il n'y a aucune récompense promise à celui qui la trouveroit; enfin les assurer que le mouvement perpétuel est impossible. Leur tems seroit en effet mieux employé, si, comme M. *de Maupertuis*, ils ne se proposoient que des découvertes véritablement utiles aux Sciences & à l'humanité. Je suis, &c.

A Paris ce 3 Février 1753.

LETTRE VI.

Vous avez vû, Monsieur, dans les deux premiers Livres de M. *le Camus* qu'il n'a fait que préparer ses remè- Suite de la Médecine de l'esprit.

des ; c'eſt proprement dans le troiſiéme Livre qu'i procède à la guériſon de ſes malades, s'il en a. Il veut que tout le monde profite de ſes heureuſes découvertes, » depuis l'imbécille juſqu'au ſça-» vant ; depuis l'homme qui ſe contente » d'un eſprit ſociable, juſqu'à celui qui » veut communiquer aux autres ſes ré-» flexions, ou par écrit, ou de vive voix ; » depuis celui qui ne veut s'occuper que » des choſes inſenſibles, juſqu'à celui » qui prenant un vol plus hardi, ſonde » la nature abſtraite des choſes. Enfin, » continue M. *le Camus*, nous préten-» dons, par des voyes purement mécani-» ques, faire de tout homme un homme » d'eſprit. » Comment s'y prend-on, dit l'Auteur, pour avoir de l'eſprit ? On ſe livre tout à coup aux préceptes, à la lecture, aux réflexions des grands maîtres ; & fort ſouvent de tout cela, on ne recueille qu'un fruit de peu de valeur, & quelquefois fort mépriſable. C'eſt à la Médecine à défricher ce fond ingrat que les trois quarts des hommes ont reçu de la nature ; & comme la trempe des eſprits dépend de la conſtruction des organes, c'eſt à cette même Médecine à les diſpoſer de la manière la plus propre à procu-

rer à l'ame l'exercice libre de toutes ses fonctions.

Quoi, dira-t'on, en modifiant différemment la forme organique de nos corps, vous pensez de bonne foi faire un homme d'esprit d'un stupide ? Oui, répond l'Auteur, nous le croyons, & c'est une chose que l'expérience confirme tous les jours : témoin un jeune imbécille qui fut renfermé dans un Cloître, & dont l'emploi étoit de sonner les Cloches. Un jour qu'il s'acquittoit de cette fonction, il se laissa tomber. La chûte fut si violente, que tout le cerveau en fut ébranlé. Mais cet évenement fut des plus favorables au jeune Moine ; il devint tout à coup intelligent, & fut un des plus beaux génies de son siècle : témoin encore une femme, à qui on avoit fait toute sorte de remédes pour la guérir de la folie ; l'art fut inutile ; un jour elle se débarrassa de ses liens, & se jetta par la fenêtre dans la rue ; cette chûte violente la guérit de sa folie. Un Médecin qui ne guériroit ses malades qu'en les faisant jetter par les fenêtres, ne feroit assurement pas fortune parmi nous. Aussi M. *le Camus* n'a-t'il indiqué ce moyen singulier de guérison, que pour détruire la pensée d'impossibilité absolue, qui

pourroit naître contre ſon admirable ſyſtême. Il eſt donc démontré par les exemples qu'on vient de rapporter, qu'il n'eſt pas phyſiquement impoſſible de changer la diſpoſition de nos organes, & par conſéquent de faire d'une bête un homme d'eſprit. Mais comment ſe fait ce changement ? C'eſt-là le point de la difficulté ; c'eſt auſſi le triomphe de notre Médecin.

Quand nos ſens ſont dans leur plus grande vigueur, c'eſt alors que notre entendement eſt le plus parfait, dit M. *le Camus* : viennent-ils à s'affoiblir ? On voit auſſi toutes les Facultés de notre ame s'affoiblir inſenſiblement. Or ce degré de perfection conſiſte à avoir des organes délicats, ſuffiſamment tendus, & ſuſceptibles de la plus grande impreſſion. Pour nous apprendre comment on peut atteindre à ce point exquis du ſentiment, l'Auteur examine les ſens en général & en particulier ; il remarque les vices qui les font dégénerer de ce degré de ſenſibilité néceſſaire ; il parle de leur utilité pour les Sciences & les Arts ; & il obſerve comment ils peuvent nous diſtraire de nos réflexions.

Sans ſuivre M. *le Camus* dans toutes ſes opérations, vous vous contenterez,

Monſieur, de quelques traits particuliers. Ils vous apprendront des choſes que vous ignoriez certainement. Sçaviez-vous, par exemple, qu'on pouvoit diſcerner la capacité des eſprits par l'impreſſion que font les ſaveurs ſur la langue, & que *le goût*
„ *pouvoit être réduit à une ſcience auſſi po-*
„ *ſitive que la Muſique & la Peinture*? L'o-
„ reille nous a donné la ſcience des ſons;
„ les yeux ont fait un art des couleurs:
„ pourquoi la bouche ne formeroit-elle
„ pas une ſcience des goûts? Peut-être
„ n'y a-t'il que ſept goûts primitifs dans
„ la Nature, de même qu'il n'y a que
„ ſept couleurs & ſept tons. Sans doute
„ qu'il ſe trouve auſſi des ſemi-tons dans
„ les ſaveurs, de même qu'il ſe trouve
„ des ſemi-tons, tant dans les ſons que
„ dans les couleurs... Prenez, par exem-
„ ple, ces goûts douçâtres, doux, aigre-
„ doux, aigrelets, aigres, &c. Il ſeroit
„ poſſible d'avoir dans les ſaveurs une
„ harmonie plus réelle encore que celle
„ que pourroit former le Clavecin des
„ couleurs. Ces ſauſſes, où il entre diffé-
„ rens aſſaiſonnemens, ne ſont-elles pas
„ un concert des ſaveurs dont nos palais
„ ſont les juges? „ L'Auteur finit ce morceau neuf par l'éloge de la Cuiſine; il

dit que c'eſt un art très-utile & très-agréable. L'Auteur obſerve que plus ou moins de ſenſibilité pour les plaiſirs de la table, un diſcernement plus ou moins fin des mets & des liqueurs, montre ſouvent la qualité du jugement. *La Bruyere* a dit qu'un ſot ne ſe tient ni aſſis ni debout comme un homme d'eſprit. Il ne ſeroit pas bien étonant que l'un & l'autre ne mangeaſſent pas de même. Ceux qui prennent les alimens ſans choix, ſans délicateſſe, dit M. *le Camus*, & qui les avalent d'une façon vorace, ſont pour la plûpart des hommes froids & de peu de génie. Il cite un exemple illuſtre dans la perſonne du Pape Adrien VI, qui, comme il avoit le diſcernement faux en ce qui regarde le gouvernement, avoit auſſi le goût dépravé en ce qui concerne la bonne chère. Il aimoit la Merluche, au point que tout le Marché de Rome ſe moquoit de voir cette vile denrée extraordinairement rencherie par le goût du Saint Pere. La Merluche eſt cependant le mets favori des Provençaux. A-t-on jamais accuſé cette Nation de manquer d'eſprit ?

Le chapitre des ſens eſt ſuivi de celui de l'imagination. Pour ſe la procurer heureuſe & féconde, il faut avoir égard

principalement au climat, & sçavoir choisir un pays qui nous soit convenable.
„ *Bourdaloue* & *Fléchier* étoient dans leur
„ centre, comme *Démosthène* & *Longin*
„ dans le leur. Si vous leur eussiez fait
„ faire un échange de pays, ils n'au-
„ roient pas été assurement les mêmes
„ hommes. Il falloit que *Cicéron* & *Vir-*
„ *gile* fussent à Rome, *Bossuet* & *Racine*
„ à Paris. On auroit pû deviner la pa-
„ trie de *Sénèque* & de son neveu *Lucain*
„ par leurs écrits; à la pompe de leurs
„ idées. & à l'enflure de leur style, on
„ s'apperçoit aisément qu'ils sont Espa-
„ gnols. „

S'il arrivoit cependant que le climat ne produisît pas toujours l'effet que nous désirons, M. *le Camus* propose un autre moyen de s'échauffer l'imagination.
„ C'est de frotter sa tête & de ronger ses
„ ongles. Ces mouvemens sont très-natu-
„ rels aux personnes qui composent; & par
„ le reflux des esprits qu'ils occasionnent
„ vers le cerveau, ils paroissent réparer
„ les pertes qu'il avoit souffertes.... Un
„ bon Auteur ride son front, & se donne
„ l'air d'un furieux, afin de sentir lui-
„ même la fureur & la rage qu'il veut
„ représenter. Si l'imagination d'un Poëte

„ cherche envain les traits dont il a be-
„ soin pour dépeindre le dépit ou l'in-
„ dignation, il se lève avec précipi-
„ tation, se promène dans sa chambre,
„ & se met dans toutes les attitudes qui
„ conviennent à ces différentes passions...
„ C'est ainsi que le Père *Maimbourg* s'a-
„ musoit, lorsqu'il vouloit décrire une
„ bataille ou quelque combat particu-
„ lier. La main armée d'un simple bâton,
„ il s'escrimoit contre la muraille, &
„ s'échauffoit tellement, qu'il croyoit
„ voir l'ennemi présent, & se confondre
„ dans la mêlée. „

M. *le Camus* appuye sa doctrine par d'autres exemples. „ L'art de se procurer „ des extases artificielles en se balançant „ sur une poutre suspendue, ou sur une „ corde, est *encore* fort en vogue parmi „ les femmes Scythes. „ Ce mot *encore* paroît devoir signifier *encore aujourd'hui.* Mais, outre qu'aprésent il n'est plus question des Scythes, c'est que l'*Histoire Sarmatique* de *Guagninus*, dont l'Auteur a tiré cette citation, a été imprimée en 1587. Ainsi le mot *encore* signifie dans le 16e. siècle & non dans le 18e.

La différence des lieux influe sur le raisonnement autant que sur l'imagination. Il y en a, dit l'Auteur, qui par leur expo-

ſition, par la liberté de l'air qu'on y reſpire, par leur aménité, par leurs formes, fourniſſent à l'ame une foule d'idées, qui ne reçoivent leur force & leur agrément que de la ſituation du ſol.
„ Suis-je ſur le haut d'une Montagne
„ je ſuis Philoſophe. Il me ſemble regner
„ ſur toute la nature & lui dicter des
„ loix, prévoir tous les événemens qui
„ arrivent parmi les hommes ſur leſquels
„ je domine, & découvrir toutes leurs
„ démarches pour parvenir à leurs deſ-
„ ſeins. Dans le fond de mon cœur j'ap-
„ plaudis à ceux qui marchent dans des
„ ſentiers droits, & je gémis ſur ceux
„ qui marchent dans des routes détour-
„ nées. Je les inſulterois même : je ſuis
„ trop éloigné d'eux pour les craindre.
„ Je deviendrois alors Poëte Epique
„ & Tragique, ſi ma nature fourniſſoit
„ aſſez d'alimens au torrent de feu qui
„ m'embraſe. Au milieu de cette Mon-
„ tagne j'approche de plus près des hom-
„ mes ; j'en apperçois les ridicules ; &
„ comme je n'en ſuis pas encore atteint,
„ j'en ris, & j'en forme une Comédie.....
„ Je deſcens au bas de la Montagne ; je
„ ſuis alors au milieu des hommes, & je
„ participe à leurs foibleſſes. Tranquille
„ à l'ombre d'un arbre épais, aſſis ſur le

„ bord d'un ruisseau, jettant mes regards
„ sur d'immenses prairies, je goûte les
„ douceurs du repos, & je songe à un
„ bonheur qui me fuit. Si je vois dans le
„ lointain les danses de quelques Ber-
„ geres ornées de leurs plus beaux atours
„ pour célébrer avec plus de pompe la
„ fête de leur village, ce doux sentiment
„ passe de mes yeux dans mon cœur, &
„ me fait soupirer après la possession de
„ quelque objet aimable auquel je puisse
„ communiquer une partie des mouve-
„ mens qui m'agitent..... Dans le Parc
„ de Bagnolet on cherche la solitude, on
„ y respire un air qui semble disposer à la
„ mélancolie; on y reflêchit malgré soi,
„ & l'on n'y connoît d'autre étude que la
„ morale & la philosophie. Celui qui se
„ promène dans le Parc de saint-Cloud er-
„ re avec les Nymphes & les Nayades; son
„ cœur se dispose insensiblement à la ten-
„ dresse, & au pied de la Cascade il mé-
„ dite les saillies d'une Chanson, les mur-
„ mures de l'Elegie, ou la chute d'un Ma-
„ drigal. Auprès des palissades de Marli
„ on cherche à plaire; la coquetterie du
„ lieu prépare à la galanterie. A Versail-
„ les, près du bassin de Latone, on devient
„ Politique „ Enfin l'Auteur prétend
qu'on éprouve des sensations & qu'on a

des idées différentes au Luxembourg, aux Thuilleries, au Palais Royal, à Sceaux, à Meudon, &c.

Voulez-vous ſçavoir, Monſieur, comment on doit s'y prendre pour avoir une mémoire prompte & heureuſe ? 1°. Il faut habiter un endroit où l'air ſoit pur & ſerain ; que cette demeure ſoit expoſée aux vents du Midy & de l'Oueſt ; que l'air y ſoit chaud & ſec, & pour cela on y brûlera du bois de chêne, de génièvre, &c. 2°. Il faut uſer d'alimens faciles à digerer, tels que les poulets, les chapons, les petits oiſeaux, les jeunes lièvres, &c. Il faut s'abſtenir de legumes, de poiſſons, & généralement de tout ce qui ſe mange avec du beurre. 3°. Il faut fuir l'uſage des liqueurs fortes, éviter l'oiſiveté, dormir modérément, vivre dans la chaſteté, & ne point ſe livrer aux inquiétudes, au chagrin & à l'avarice.

Juſqu'ici l'Auteur n'a travaillé qu'à perfectionner l'Entendement. La Volonté, cette ſeconde faculté de notre ame, étoit bien digne de l'attention & des ſoins de notre Médecin : auſſi ne l'a-t'il pas négligée ; & après avoir examiné dans les deux premiers Livres de cet ouvrage, quels ſont les mouvemens de nos corps qui occaſionnent les vertus & les paſſions, il

fait voir dans celui-ci comment nous pouvons faire concourir ces mêmes passions tant à l'accroissement & à la perfection, qu'au solide & au brillant de notre esprit. „ Jettez les yeux sur un homme amou- „ reux; qu'il a d'esprit dans les momens „ que sa passion se renouvelle dans son „ ame ! Le sentiment le plus exquis, les „ pensées les plus délicates, les expres- „ sions les plus touchantes coulent de sa „ bouche..... Regardez ce Paysan, que „ sa physionomie lourde & pesante feroit „ croire un imbécille; dont le peu d'é- „ ducation & les manières dures indique- „ roient un homme incivil & brutal : il „ approche de l'objet de ses desirs; tout à „ coup il se trouve dépouillé de sa gros- „ sièreté ; c'est le plus habile & le plus „ flatteur Courtisan; rien de plus enjoué „ que sa personne, rien de plus tendre „ que ses discours, rien de plus engageant „ que ses manières. Il sçait parler tant de „ langages différens, qu'on le croiroit „ volontiers aussi sçavant que celui qui a „ passé toute sa vie à apprendre les lan- „ gues les plus difficiles. „ De-là l'Auteur conclut que l'amour est le père de toutes les sciences; que la tendresse pour le beau sexe est le plus beau présent que nous ayons reçû du Ciel; &

que tous les plaisirs n'ont été inventés que pour lui plaire. „ Le Ciel donne à „ l'homme en naissant le penchant „ qui l'entraîne vers les femmes ; & la „ tendresse que nous avons pour elles est „ un gage de notre bonheur présent, „ & de notre félicité future, &c.

La haine, selon M. *le Camus*, ne produit pas de moindres avantages que l'amour. „ Par elle nos livres sont nos „ amis, notre cabinet, notre louvre ; la „ nature, notre promenade ; nos produc- „ tions, nos enfans chéris ; notre plume, „ l'objet de notre tendresse & de notre „ colère, selon qu'il plaît à notre fan- „ taisie. Mère de la mélancolie, toutes „ les sciences viennent lui faire homma- „ ge, & se déclarent ses tributaires. „ Tels sont les droits de la haine sur l'esprit. L'Auteur n'indique point ici les moyens d'exciter cette passion non plus que la précédente ; il craint que des esprits foibles ou téméraires n'en abusent.

La joye & la tristesse sont encore deux sentimens de notre ame qui peuvent concourir également à la perfection de notre esprit. „ L'un, tel qu'un Zéphire qui ré- „ pand la sérénité dans les airs, dissipe les „ nuages qui voilent l'imagination de „ ceux qui l'approchent, anime les char-

„ mes de la conversation, seme par-tout
„ l'enjoûment, & rappelle les ris & les
„ jeux qui sembloient être exilés.....
„ L'autre rend ingénieux; il a un carac-
„ tère particulier qui nous conduit au
„ tendre, au touchant, au pathétique,
„ au langage expressif & persuasif.....
„ Le premier est un prisme, qui répand
„ les plus belles couleurs sur les objets.
„ Le second est un verre magique, qui
„ pénètre la surface des objets, qui les
„ dépouille de leur surpeau, & qui ne
„ laisse plus voir aux yeux du spectateur
„ qu'un squelette hideux & décharné.

C'est la joye, continue M. *le Camus*, qui a enfanté les charmans écrits de *Pétrone*, de *Rabelais*, de *Montagne*, de *Scarron*, & quelques-uns de ceux d'*Horace*. C'est la tristesse qui a produit les *Tristes* d'*Ovide* & les poësies immortelles de plusieurs de nos Poëtes. Le vin, la musique & la danse sont les moyens que l'Auteur propose pour s'exciter à la gaîté. „ Outre la souplesse que procure la danse „ à toutes les parties du corps, & la faci- „ lité avec laquelle elle fait circuler le „ sang, elle donne encore à l'esprit un „ certain contentement qui lui fait trou- „ ver les saillies les plus amusantes, & le „ fait profiter de cette aimable liberté,

„ qui eſt l'ame de cet exercice. „

Il eût été aſſez inutile que l'Auteur nous eût enſeigné les moyens qui procurent la triſteſſe. Nous en avons tous les jours aſſez de ſujets. On ne peut nier qu'il n'y ait dans cet ouvrage de M. *le Camus* beaucoup d'eſprit, d'imagination, & ſur-tout une érudition prodigieuſe. Je voudrois pouvoir dire qu'il y a autant de bonne philoſophie, autant de choix dans les idées, autant de ſolidité dans les raiſonnemens, autant de juſteſſe dans les conſéquences. Il eſt probable que l'Auteur, pour me ſervir de ſes principes, n'a pas travaillé à cet ouvrage pendant l'Hyver. Il l'aura compoſé au Printems : ſon ſtyle ſe ſent de la gaîté qu'inſpire cette ſaiſon.

La Gloire, cette fière Maitreſſe qui accable tant de ſoupirans de ſes rigueurs, ſemble courir au-devant de ceux qui la voyent avec indifférence. Combien de Poëtes, proſternés devant elle, n'ont recueilli pour fruit de leurs hommages que la honte & le ridicule ! Combien d'autres, qui ont négligé d'encenſer ſes autels, s'y trouvent placés à côté de ſes plus chers favoris ! Les *Anacréons*, les *Chapelles*, les *Chaulieux*, les *la Fares*, &c. n'éprouvérent jamais la paſſion d'une vaine renommée : Poëſi de Lanez.

ils faiſoient des vers pour ſe deſennuyer ; pour amuſer leurs amis, & non par étude. Ils ne cherchoient que le plaiſir, & ils ont trouvé la gloire ; ils ne vouloient ſe couronner que de pampres & de roſes, & le laurier s'y eſt mêlé, malgré eux, pour ainſi dire.

Lainez, dont je vous ai autrefois écrit une vie abrégée, (*a*) Monſieur, doit être mis au rang des Poëtes plus jaloux de vivre de leur vivant qu'après leur mort, moins touchés d'une haute réputation que d'un ſouper agréable. Il verſifioit par caprice, par boutade, par gaîté, par enthouſiaſme. La vivacité de l'eſprit & la chaleur de la volupté animent ſes poëſies. On peut faire des vers comme bien des Poëtes, même eſtimés de nos jours ; mais ce n'eſt pas la peine d'arranger des mots & de coudre des rimes, ſi l'on n'a un génie à ſoi, un pinceau créateur, un caractère original, tel qu'on le diſtingue dans *Lainez*. Ses Pièces ne reſſemblent à aucune de celles qui ont été faites dans les mêmes genres. Il a une tournure d'eſprit particulière, un coloris à lui, une expreſſion qui lui eſt propre.

(*a*) Voyez le quatriéme Tome de ces Feuilles page 211.

C'eſt pour la première fois que ſes poëſies ſe trouvent raſſemblées. On lit dans un *Avertiſſement*, qui eſt à la tète, que nous ſommes redevables de ce Recueil à un ami de *Lainez* qui a beaucoup vêcu avec lui, à un amateur des Beaux-Arts, qui a fait pour eux ce que l'on n'attend que des Princes, & ce qu'on attend ſouvent en vain, à M. *Titon du Tillet*. Ces pièces ſont en petit nombre, & de l'humeur dont étoit le Poëte, il eſt encore étonnant qu'on ait ſauvé du naufrage le peu qui nous en reſte. Il n'écrivoit jamais, & n'avoit d'autre porte-feuille que ſa mémoire. Il récitoit volontiers ſes vers dans les ſociétés qui lui plaiſoient; mais il falloit être de ſes intimes amis, pour les lui faire répéter. » On compte parmi ſes ouvra- » ges perdus une *Epître à Bayle*, qui, » dit-on, étoit remplie de beautés; un » Poëme de ſix cens vers ſur les cam- » pagnes de *Charles* XII, dont il reſte » quelques fragmens; une traduction de *Pétrone*, & pluſieurs pièces fugitives. » L'Editeur ſe trompe au ſujet du Poëme de *Charles* XII. J'ai oui dire à des perſonnes bien inſtruites que ce morceau étoit de deux mille vers au moins. Il envoya la ſeule copie qu'il en avoit fait faire à

ſon Héros. Quelques gens de Lettres en ont parlé à M. le Baron *de Scheffer*, dont la France a admiré l'eſprit, les connoiſſances & l'urbanité. Cet illuſtre Ambaſſadeur, plein de zèle pour tout ce qui intéreſſe les Lettres, doit faire des perquiſitions à Stockolm pour tâcher de découvrir ce Poëme parmi les Manuſcrits de la Bibliothèque Royale, où il ſe ſera peut-être conſervé. Les fragmens qu'annonce l'Éditeur ſe réduiſent à vingt-huit vers, dont quelques-uns ſont très-beaux, ceux-ci par exemple :

L'*Elbe* au moindre Aquilon voit flotter ſur ſes rives
Du Danois cuiraſſé les cohortes maſſives.
Le Monde eſt-il le but de tant d'apprêts divers ?
Un Mineur, dans Stockolm, fait trembler l'Univers.

. . . .

Vois-tu d'une autre part dans ces lointains perdus
Des fuyards effarés vingt groupes confondus ?
C'eſt le vainqueur d'*Aſof* qui fuit à tire-d'aîle :
Il cherche vers l'*Oby* quelque azile fidèle ;
Et ſa peur, trop preſſée entre quatre ou cinq mers,
Ne trouve pas pour fuir d'aſſez vaſtes déſerts.

L'*Avertissement* est suivi d'une *Vie de Lainez*, conforme à celle que j'en ai faite, à l'exception de quelques anecdotes, que je vous rapporterai ici. M. *de Louvois* donna ordre à M. l'Abbé *Fautrier*, Intendant du Haynaut, d'arrêter quelques Libelles qui se distribuoient sur les frontières de Flandre, & surtout de tâcher d'en découvrir les Auteurs. On dit à l'Intendant qu'il y avoit à Chimay un homme enfermé dans une maison, qui écrivoit sans cesse. M. *Fautrier* se transporta lui-même sur les lieux; & fit investir par un détachement la maison. On se saisit de tous les papiers de *Lainez*; M. *Fautrier* n'y trouvant que des relations de voyages & des vers charmans, embrassa le Poëte, & lui témoigna sa surprise sur le triste état où il paroissoit. Il lui proposa de le suivre à Maubeuge. *Lainez* lui représenta qu'il n'avoit point d'habit : *Montez dans mon Carosse*, reprit l'Abbé; *vous aurez dans trois jours tout ce qui vous sera nécessaire*. Le Poëte profita de cette bonne fortune.

Lainez avoit la repartie vive; il lui échapoit souvent d'excellentes saillies. Il soupoit un jour chez Madame la Comtesse *de Verue*. Il fit les honneurs de la table

par ſon brillant appetit, & l'amuſement des convives par ſes vers & par ſes propos. Un de nos plus célébres Académiciens lui dit poliment : *Monſieur, pourquoi un homme comme vous ne demande-t'il pas à entrer dans l'Académie ? Eh, qui ſeroit votre Juge*, répondit fiérement *Lainez* ?

On vint lui dire que deux vers de ſa façon avoient fourni à un de ſes amis la matiére d'un volume : *C'eſt un Drôle*, dit-il, *qui a pris une goutte de mon eſſence pour mettre dans un muid d'eau.*

Quoiqu'il mangeât beaucoup, il étoit maigre & agile. Il ſe promenoit un jour avec un Chanoine maſſif dans les forêts de Fontainebleau. *Lainez* impatienté de ſa marche lente & meſurée, voit un Chène à quelques pas de lui, y court, & grimpe au haut de l'arbre. Le Chanoine arrive tout éſoufflé, & dit : *Je te vois Lainez, & moi auſſi*, répliqua-t'il, *comme un oiſeau qui regarde un bœuf.*

Quelqu'un lui faiſant compliment ſur la fraîcheur de ſon tein, en reçut cette réponſe : *Comment veux-tu que je n'aye pas le tein frais ſous un tas de neiges* : alluſion ingénieuſe à ſes cheveux blancs.

C'eſt aſſez vous avoir parlé de l'Auteur. Ses ouvrages ſont tous de petites piéces ; Madrigaux, Chanſons, Bouquets, Epigrammes, Portraits, &c. Je vous

citerai, Monsieur, quelques-unes de celles qui m'ont paru les plus agréables.

La Fable, entre mille Plaisirs
Et mille flots badins conduits par des Zéphirs,
Fit naître une Vénus de l'écume de l'Onde :
Que la Grèce murmure, ou que la Fable gronde,
La Champagne, le verre en main,
A l'aspect des pressoirs que sa liqueur inonde,
La fait naître aujourd'hui de la mousse du vin.

Le Madrigal suivant fut fait pour Madame *de Martel*, qui étoit célébre par sa beauté, par un esprit facile, délicat & cultivé.

Le tendre *Apelle* un jour, dans ces Jeux si vantés
Qu'Athènes autrefois consacroit à Neptune,
Vit au sortir de l'Onde éclater cent beautés,
Et prenant un trait de chacune,
Il fit de sa Vénus un portrait immortel.
Sans cette recherche importune,
Hélas, s'il avoit vû la divine *Martel*,
Il n'en auroit employé qu'une.

Lainez excelloit dans le genre Satyri-

que. Je rapporterai quelques-unes de ses Epigrammes. La première qui s'offre sous ma plume est contre feu M. *Danchet*, à l'occasion de sa Tragédie des *Tyndarides*.

Jupiter avoit fait un Pollux immortel;
Mais *Danchet* devenant son père,
Il a beau faire,
Il n'est plus tel.

En voici une où il est question de lui-même.

Lainez, las d'Apollon & de son Sanctuaire,
Abandonne un sentier peu battu, solitaire.
Brioché, *Linière* & *Dançour*
Lui montrent le grand art de plaire.
Qu'est-ce donc que *Lainez* va faire?
Il va travailler pour la Cour.

Il paroît qu'il en vouloit à *Dancourt*; car voici encore un trait contre ce Poëte Comique & Comédien.

Dans ces champs fortunés
Que peut faire & penser *Lainez*?
Je lisois de *Dancourt* quelques pièces en prose;
Je pensois à *Dancourt*, Auteur Comédien.
Ami, je lisois peu de chose,
Et ma foi, ne pensois à rien.

La Faye avoit comparé *son ami la Motte* au *Pactole*, & il avoit appellé *grand Fleuve* cette petite Rivière. Notre Poëte relèva cette bévûe aux dépens de *la Motte*.

La Faye a comparé son Héros au Pactole.
Il les a si bien assortis,
Qu'on fait grace à son hyperbole :
Il les croit tous deux grands ; ils sont tous deux petits.

Voici une Epigramme contre le Poëte *Linière*.

Qu'a donc *Linière* aujourd'hui ?
Qu'il est sot avec son air sage !
Je vois le chagrin & l'ennui
Peints à grands traits sur son visage :
N'iroit-il point souper chez lui ?

Lainez sçavoit rendre justice au merite, & ses Epigrammes finissent quelquefois par un éloge délicat. En voici une charmante à mon gré sur la première exposition des Tableaux au Louvre.

Un matin le bon Goût, ami de la Peinture ;
Parcouroit ces Tableaux que propose *Mansard*
Aux Elèves naissans d'une gloire future :
Mais il y vit si peu de ces grands coups de l'Art
Qui partent d'une main originale & sûre,
Que son chagrin déja passoit jusqu'au murmure ;

Quand il apperçut par hazard,
Dans un coin obscur, à l'écart,
Santerre qui jouoit avecque la Nature.

Les ouvrages des Poëtes parlent mieux en leur faveur que les éloges qu'on a coutume de rapporter dans les éditions de leurs vers. Si *Lainez* avoit besoin d'en imposer au Public par d'illustres suffrages, on pourroit dire qu'il a vêcu familièrement avec la *Fontaine* & *Chapelle* qui en faisoient beaucoup de cas, surtout le dernier, dont le caractère d'esprit & de conduite avoit beaucoup de rapport avec celui de notre Poëte. *Boileau*, ce Juge sévère, l'estimoit aussi. M. *de Voltaire* lui-même, qui ne prodigue pas l'encens aux Auteurs, l'a jugé digne d'entrer dans la Liste des écrivains célébres du siècle de Louis XIV.

Les poësies de *Lainez* se trouvent chez *Thiboust* Imprimeur du Roi, place de Cambray. Je suis fâché que l'Editeur, pour grossir le Volume, ait placé à la fin plusieurs Pièces, sous le titre de *Poësies diverses*, qu'il met sur le compte de *Lainez*, & dont très-certainement il n'y en a aucune qui soit de lui.

Je suis, &c.

A Paris ce 15 Février 1753.

LETTRES
SUR
QUELQUES ECRITS
DE CE TEMS.

LETTRE VII.

NOus ne sommes plus, Monsieur, dans ce tems où les Sciences & les Lettres, qui devroient toujours se prêter des secours mutuels, marchoient divisées; où les premières, denuées d'agrément, hérissées d'épines, rebutoient par leur sécheresse, effrayoient par la difficulté d'en approcher. La philosophie & la vérité ont sans doute leur beauté propre; mais leurs traits trop mâles & trop fiers inspireroient moins d'amour que de respect, s'ils n'étoient adoucis & tempérés par les graces.

Oeuvres de M. de Maupertuis.

M. *de Maupertuis* est un des premiers Philosophes modernes qui ait senti cette

néceſſité. Dans la vûe de rendre la Philoſophie aimable, il l'a parée de ces fleurs dont elle peut s'orner décemment. Il allie la préciſion avec la clarté, la profondeur avec l'élegance. Tour à tour Géomètre, Aſtronome, Phyſicien, Métaphyſicien ſubtil, & toujours Ecrivain poli, il a trouvé le moyen d'inſtruire & de plaire à la fois. Ce ſont ces qualités ſi rarement réunies à un ſi haut degré, qui lui ont mérité les faveurs dont l'honore un Roi Philoſophe & connoiſſeur en tout genre de mérite. Elles l'ont placé à la tête d'un Corps qui embraſſe toutes les branches des connoiſſances humaines, & qui ſous ſa Préſidence a repris une nouvelle vie.

Les principaux ouvrages de M. *de Maupertuis* viennent d'être recueillis en un Volume in-4°, très-bien imprimé à Leipſick, & publié à Dreſde. L'Epître Dédicatoire fait autant d'honneur au cœur de M. *de Maupertuis* qu'à ſon eſprit. Il l'adreſſe à un ancien ami; il l'avertit qu'il a retranché de ce Recueil de ſes Œuvres celles qui étoient ou Polémiques ou purement Mathématiques. Cependant le nombre, la nature des matières que contient encore ce Volume, & les Lecteurs pour qui j'écris, me diſpen-

ſeront de m'étendre ſur chaque ouvrage en particulier. Je m'efforcerai ſeulement d'en ſaiſir l'eſprit, & d'en rendre quelques-uns des principaux traits.

L'*Eſſai de Coſmologie*, ouvrage publié il y a trois ans, paroît ici le premier. Il eſt diviſé en deux parties. La première contient l'expoſition d'un principe Métaphyſique nouveau, par lequel M. *de Maupertuis* avoit expliqué les loix de la réfraction de la lumière, dans un Mémoire qu'il lût le 15 Avril 1744, à l'Aſſemblée publique de l'Académie Royale des Sciences de Paris. Le Sçavant M. *Euler* en fit la même année une heureuſe application au mouvement des Planètes & des Comètes. M. *de Maupertuis*, dans ſon *Eſſai de Coſmologie*, déduit de ce même principe toutes les loix du mouvement & du repos. Pour ne pas rebuter ceux qui ne ſont pas aſſez inſtruits ſur ces matières, je rendrai la doctrine de l'Auteur, ſenſible par un exemple. Les Ecoles retentiſſent encore de ce fameux axiome, que la Nature agit toujours par les voyes les plus ſimples; mais cet axiome eſt ſi vague, que perſonne n'a ſçu dire juſqu'à préſent avec préciſion en quoi il conſiſte. Il ſemble qu'on en pourroit conclure que le rayon de

Eſſai Coſm logie.

nous ont appris de plus nouveau, est accompagnée de conjectures hardies & de réflexions philosophiques. La lecture de ce morceau est aussi agréable qu'instructive.

Discours sur les différentes figures des Astres.

Le *Discours sur les différentes figures des Astres*, qui est le premier ouvrage de M. *de Maupertuis*, parut en 1732. Ce moment fut l'époque de la révolution qui s'est faite en France dans la Physique; & c'est à la manière dont M. *de Maupertuis* fit sentir les inconvéniens des Tourbillons & les avantages de la gravitation universelle que nous devons la connoissance du vrai systême de l'Univers. Envain depuis plus de 40 ans *Newton* avoit sappé l'édifice des Tourbillons Cartésiens. Tandis qu'il s'écrouloit de toutes parts, nos plus habiles Physiciens s'obstinoient à le reprendre sous œuvre. La discussion métaphysique de M. *de Maupertuis* sur l'attraction a dessillé les yeux : les preuves de *Newton* ont acquis un nouveau poids entre ses mains; tout le monde les a senties, & la Philosophie de *Descartes* qui avoit eu tant de peine à s'introduire dans nos Ecoles, en est presque bannie aujourd'hui.

C'est dans les principes de la nouvelle Physique Neutonième, si conformes

à tout ce que nous connoiſſons des mouvemens des Aſtres, que M. *de Maupertuis* cherche la cauſe de quelques Phénomènes extraordinaires, ſur leſquels on n'avoit encore rien propoſé de ſatisfaiſant. On vit en 1572, dans la conſtellation de Caſſiopée, une étoile très-brillante qui diſparut au bout d'un an : une autre avoit paru dans la même conſtellation en 945 ; une autre dans la même région du Ciel en 1264. L'étoile changeante du Cygne & celle de la Baleine ont des périodes de lumiére & d'obſcurité ; d'autres, comme la 7e. des Pleyades, ont entiérement diſparu. On voit dans le Ciel des taches lumineuſes qu'on avoit d'abord priſes pour des amas de petites étoiles, mais dont pluſieurs, examinées avec de forts Téleſcopes, ont paru de figure ovale & d'une lumière diffuſe. M. *Derham* a penſé que c'étoient des ouvertures, à travers deſquelles on découvroit dans le lointain la ſplendeur de l'Empyrée. M. *de Maupertuis* propoſe des conjectures plus vraiſemblables.

Il eſt démontré qu'un amas de matière fluide circulant au tour de ſon axe, doit prendre la forme d'un Sphéroïde applati, telle qu'eſt la Planète que nous habitons, & que cet applatiſſement devien-

dra d'autant plus grand que le mouvement de révolution sera plus rapide. M. *de Maupertuis* a sçavamment résolu le problême qui consiste à déterminer cet applatissement dans différentes hypothèses. Cette solution se trouve dans l'édition de *la figure des Astres* en 1732, & beaucoup plus étendue dans les Mémoires de l'Académie de 1734.

Il est très-conforme à la variété qui se fait remarquer dans les ouvrages de la Nature, que les différens corps célestes ayent de très-différens degrés de vitesse dans leurs révolutions, & par conséquent des figures plus ou moins approchantes de la sphérique. Les Etoiles fixes, lumineuses par elles-mêmes, sont, de l'aveu de tous les Astronomes, des Soleils qui vraisemblablement ont comme le nôtre des Planètes qui circulent autour d'eux. Quelqu'un de ces Soleils, & leurs Planètes même, peuvent être des sphéroïdes extremement applatis par la vitesse de leur révolution. Quelques-uns pourroient n'être que des disques lumineux qui nous présenteroient tantôt leur face & tantôt leur tranchant. En ce cas, soit qu'ils ayent quelque mouvement périodique, soit que les Planètes de leur sistême, en circulant autour d'eux, les dérangent & les remet-

tent alternativement dans leur première situation, ces étoiles paroîtront & disparoîtront successivement : elles pourroient même disparoître pour très-long-tems, & peut-être même pour toujours. Les Nébuleuses, ces taches blanches d'une lumière plus foible, peuvent être des groupes d'Etoiles fort applaties, & foiblement lumineuses. Telle est la cause vraisemblable & fondée sur les loix de la Physique & de la Méchanique que M. *de M.* donne de ces apparences que l'Astronomie a mises au nombre des Phénomènes les plus singuliers. Nous ne dissimulerons point que M. *de M.* n'a pas répondu à l'objection très-forte, qu'on lui a faite, qu'il seroit ridicule qu'un Astre eût la figure d'une meule de moulin.

Toutes les preuves qu'on avoit de la rondeur de la Terre établissoient seulement que sa figure étoit à peu près sphérique; mais les Anciens, guidés par leurs préjugés, décidèrent en faveur de la sphéricité parfaite; & les Modernes, accoutumés à cette idée, ne se sont guère avisés d'en douter jusques vers la fin du dernier siècle. La découverte des forces centrifuges, la persuasion du mouvement de la Terre sur son axe, & sur-tout les expériences de M. *Richer* dans l'isle de Cayenne

M. sur de la Terre a Cercle Polair.

firent ſoupçonner, & même aſſurer à *Huygens*, que la Terre étoit applatie par les Poles. *Newton* ajouta beaucoup de poids à ces conjectures par ſa nouvelle théorie des forces centrales. Cependant la meſure de la Méridienne en France par Mrs. *Caſſini* parut contredire ces théories. Il eſt démontré, que ſi la Terre eſt applatie, les degrés du Méridien doivent être plus courts en approchant des Poles, au lieu qu'on les avoit trouvés plus longs par meſure actuelle, ce qui donna naiſſance à l'opinion de la Terre allongée, & cette opinion avoit l'apparence d'une vérité de fait. *Newton* répondit que dans un auſſi petit eſpace que celui de ſept ou huit degrés, la plus légère erreur dans les obſervations avoit pû non-ſeulement faire diſparoître la différence entre les degrés voiſins, mais ſuffiſoit pour la faire paroître en ſens contraire; cette conjecture, que les Phyſiciens qui lui étoient oppoſés dûrent prendre pour un ſubterfuge, a depuis été vérifiée par l'événement.

On ſentit que pour terminer ſans appel la conteſtation, il falloit meſurer deux degrés les plus différens en latitude qu'il ſeroit poſſible, afin que cette différence ne pût échapper aux obſervations. La protection que le Roi accorde aux Sciences

en fournit bientôt les moyens. Mrs. *Godin*, *Bouguer* & de la *Condamine* partirent en 1735 pour aller mesurer les degrés terrestres sous l'Equateur même. La différence des premiers degrés du Méridien au 50e. degré mesuré en France ne pouvoit guère manquer d'être apperçûe ; mais pour la rendre encore plus sensible, M. *de M.* proposa le voyage au cercle Polaire pour lequel il partit en 1736, accompagné de Mrs. *Clairaut*, *Camus*, *le Monnier*, l'Abbé *Outhier*, & de M. *Celsius* sçavant Astronome Suédois. C'est le récit de ce voyage qui fait le sujet de l'ouvrage de M. *de M.* intitulé : *Mesure de la Terre au Cercle Polaire.* Il a fallu pénétrer dans des Forêts frayées seulement par des Ours & des Lappons, escalader des Montagnes, traverser plusieurs fois une vaste étendue de pays, dans des traîneaux tirés sur la neige par des Réenes, animaux indociles & souvent indomptables ; il a fallu mesurer la perche à la main une Baze de plus de 7000 toises sur un Fleuve devenu une plaine de glace, & s'exposer à des froids, dont nous n'avons pas même l'idée dans nos climats. C'est dans l'ouvrage de M. *de Maupertuis* qu'il faut chercher de plus grands détails : je me contenterai d'en donner le résultat. Le degré

qui coupe le cercle Polaire a été trouvé de 3 à 400 toises plus long que celui de France, * & de près de 700 toises plus long que le degré du Méridien mesuré par les Académiciens qui ont fait le voyage de l'Equateur : d'où il résulte par l'accord des trois mesures, que la Terre est applatie vers les Poles, ainsi que l'avoient assuré *Huygens* & *Newton*.

'oyage ns la ponie nen- onale.

Les dernières observations au Nord de la Méridienne étoient à peine achevées, que M. *de Maupertuis*, guidé par une curiosité philosophique, entreprit un voyage à Windso 25 ou 30 lieues plus au Nord, pour y examiner un monument ancien & célèbre dans le Pays, &, ce qui doit paroître encore plus singulier en Laponie, une inscription ; si toutefois on peut donner ce nom à quelques traits peu variés, distribués en trois lignes, & tracés assez profondément sur une pierre au milieu d'une vaste Forêt. On présume que ce sont les caractères de quelque Langue très-ancienne ; cependant M. *Celsius*, fort sçavant dans la Langue Runique, ne put les déchiffrer, & les trouva différens de ceux de toutes les inscriptions qui sub-

* L'ancien degré de Paris à Amiens de M. *Picard*, ne diffère que de 14 toises du nouveau degré conclu des Observations de MM. de l'Académie des Sciences en 1739 & 1740.

ſiſtent en Suéde. M. *de Maupertuis* fait pluſieurs conjectures & réflexions philoſophiques ſur l'âge de ce monument. S'il eût été connu du Docteur *Rudbec*, qui prétend que c'eſt par la Suéde que l'Europe a commencé à ſe peupler, il en auroit pû tirer parti pour appuyer ſon paradoxe.

Le premier objet qui doit occuper le Géographe eſt la figure de la Terre. C'eſt-là le premier élément de ſa ſcience. Depuis que les opérations faites pour la meſure de la Terre ont appris qu'elle étoit applatie, il devenoit néceſſaire de traiter cette partie dans ſa véritable hypothèſe ; c'eſt l'objet que s'eſt propoſé M. *de Maupertuis* dans ſes *Elémens de Géographie*. Dans la préface de cet ouvrage il prouve l'importance & l'utilité de l'éclairciſſement de la queſtion de la figure de la Terre. Elémens de Géographie.

La naiſſance de la Géographie, les premières idées des hommes ſur la figure & la poſition de la Terre à l'égard du Ciel, la découverte du mouvement de la Terre, les tentatives faites par les Anciens pour la meſurer, les opérations des Modernes *Snellius*, *Norwood*, *Riccioli* & *Picard* pour parvenir au même but, font le ſujet des premiers articles. M. *de Maupertuis* dé-

veloppe les raisons qui ont fait douter de la sphéricité de la Terre, qui l'ont fait juger applatie par les uns, & allongée par les autres, & enfin les moyens par lesquels les sentimens des premiers a été confirmé. Deux tables utiles terminent cet ouvrage; elles justifient la nécessité des dernières mesures par la comparaison des grandeurs des degrés de longitude & de latitude dans les trois hypothèses de la Terre, allongée, sphérique, ou applatie. Si dans certains cas ces erreurs ne sont pas considérables, dans d'autres il devient important d'y avoir égard; & quand il seroit bien sûr que ces erreurs sont trop petites pour pouvoir jamais être apperçues par les Pilotes, M. *de Maupertuis* prouve que les derniers travaux entrepris pour la mesure de la Terre n'étoient pas moins nécessaires, puisque ce n'étoit que par ces opérations qu'on pouvoit parvenir à savoir si cette erreur ne seroit pas beaucoup plus grande.

Lettre sur la Comète de 1742. Un Phénomène, en possession depuis long-tems d'inspirer la terreur, a donné lieu à la *Lettre sur la Comète*; il en parut une en 1742; M. *de Maupertuis* saisit cette occasion pour instruire ses contemporains comme le célèbre *Bayle* à qui la Comète de 1680 fournit dans son tems la matière

de quatre Vol. remplis de queſtions de Morale & de Métaphyſique. M. *de Maupertuis* plus laconique, & non moins inſtructif, ſe renferme dans la Phyſique des Comètes, matière aſſez neuve, ſur-tout pour les gens du monde, & qu'on ne trouvera nulle part traitée avec plus de clarté ni plus d'agrément. Graces aux découvertes de l'Aſtronomie moderne, les Comètes ne ſont plus des Météores de mauvais augure ni des Aſtres malfaiſans qui annoncent la colère céleſte. On ne peut plus douter aujourd'hui que les Comètes n'ayent un mouvement régulier autour du Soleil ainſi que les Planètes; elles ne différent de celles-ci qu'en deux points. Les Planètes décrivent des orbites preſque circulaires : celles que parcourent les Comètes ſont ſi allongées que ces Aſtres ne nous ſont viſibles que dans une très-petite partie de leur cours, & qu'ils diſparoiſſent à nos yeux dans tout le reſte de leur révolution. Les Planètes ſuivent toutes à peu près la même route d'Occident en Orient, & s'écartent peu de l'Ecliptique : les Comètes au contraire traverſent le Ciel en toutes ſortes de directions, & quelquefois du Midi au Nord comme celle de 1742. Ce ſeul fait paroît déciſif contre les Tourbillons.

Comment des corps obligés de remonter ou de croiser un torrent extrémement rapide pourroient-ils conserver leur direction, & ne pas céder à la fin au mouvement général du fluide où elles seroient plongées ?

On est enfin parvenu, & cette découverte est dûe à *Newton* ainsi que tant d'autres, à calculer le mouvement des Comètes pendant le tems de leur apparition à peu près aussi exactement que celui des Planètes ; mais comme nous n'appercevons les premières que dans une très-petite partie de leur cours, nous ne pouvons juger de la direction ni de la grandeur du reste de leur orbite assez parfaitement pour fixer le tems de leur révolution, & prédire leur retour avec certitude. On a eu récours à une autre voye. Parmi les Comètes, dont l'Histoire fait mention, on a comparé celles qui ont tenu à peu près la même route & les intervalles de leurs apparitions ; on est fondé à croire que plusieurs ont des périodes réglées, & que celle de la Comète de 1682 est d'environ 75 ans. Nous ne serons pas longtems dans l'incertitude ; elle doit reparoître en 1757 ou 1758, & les Astronomes attendent ce moment avec impatience.

La génération des animaux est un mystère que tous les efforts des Philosophes n'ont encore pû pénétrer. Deux systèmes, séduisans au premier coup d'œil, celui des œufs & celui des animaux spermatiques, ont souvent partagé les sentimens des Physiciens; mais examinés sérieusement, ils n'ont pû soutenir l'épreuve des observations mêmes qui les avoient précédés. Charles I Roi d'Angleterre, Prince amateur des Sciences, avoit abandonné aux expériences du célèbre *Harvey* toutes les femelles des Cerfs & des Daims de ses parcs; peu de jours après l'accouplement, *Harvey* n'apperçut que quelques filamens tirés d'une corne de la matrice à l'autre; ces filamens se multiplièrent, se serrèrent comme une toile d'araignée; ils formèrent enfin une membrane remplie d'une liqueur blanchâtre où nageoit un petit corps sphérique. Dans la liqueur claire que ce petit corps contenoit, *Harvey* apperçut un point vivant, qu'il nomme *punctum saliens*, qu'on voyoit sauter, & tirer son accroissement d'une veine qui nageoit dans la liqueur; le Roi en fut témoin. Autour de ce point on vit s'arranger successivement les diverses parties du fœtus, d'abord la tête & le tronc, Vénus Physique.

puis les autres membres : huit jours après l'embryon étoit assez formé pour distinguer son sexe. Il est à remarquer que *Malpighi* a observé à peu près les mêmes phénomènes dans le germe de l'œuf qui contient le poulet.

Il paroît constant par ces observations, que les diverses parties, propres à composer le corps de l'animal, nageoient dispersées dans la liqueur séminale avant que de se réunir autour du point vivant qui doit être le cœur.

C'est sur ces faits, jusqu'ici considérés avec trop peu d'attention, que M. *de Maupertuis* fonde ses conjectures sur la formation du fœtus dans l'ouvrage qui a pour titre, *Venus Physique*. On sçait que les Chymistes, dans l'impossibilité d'expliquer méchaniquement au sens de *Descartes* les phénomènes de la dissolution des métaux & d'autres opérations chymiques, ont été forcés de recourir à quelque chose de fort semblable à l'*attraction Newtonienne*, qu'ils ont déguisée sous le nom plus doux d'*affinité*. Si l'on admet de pareils rapports d'union entre les parties constituantes du fœtus, & d'autant plus grands que les parties doivent être plus voisines, on expliquera plusieurs faits concernant la res-

ſemblance des races, la production des monſtres, le mélange des eſpèces, &c, dont juſqu'à préſent on n'avoit pû donner de raiſon vraiſemblable. Mais ce principe d'union n'eſt-il pas lui-même inexplicable? Un Philoſophe moderne a tranché la difficulté. J'apprens qu'au mois de Septembre 1751, M. *Baumann* a ſoutenu à Erlangen en Allemagne une Thèſe dans laquelle il prétend que toutes les parties de la matière, & ſurtout les parties organiſées que les dernières expériences ont fait découvrir, ſont animées d'une ſorte d'inſtinct plus ou moins parfait, tel à peu près qu'on l'accorde ordinairement aux animaux, & que les mêmes parties conſervent la mémoire de leur ancienne ſituation qu'elles tendent à reprendre. Ceci poſé, il explique aſſez heureuſement un grand nombre de phénomènes, & en particulier ceux de la génération.

La ſeconde partie de la *Vénus Phyſique*, (car il y en a deux,) parut la première en 1744, ſous le titre de *Négre Blanc.* M. *de Maupertuis* entre dans des détails curieux & intéreſſans ſur les variétés de l'eſpèce humaine, ſur la couleur des Noirs, & propoſe des conjectures ſur l'enfant blanc de race nègre que

l'on vit à Paris en 1744, & dont il y a pluſieurs exemples. Cet ouvrage parut ſans nom d'Auteur. La matière en eſt ſi différente de celles que M. *de Maupertuis* avoit juſqu'alors traitées, qu'il étoit difficile de le reconnoître. M. *de Maupertuis* a fait voir qu'une diſſertation anatomique pouvoit devenir une lecture agréable, & qu'il eſt permis à l'Anatomie même de ſe parer de fleurs, quand une main habile ſait les répandre.

Diſcours Académiques.

Les *Diſcours Académiques* de M. *de Maupertuis* viennent à la ſuite de ſes œuvres philoſophiques. Le premier eſt le Remerciement qu'il fit à l'Académie Françoiſe lorſqu'il y fut reçû en 1743. Le ſecond a été prononcé à l'Académie de Pruſſe en 1746, le jour de l'Anniverſaire de la Naiſſance du Roi. Les qualités éminentes & les actions mémorables de ce Monarque y ſont dignement célébrées. M. *de Maupertuis* exhorte les Membres de l'Académie, dont le Roi venoit de ſe déclarer Protecteur, à cultiver leurs talens ſous les yeux d'un tel Maître : *Vous n'aurez*, leur dit-il, *que ſon loiſir, & ce loiſir n'eſt que quelques inſtans ; mais les inſtans de Frédéric valent des années*. Dans le troiſième Diſcours intitulé, *des Devoirs de l'Académicien*, M. *de Mau-*

pertuis assigne aux différentes classes de l'Académie, à laquelle il préside, leurs occupations; il en fixe les limites; il dirige les travaux de chacun au bien général de la Société. On lit ensuite les éloges de trois Académiciens, sur le tombeau desquels M. *de Maupertuis* jette des fleurs choisies, en suivant l'usage sagement établi, pour honorer la mémoire de ceux qui par leurs travaux ou leur amour pour les Sciences & les Lettres, ont contribué à leur avancement.

Sa *Lettre sur le progrès des Sciences*, dont je vous ai rendu compte en dernier lieu, se trouve dans le nouveau Recueil.

Je passe légèrement sur *les réflexions sur l'origine des Langues, & sur la signification des mots*. M. *de Maupertuis* examine la manière dont les Langues se sont formées, manière où il entre beaucoup d'arbitraire, & telle, que, si on eût établi d'autres signes pour exprimer nos premières perceptions, il en eût résulté des questions, des propositions, & une Métaphysique toute différente de celle qui nous occupe aujourd'hui. Ce petit ouvrage est un Traité de Métaphysique très-subtil & très-profond, où l'Auteur va plus loin que les *Mallebranche* & les *Berkeley*. Il lui est déja arrivé comme à eux d'être

Réflexions sur l'origine des Langues.

critiqué par des gens qui ne l'ont pas entendu.

Essai de Philosophie morale.

L'*Essai sur la Philosophie Morale* termine ce Volume. Tous les hommes aspirent au bonheur : c'est un sentiment inné, commun à l'homme le plus stupide & à celui qui fait l'usage le plus parfait de sa raison ; cependant la carrière de la vie humaine se trouve traversée d'une infinité d'obstacles qui nous empêchent d'atteindre à ce but de nos désirs. M. *de Maupertuis*, à l'exemple des anciens Philosophes qui se partageoient entre l'étude de la Nature & celle de la Morale, nous présente dans cet *Essai* ses réflexions sur cette importante matière.

Il définit le plaisir, la peine, le bonheur, le malheur, & conclut, la balance géométrique à la main, que dans la vie ordinaire *la somme des maux surpasse la somme des biens.*

Tous les divertissemens des hommes prouvent le malheur de leur condition ; ce n'est que pour éviter des perceptions fâcheuses que celui-ci joüe aux échecs, que cet autre court à la chasse..... Les uns par des liqueurs spiritueuses excitent dans leur ame un tumulte pendant lequel elle perd l'idée qui la tourmentoit : les autres, par la fumée des feuilles d'une plante, cherchent un étourdissement à

leurs ennuis : d'autres charment leur peine par un suc qui les met dans une espèce d'extase. Dans l'Europe, l'Asie, l'Afrique & l'Amérique, tous les hommes, d'ailleurs si divers, ont cherché des remèdes au mal de vivre.

Il n'y a que deux moyens de rendre notre condition meilleure ; l'un consiste à augmenter la somme des biens, l'autre à diminuer la somme des maux ; c'est à ce calcul que la vie du Sage doit être employée. Les Epicuriens ont choisi le premier moyen, les Stoïciens ont embrassé le second ; & M. *de Maupertuis* fait voir combien le sistême des Stoïciens étoit plus raisonnable : le précis de leur Morale nous a été transmis par trois hommes célebres, *Sénèque*, *Epictète*, l'Empereur *Marc-Aurèle*. Cette Morale est le chef-d'œuvre de la raison humaine ; mais on ne prouve que trop qu'elle seule ne peut nous conduire au bonheur. C'est d'une lumière plus pure que nous devons attendre des secours plus puissans pour y atteindre. *Dans cette nuit profonde que ma raison ne peut pénétrer, si je rencontre le Systême qui seul puisse remplir le désir inné que j'ai d'être heureux, ne dois-je pas à cela seul le reconnoître pour le véritable ? Ne dois-je pas croire que celui qui me conduit au bonheur est celui qui ne sauroit*

me tromper ? Ces reflexions, & d'autres semblables, tendent à prouver que la Religion Chrétienne, qui a l'avantage particulier de contribuer plus qu'aucune autre au bonheur de ceux qui la professent, a bien le caractère d'institution divine. Cette conséquence fait autant d'honneur aux sentimens de M. *de Maupertuis*, que ses ouvrages en font à son génie.

Je suis, &c.

A Paris ce 18 Février 1753.

LETTRE VIII.

Suite de l'Artigny.

A Mesure que les Volumes de M. l'Abbé d'*Artigny* se multiplient, ils deviennent moins intéressans. Le quatriéme Tome de ses *Mémoires d'Histoire, de Critique & de Littérature*, vous offrira tout au plus, Monsieur, trois ou quatre articles curieux.

Le premier a pour titre : *Détail critique de plusieurs faits douteux, ou visiblement supposés.* Ce sont des histoires de Diablerie, de Sorciers & de Revenans. M. l'Abbé

bé d'*Artigny* a eu la patience de lire la plûpart de ces Démonographes.

Ils assurent tous, comme une chose incontestable, qu'il y a des Esprits dans les mines d'or & d'argent; ils distinguent trois sortes de ces Génies souterrains. Les uns sont terribles & méchans, les autres ne sont ni bons ni mauvais, les derniers ont un caractère doux & paisible. Les premiers apparoissent sous une forme hideuse, & font continuellement la guerre aux ouvriers. Il y en eut un en Allemagne qui tua de son souffle douze Pionniers dans une mine. Il avoit la figure d'un grand cheval; sa bouche étoit d'une grandeur énorme; il en sortoit une haleine empoisonnée, qui faisoit mourir tous ceux qui l'approchoient. Les seconds se plaisent à faire peur; mais ils ne tuent ni ne blessent: témoin celui qui, en Allemagne encore, enleva un travailleur dans une mine, & l'alla placer sur le penchant d'une profonde caverne; celui-ci en eut seulement le corps un peu froissé. Les Génies doux & tranquilles sont appellés, *les petits bons hommes de la montagne.* Ils paroissent vieux, & sont de la taille des nains de la plus petite espèce. Ils ont le corps à demi nud, la manche de la chemise retroussée, avec un tablier

de cuir. Ils ſemblent n'avoir été placés dans les mines, que pour divertir les ouvriers. On les voit rire, ſauter & faire mille ſingeries. Ils contrefont les hommes, & paroiſſent travailler avec ardeur, quoiqu'ils ne faſſent rien. L'un creuſe la terre, l'autre tourne la corde & la poulie, afin d'avertir ceux d'en haut de tirer le mineral. Tout ce que l'on peut leur reprocher, c'eſt de ne pas aimer la plaiſanterie. Ils commencent à s'impatienter, ſe fâchent enſuite tout de bon, & jettent de la terre aux yeux des rieurs.

Rien n'eſt plus commun dans les Traités des Sciences occultes, que les conjurations pour rendre viſibles les Génies commis à la garde des tréſors cachés. Ces Génies n'attendent pas toujours qu'on les conjure, comme vous le verrez, Monſieur, par l'hiſtoire ſuivante. Le fils d'un Tailleur de Baſle, nommé *Léonard*, étant entré dans une grotte près de la Ville, dans l'eſpérance d'y trouver un tréſor, y rencontra une fille admirablement belle depuis le haut de la tête juſqu'à la ceinture; mais le reſte de ſon corps reſſembloit à un horrible ſerpent. Ce monſtre raconta au jeune homme, qu'un grand-Seigneur, de qui elle étoit fille, l'avoit condamnée pour quelque faute qu'elle ne di-

ſoit pas, à ne bouger de ce lieu, juſqu'à ce qu'un garçon, vierge comme elle, l'eût baiſée trois fois. Elle pria *Léonard* de lui accorder cette faveur. Il y conſentit. Elle faiſoit des grimaces ſi terribles, qu'il penſoit, à chaque baiſer, qu'elle alloit le dévorer. Quand il eut fini, cette fille prit une clef, dont elle ouvrit un bahu de fer, gardé par un gros Dogue noir; elle en tira un grand nombre de médailles d'or & d'argent, & les donna au jeune homme.

On a fait des Volumes immenſes de pareilles hiſtoires, qui toutes ſont racontées avec des circonſtances ſi détaillées, qu'il n'eſt pas étonnant que des eſprits crédules y ajoutent foi. Il y a en Angleterre une contrée que l'on appelle *le Diocéſe des Anguilles*; ſçavez-vous, Monſieur, l'étymologie de ce nom? Vers le milieu du dixiéme ſiècle, le Roi *Edgard* priva tous les Prêtres mariés de leurs Egliſes, & mit des Moines à leur place. Le Doyen d'une Egliſe de la Province de Murray, avec tous ſes Chanoines, ſe maintint par force dans ſon reſſort: mais Dieu, en punition de leur opiniâtreté, les métamorphoſa tous en Anguilles.

Cet Article eſt rempli de contes auſſi extravagans, tirés de divers Auteurs. Ici c'eſt

le Diable qui donne un soufflet à un Prédicateur, parce qu'il ne veut pas dire en prêchant les paroles qu'il lui suggère. Là c'est un Prêtre qui fait venir le Diable en prison, pour sauver la vie à des criminels. Tantôt c'est un Evêque emporté par le Diable dans le gouffre du Mont-Gibel, à cause de ses perfidies & de ses trahisons. Tantôt c'est une tête qui parle, quoique séparée du reste du corps; une autre fois c'est une femme qui accouche de trois cens soixante-cinq enfans tous vivans, & gros comme des poussins. Deux ou trois traits de cette nature auroient suffi pour nous faire comprendre jusqu'où les hommes ont poussé l'extravagante credulité. Il est bon d'avertir, que la plûpart de ces histoires sont arrivées en Allemagne, ou qu'elles ont été écrites par des Allemands.

En voici une plus sérieuse, arrivée en France, & dont M. l'Abbé d'*Artigny* auroit pû faire un article intéressant, s'il avoit sçû le réduire à de justes bornes. Il s'agit du célébre procès de Messieurs *de Bouillon*, de *Cinq-Mars* & *de Thou*. Tout le monde sçait que M. le Duc *de Bouillon* Général de l'armée d'Italie, M. de *Cinq-Mars* Grand-Ecuyer, & M. *de Thou* Conseiller d'Etat, furent arrêtés par ordre

du Roi, pour avoir entretenu avec Gaston de France des liaisons contraires au bien de l'Etat. M. *de Thou* étoit accusé d'avoir négocié l'union du Duc *de Bouillon* avec *Gaston* & M. *de Cinq-Mars*, & d'avoir sçû tous leurs complots, dont l'un des principaux étoit de faire entrer les Espagnols dans le Royaume. Leur procès ayant été instruit, il en couta la tête à MM. *de Cinq-Mars* & *de Thou*, & à M. *de Bouillon* la Souveraineté de Sédan.

Ce fameux procès est ici détaillé dans un très-prolixe article. Il contient deux cens trente pages de procès verbaux, de récollemens de témoins, de confrontations & d'interrogatoires. L'Auteur eût peut-être fait plus de plaisir aux Lecteurs, s'il se fût contenté d'extraire de chacun de ces Actes, ce qu'il importe le plus de sçavoir pour l'intelligence de ce trait particulier de notre histoire.

Un extrait des *Mémoires pour servir à l'Histoire de la Fête des Foux*, fait la matière du troisiéme Article de ce Volume. Ce Livre, dont M. *Du Tilliot* est l'Auteur, contient des choses bien extravagantes. Nos bons ayeux croyoient honorer Dieu par des cérémonies, qui eussent été désapprouvées par les moins sages du Paga-

nisme. On a donné le nom de la *Fête des Foux* à certaines réjouissances que les Ecclésiastiques faisoient dans plusieurs Eglises durant l'Office divin en certains jours de l'année. Pendant ce tems-là il n'étoit pas permis de vaquer à aucune affaire, ni publique ni particulière, mais seulement de boire, de chanter, de danser, de jouer, d'élire des Rois, de faire des présens, & d'imaginer tout ce qui étoit capable d'exciter la joye & procurer du plaisir. Les maîtres servoient de domestiques à leurs propres esclaves; & ceux-ci pouvoient les railler, les insulter impunément, les forcer d'obéir à des commandemens ridicules, comme de s'injurier eux-mêmes, de danser ou de chanter tous nuds avec des postures lascives. Ces sortes de cérémonies tiroient leur origine des Fêtes du Paganisme. Les Ecclésiastiques qui firent tous leurs efforts pour en abolir l'usage, furent les derniers à s'en défaire. On voyoit des Evêques jouer aux dez, à la paume, à la boule, & aux autres jeux au milieu de leurs Eglises. Ils dansoient & sautoient avec leur Clergé dans les Monastères & dans les maisons Episcopales. Dans le tems même de la célébration de l'Office divin, les uns y paroissoient avec des masques d'une figure

monſtrueuſe, les autres en habits de femmes & de Pantomimes. Ils éliſoient entre eux un *Evêque des Foux*, le revêtoient d'habits Pontificaux, & lui faiſoient donner la bénédiction au peuple. D'autres fois ils faiſoient l'Office en habits ſéculiers; ils danſoient dans le Chœur & chantoient des chanſons diſſolues; ils y mangeoient juſques auprès de l'Autel, & aux côtés du Célébrant. Ils y jouoient aux dez, & faiſoient des encenſemens avec la fumée de leurs vieux ſouliers qu'ils brûloient. Les plus libertins d'entre les ſéculiers ſe mêloient parmi le Clergé, pour faire auſſi quelques perſonnages de foux en habits d'Eccléſiaſtiques, de Moines & de Religieuſes.

Il y avoit une Fête dans pluſieurs Egliſes de France, qu'on appelloit *la Fête de l'Aſne*, à cauſe de l'aneſſe de Balaam qui y jouoit le premier rôle. Rien n'eſt plus burleſque que ce qui s'obſervoit à Rouen dans cette occaſion. Je ſupprime un grand nombre de circonſtances toutes plus ridicules les unes que les autres, pour venir à l'endroit eſſentiel. Balaam monté ſur une Aneſſe lui retiroit la bride, & la preſſoit de l'éperon. Un jeune homme vêtu en Ange, armé d'un glaive, s'oppoſoit à ſon paſſage; & quelqu'un caché

ſous l'Aneſſe s'écrioit : *malheureuſe que je ſuis ! pourquoi me frappez-vous ainſi avec vos éperons ?* L'Ange diſoit à Balaam ; *ceſſez de vouloir exécuter les ordres du Roi Balac.* Les Chantres chantoient : *Balaam, ſoyez Prophéte.* Alors Balaam répondoit : *il ſortira une étoile de Jacob.* On faiſoit enſuite entrer l'Aſne dans l'Egliſe, décoré d'une Chappe qu'on lui mettoit ſur le dos. Tout le Clergé le ſaluoit très-reſpectueuſement, & chantoit devant lui à ſon honneur une hymne en Latin, dont chaque ſtrophe étoit terminée par ce refrain françois : *Hé, Sire Ane, hé !* On voit encore dans quelques anciens Rituels des Proſes appellées la *Proſe de l'Ane & la Proſe du Bœuf.* Une de ces Fêtes impies ſe nommoit *La Fête des Soûdiacres*; non qu'il n'y eût qu'eux qui la célébraſſent, mais par une alluſion groſſière à la débauche des Diacres ; comme ſi l'on diſoit : *La Fête des Diacres ſaouls.*

Je ne rapporte ici qu'une partie des extravagances qui contribuèrent autrefois à l'édification de nos Pères. Vous trouverez, Monſieur, dans le reſte de l'Article, d'autres uſages auſſi ridicules que ceux que vous venez de lire. Au reſte ne croyez pas que ces Cérémonies burleſques ſoient entièrement abolies. Les Proceſ-

ſions qui ſe font encore aujourd'hui en Eſpagne & en Italie ; les flagellations indécentes dont elles ſont accompagnées ; les déguiſemens & les maſcarades groteſques qui font l'ame de ces parties de dévotion, approchent aſſez des pieuſes bouffonneries dont on vient de parler. En France même, dans combien d'Egliſes ne voit-on pas encore des reſtes de ces anciennes extravagances ? Dans le Diocèſe de Tournai il ſe commet tous les ans, à la Proceſſion de la Fête Dieu, des indécences qu'on eſt étonné de voir ſubſiſter. A Lille cette Proceſſion eſt ouverte par un Fou en titre d'office, qu'on appelle *le Fou de la Ville*. Il tient en ſa main une marotte avec laquelle il fait mille extravagances. Ce n'eſt pas ſeulement dans les Fêtes publiques, que les Flamans imitent les uſages bouffons que la plûpart des autres Egliſes ont ſi ſagement proſcrits : ils expoſent à la vénération des Fidèles des Tableaux encore plus extravagans que toutes ces ridicules cérémonies. On en voit un dans l'Egliſe d'un Monaſtère de Malines, qui repréſente ainſi le Purgatoire : ce ſont des Anges, qui, ſemblables à des pêcheurs à la ligne, jettent au milieu des flammes une infinité de Scapulaires, de Cordons & de Chapelets, les retirent enſuite chargés

d'un nombre prodigieux d'ames, qui s'y tenant courageusement attachées, & suspendues dans une posture fort indécente, sortent toutes joyeuses de ce Purgatoire, pour être enfin introduites dans le Ciel. Des Tableaux de cette espèce, & d'autres plus ridicules encore, sont si communs en Flandre, qu'il n'est presque point d'Eglises de Moines qui n'offrent des spectacles aussi insensés que ceux que nous condamnons dans les cérémonies de nos Pères. Si vous lisez, Monsieur, la fin de cet Article, vous y verrez des choses fort amusantes en ce genre. Aussi est-ce le plus réjouissant de tout le Volume.

L'Article suivant est une addition à la *Chronique scandaleuse des Sçavans*, dont je vous ai entretenu dans une de mes Lettres précédentes. Le Père *Poisson*, Cordelier célèbre & grand Prédicateur, avoit fait imprimer un Panégyrique de saint François, dont M. *Andry* Médecin, un des Auteurs du Journal des Sçavans, avoit rendu compte d'une manière peu avantageuse. Le Révérend Père piqué au vif, publia contre le Journaliste une Brochure, qui est peut-être l'ouvrage le plus singulier qui ait paru dans ce genre. Comme elle n'est pas commune, M. l'Abbé d'*Artigny* a crû, avec raison, qu'on seroit

bien aise d'en voir un extrait dans les *Mémoires*.

L'Ecrit du Père *Poisson* est un Discours en règle, composé d'un Exorde, de deux Points, de plusieurs Subdivisions & d'une Peroraison. Dans son Exorde il compare son Adversaire à ce vieux Pilote Troyen, qui devenu pesant par le grand nombre de ses années, & voulant s'opiniâtrer à prendre le large, fut précipité de dessus son vaisseau dans la mer, & fit rire les Troyens, qui le virent avec plaisir rendre l'eau amère qu'il avoit bue. » Dans un » âge aussi avancé & avec la même pesan- » teur, M. *Andry* s'est livré à un sort plus » triste que celui de Menête; il sera pré- » cipité de dessus la poupe de sa chimè- » re..... Les descendans des Troyens » (*Les François*) riront de sa chûte & de » ses vains efforts pour nager; plus » infortuné que le Pilote de Gyas, un » Poisson à craindre pour lui va le saisir, » le pousser successivement à droite & à » gauche, le plonger & le replonger sous » les flots. Quand pourra-t'il rendre les » amertumes qu'il va boire?....

» M. *Andry* dit à qui veut l'entendre: » *Le Père Poisson me menace d'une réponse;* » *le pauvre garçon!* On verra si c'est moi » qui suis le pauvre garçon, quand j'aurai

» démontré, que la pauvreté d'esprit du
» Journaliste est aussi étendue, aussi fé-
» conde, que la pauvreté réelle de saint
» François.....

C'est de la pauvreté de ce Saint, que le Prédicateur avoit tiré le sujet de son Panégyrique. En voici le partage. *Venez-donc, Riches, & voyez avec quelle complaisance Dieu regarde la pauvreté de François*: premier trait de son éloge. *Venez-donc, Grands, & voyez avec quelle distinction Dieu illustre la pénitence de François* : second trait. Le Père *Poisson* ne crut pas pouvoir choisir un plus beau plan dans la réponse qu'il fit à M. *Andry*. En voici la division

» Venez, hommes riches dans les Let-
» tres, & voyez toute la pauvreté du
» Journaliste dans son extrait : première
» Partie de ma réponse. Venez, grands
» Hommes, si bien versés dans toutes les
» Sciences, & prononcez sur la péniten-
» ce que mérite le Journaliste pour son
» extrait : seconde Partie de ma réponse.

Le Père *Poisson* apporte sept preuves, pour démontrer la pauvreté d'esprit de son Adversaire. Les six premières se trouvent, selon lui, dans six extraits que le Journaliste avoit donnés en différens tems ; la septième & la principale de

toutes eſt dans l'extrait du Panégyrique de S. François. Comme il n'eſt pas poſſible d'entrer dans le détail de toutes ces preuves, je me borne à copier quelques endroits, qui feront juger du reſte du diſcours.

» Prenez mon ordonnance, Monſieur » *Andry*, de l'Emétique, de la poudre » d'Algaroth, vous dis-je : votre dégoût » vient de trop d'humeurs malignes, » aduſtes, âcres, mordicantes, crûes, » peccantes ; & cette poudre adoucie » par les différentes lotions de ma ré- » ponſe à votre extrait, doit vous guérir » radicalement.....

» Les Grecs écoutoient avec étonne- » ment le récit qu'on leur faiſoit des » richeſſes du Roi de Perſe.... On leur » parloit d'un Platane d'or maſſif qui » ombrageoit ſon Trône : & cependant » un Arcadien étant de retour de la » Cour de ce Roi, leur dit que cet » arbre étoit véritable ; mais qu'il étoit » ſi petit, qu'une mouche n'y pouvoit » pas demeurer à l'ombre. Cela détrom- » pa la populace Grecque. Monſieur, » vous êtes le Roi de Perſe, & je ſuis » l'Arcadien. Les Sçavans n'ignoroient » pas la grandeur de votre Platane dans » la Littérature ; mais ma réponſe, où

» la pauvreté de vos extraits est démon-
» trée, desabusera jusqu'au peuple. Il
» sçaura que le Platane, l'Arbre d'or de
» votre science, est véritablement mas-
» sif, c'est-à-dire, grossier, & qu'il est
» en même tems si petit, qu'une mou-
» che n'y peut demeurer à l'ombre, puis-
» que la plus petite, la plus courte de
» vos phrases n'est point sans solécisme
» ou sans barbarisme, sans transposition
» choquante, ou sans redondance vicieu-
» se; sans absurdité ou sans calomnie;
» sans injures, ou sans écart contre le
» bon sens.....

» L'avoûrez-vous, quand vous aurez
» lû ma réponse, que ce n'est pas moi
» qui suis le pauvre garçon, & que votre
» pauvreté d'esprit a été montrée, démon-
» trée dans sa surprenante fécondité ?
» Voyons maintenant la pénitence que
» les Sçavans doivent vous imposer pour
» cette pauvreté féconde. C'est ma se-
» conde Partie.

La pénitence que le Père *Poisson* pres-crit au Journaliste, c'est premièrement de ne plus faire d'extrait ni d'analyse de ses ouvrages. En second lieu, il veut qu'en punition de ses faussetés, de ses froides railleries & de son ignorance, on lui lise trois fois ces paroles de *Cicéron* :

Hominem ſine arte, ſine litteris, inſultantem in omnes, ſine acumine ullo, ſine autoritate, ſine lepore. En troiſième lieu, en réparation de ſes injures & des affronts qu'il a faits au ſens commun, il demande qu'on lui liſe quatre fois à haute voix ces autres paroles du même Orateur : *Hoc vide & erubeſce, ſi tua agnoſcis opprobria, &c.* Quatrièmement, pour tous ſes ſolécisſmes, barbariſmes, mauvaiſes phraſes & mille autres fautes dont il fait le détail, il veut qu'on lui répète douze fois chaque année, ces mots de M. *de la Bruyère : Dioſcore, n'écrivez point*, & qu'on y ajoute, » Ne copiez point, ne tranſcrivez point, ne ſoyez point correcteur » d'Imprimerie, ne prononcez pas le nom » de POISSON, même dans les jours maigres. » Puis adreſſant à ſon Adverſaire ces paroles de réconciliation : » Monſieur » le Journaliſte, lui dit-il, croyez-moi, » demeurons en paix : votre plume ne » ſeroit pas un crayon, un cure-dent » contre moi..... Je n'ai pû me diſpenſer ni en honneur ni en conſcience, de » vous répondre ainſi : en honneur, je » ſuis trop dégradé dans votre Journal : » en conſcience, quand on a un talent, » il ne faut pas l'enfouir : vous devez » ſçavoir que la gloire de la Littérature

» est le patrimoine des Auteurs ; j'avois à
» la défendre ; & maintenant qu'elle est
» défendue, soyons homme à homme,
» & personnellement, en bons Chrétiens,
» les meilleurs amis du monde. »

Vous pourriez croire, Monsieur, en lisant cette tirade d'invectives, que le Pére *Poisson* répondoit à un Libelle diffamatoire ; mais si vous voulez vous donner la peine de lire dans le Journal des Sçavans du mois de Juin 1735, l'extrait que M. *Andry* donna du Panégyrique de saint François, vous verrez qu'il ne lui est pas échappé un seul mot qui sente l'aigreur & la satyre. A plus forte raison s'est-il abstenu de ces injures de sçavans, dont le Père *Poisson* a jugé à propos d'assaisonner sa séraphique Apologie.

Hector. Ces écarts d'une imagination froide & stérile ; ces situations romanesques ; ces événemens extraordinaires amenés sans préparation, entassés sans choix ; ces maximes étrangères ; ce style barbare, quelquefois imposant, mais toujours aux dépens de la Langue & de la justesse ; ces déclamations scholastiques ; ces sentimens outrés ; ces antithèses puériles si fort en vogue aujourd'hui : tout ce Cahos

Dramatique, Monsieur, vous fait regretter l'heureuse simplicité, chérie des Grecs, & qui s'est conservée parmi nous, tant que nous avons eu des génies. Vous ne vous appercevez que trop que notre théâtre panche vers sa ruine. Il est tel Auteur de nos jours, à qui vous préférez sans injustice, je ne dis pas les *Corneilles* & les *Racines*, mais les *Garniers* & les *Jodelles*. Ceux-ci du moins pensoient pour leur siècle, & parloient l'idiome de leur tems. Ils avoient le mérite d'estimer les Anciens, & s'efforçoient de les imiter; au lieu que les Modernes, dont vous vous plaignez, dégradent leur siècle, leur Langue, le Goût & la Nation. Ils affectent de mépriser ce que tout l'Univers admire, & les éloges que l'on donne devant eux aux grands Poëtes leur paroissent tout-à-fait ridicules. Ce sont des Presbytériens Anglicans, qui, réduits à de minces appointemens, déclament contre le luxe des Evêques. Vous ne le croiriez pas, Monsieur; mais rien n'est plus certain. J'ai vû.... O crime! O honte! oui, j'ai vû, j'ai entendu tel de ces Rimailleurs traiter *Virgile* & *Racine* d'Ecrivains médiocres; soutenir que leurs ouvrages étoient vuides de pensées; qu'on n'y trouvoit que des mots sonores & une vaine harmonie. Le

grand *Pradon* & l'illuſtre *Cotin* penſoient de même.

M. *Clairfontaine*, jeune Auteur âgé tout au plus de vingt ans, ne me paroît pas diſpoſé à prendre de pareils guides. Il a fait une Tragédie, intitulée, *Hector*, imprimée depuis peu. Le mérite de cette Pièce, dont le ſujet n'eſt pas moins ſimple que celui de *Bérénice*, n'a pas échappé aux Comédiens qui en ont entendu la lecture; & quoiqu'ils ne l'ayent pas reçûe, ils ont donné au jeune Poëte l'encouragement qu'il méritoit, en lui accordant ſes entrées à leur ſpectacle. Je doute avec eux que ſon ouvrage eût réuſſi au théâtre. Ce n'eſt pas que le plan n'en ſoit régulier, & qu'il n'y ait des ſcènes attendriſſantes. Mais l'uniformité des ſituations, la monotonie du ſtyle toujours élégiaque, le dénoûment que l'on ſçait d'avance; tout cela auroit empêché les ſpectateurs de s'intéreſſer vivement. D'ailleurs, après qu'*Andromaque* a perdu ſon époux, elle doit, en bonne police dramatique, ſe tuer elle-même, comme elle le promet cent fois dans la Pièce; cependant elle n'en fait rien, & ſe contente de tomber en foibleſſe. D'un autre côté, ſi l'Auteur l'avoit fait mourir, on lui auroit reproché avec raiſon d'avoir bleſſé la vérité d'un

fait sçû de tout le monde, d'un fait sur lequel est appuyée la belle tragédie d'*Andromaque* de *Racine*. Tel est l'inconvénient des sujets trop connus; le Poëte n'est pas maître de sa matière, il est presque aussi gêné qu'un Traducteur vis-à-vis de son original. De plus, malgré les exemples multipliés de Pièces de Théâtre, où la vertu périt, nous n'aimons pas en général à voir des personnages dont les dangers nous ont vivement touchés, en devenir les victimes, & tromper, pour ainsi dire, les vœux secrets que nous formions pour eux. Le cœur n'est pas content; au lieu qu'il est pleinement satisfait, lorsque l'événement répond à ses désirs.

Les défauts que je relève ici, Monsieur, appartiennent au sujet, & non à l'Auteur, qui l'a traité d'après *Homère*. Mais ce qui produit un grand effet dans un Poëme Epique ne l'opère pas toujours dans le Dramatique. La Tragédie de *Penelope*, par l'Abbé *Genest*, est tirée de l'*Odyssée*, comme *Hector* l'est de l'*Iliade*. C'est même à peu près le même fond. *Andromaque* & *Penelope* sont deux héroïnes de l'amour conjugal. Qu'*Ulysse* meure à la fin de la Pièce, voilà le sujet d'*Hector*. Mais c'est sur-tout parce qu'il ne meurt pas, parce qu'il triomphe de ses ennemis, parcequ'il

vit pour aimer l'épouse la plus fidelle & la plus tendre; que cette Tragédie, toute platte qu'elle est quant au style, a le plus grand succès toutes les fois qu'on la joue.

L'Auteur d'*Hector* a du moins le mérite d'écrire assez purement, sans inversions forcées, sans équivoques, sans tours gothiques; en un mot, de parler François; ce qui n'est pas commun aujourd'hui. Il n'étoit guère possible qu'un sujet aussi simple se passât d'un songe; c'est une grande ressource au Théâtre. Un rêve affreux d'*Andromaque* tient tout le premier Acte. Elle en parle à sa confidente, à *Priam*, à *Hector* lui-même.

Le sommeil triomphoit de mes sens endormis.
Dans un antre profond tout à coup je m'égare;
Antre affreux, & voisin des portes du Ténare.
Une sombre clarté, plus triste que la nuit,
Dans ces détours obscurs m'éclaire & me conduit.
Peignez-vous mes frayeurs : seule en ce lieu terrible,
Je vois autour de moi.... Dieux! Quelle image horrible!
Des Spectres désolés sortir de leurs tombeaux,
De leur chair à mes yeux dévorer des lambeaux,

Et pour calmer le feu d'une ardeur meurtrière ;
S'abreuver de leur sang, vomi sur la poussière,
Un Dieu plus fort que moi traîne mes pas tremblans
Sur leurs os décharnés & leurs membres sanglans.
Je veux fuir..... Mais du fond de ce lieu redoutable
J'entends..... j'entends sortir une voix lamentable :
» Je meurs, & tu me fuis ! Vien, reçoi mes adieux ;
» Je mourrai sans regret, si je meurs à tes yeux. »
A ces mots, je fuyois, incertaine, tremblante ;
Un grand cri tout à coup me remplit d'épouvante :
Bientôt le bruit redouble ainsi que mon effroi ;
J'entends qu'on me poursuit, qu'on se traîne après moi.
On m'appelle : on m'atteint ; ma frayeur est extrême.
Hector, je me retourne, Hector.... c'étoit vous-même.

HECTOR.

O Ciel ! Mais achevez .

ANDROMAQUE.

Hélas que cette fois
Je t'ai vû différent de l'Hector que je vois !
Tu n'avois point ce front où reposoit la Gloire,
Ni cet air de grandeur qu'inspire la Victoire.
Pâle, défiguré, sur la fange étendu ;
Au char d'un fier Vainqueur tristement suspendu,
Tu me tendois les mains ; &, d'une voix plaintive
Tu voulois rassurer ton épouse craintive.
Et moi, je te disois : » Que tes traits sont changés !
» Quelle indigne fureur les a donc outragés ?
» Ah, lève toi, fuyons ces cavernes obscures...
» Cher époux, qui t'a fait ces profondes blessures ?
» Tes cheveux tout sanglans, sur ton visage épars,
» Privent mes tristes yeux de tes derniers regards. »
Tout à coup sous mes pas je sens trembler la terre ;
L'éclair brille, & ses feux sont suivis du Tonnerre.
Un objet plus terrible épouvante mes yeux ;
Achille avec la foudre a paru dans ces lieux.
Il s'écrie à ta vûe ; il s'anime, il s'avance ;
Au devant de ses coups vainement je m'élance ;

Son glaive étincelant m'écarte & m'éblouit ;
Il te frappe, je tombe ; & tout s'évanouit.
Voilà quel trouble affreux m'assiège & m'importune.
Cher Epoux, ne vas pas irriter la Fortune.
Au nom de notre fils, au nom de notre amour,
Demeure en ce Palais, accorde-moi ce jour.

Ce songe, où certainement il y a des beautés, a le défaut d'être trop long, & de n'être pas également écrit. Des Spectres qui dévorent *des lambeaux de leur chair*, & qui s'abreuvent *de leur sang vomi sur la poussière*, rappellent ce Vers, cité par *Longin*, d'un Poëte qui croyoit peindre la Discorde :

Une puante humeur lui couloit des narines.

Il faut en Poësie bien distinguer le dégoutant du terrible.

Un morceau que vous lirez avec plaisir, Monsieur, est le récit qu'*Hector* fait lui-même de son combat contre *Patrocle* qu'il croyoit être *Achille*. Cette méprise, fournie par *Homère*, forme, pour le dire en passant, la suspension la plus heureuse dans cette Pièce. M. *Clairfontaine* en a tiré un très-grand parti.

HECTOR.

Les Troyens, qu'un ſeul homme avoit épouvantés
Fuyoient loin du Scamandre à pas précipités :
Je m'écrie, & la honte excitant leur courage,
Je les ai fait bientôt revoler au carnage.
Mais je vois Sarpédon, qui, malgré ſon grand cœur,
Etoit déja tombé ſous le fer du Vainqueur;
Et qui n'eſpérant plus de revoir la lumière,
Mordoit en frémiſſant la ſanglante pouſſière.
» Venge-moi, me dit-il, & je meurs ſans regret.
Oui, j'y cours, cher ami, tu ſeras ſatisfait.
Au milieu des deux Camps auſſi-tôt je m'élance,
Je veux du ſang d'Achille aſſouvir ma vengeance.
Je l'appelle à grands cris, je le cherche des yeux.
» Ne le verrai-je point ce Grec audacieux ?
» Qu'il vienne juſqu'à moi. Si l'éclat de ſes » armes
» A jetté les Troyens dans de vaines alarmes,
» Si mes Soldats ont fui, prétendra-t'il encor
» Par le ſeul nom d'Achille épouvanter Hector ?
Il me voit, il m'entend; il en frémit de rage,
Les deux Camps étonnés nous ouvrent un paſſage,

Il s'élance vers moi. Plus brillans que l'éclair,
Et ſon caſque & ſon glaive étincellent dans l'air.
Il garde cependant un ſilence farouche;
Aucuns cris, aucuns mots n'échapent de ſa bouche.
Nous nous joignons. Long-tems nos glaives agités
Donnoient & repouſſoient des coups précipités.
Mais chez moi le courage écoutoit la prudence.
Furieux, il me preſſe, il s'expoſe, il s'avance;
Tranquille, je l'attends, j'obſerve tous ſes pas,
Et, tandis qu'il s'apprête à déployer ſon bras,
Prévenant tout à coup ſa rage meurtrière,
Mon épée en ſon ſein ſe plonge toute entière.
Meurs, dis-je, ſur le corps des amis que je perds;
Et rejoins Sarpédon qui t'appelle aux Enfers.

PRIAM.

Quelle victoire!

HECTOR.

Il tombe, & mes mains triomphantes
Le dépouillent ſoudain de ſes armes ſanglantes.
Je lui lève ſon caſque.... Ah, trop funeſte erreur!
Mon père...

PRIAM.

Que dis-tu!

ANDROMAQUE.

Diſſipe ma terreur.

HECTOR.

Vous m'en voyez encore interdit, immobile.
Ce Grec...

ANDROMAQUE.

Poursuis...

PRIAM.

Comment ?...

HECTOR.

Ce n'étoit point Achille.

ANDROMAQUE.

Juste Ciel! Et qui donc?

HECTOR.

C'étoit Patrocle.

ANDROMAQUE.

O Dieux!
Qui l'auroit crû ?

PRIAM.

Patrocle! Ah, Destins envieux!

HECTOR.

Pour semer parmi nous la fuite & les allarmes,
Il avoit pris d'Achille & le char & les armes;
Et déja ce vainqueur, élancé dans nos rangs,
Moissonnoit tous les miens sous son glaive expirans.

Comme l'Auteur a du talent, qu'il est jeune, & qu'il n'est point présomptueux, il mérite qu'on lui donne des conseils. Il s'est permis de ces Vers, dont notre

Théâtre ne fournit à présent que trop de modèles ; de ces expressions qui voudroient être hardies, & qui ne sont qu'un abus outré de la métaphore. C'est avouer sa petitesse, que de monter sur des échasses.

Ajax, qui frémissoit *de voir* ma résistance,
Au feu du desespoir allume sa vengeance.

Un Confident vient apprendre à *Hector*, qu'*Achille*, furieux de la mort de *Patrocle*, s'est approché des murs de Troye :

. . . .
Des cris de sa fureur les Rives retentissent.
. . . . . .

Déja, la foudre en main, Achille *impitoyable*
Enveloppe nos murs de sa rage effroyable.

Priam veut empêcher son fils de s'exposer à la colère d'*Achille*.

Que nous resteroit-il après t'avoir perdu ?
Ilion se noyeroit dans ton sang répandu.

Le récit de la mort d'*Hector* commence par ces Vers :

Que ce triomphe, ô Ciel, pour Achille est honteux !

Sa haine & sa fureur nagent dans la vengeance ;
Du sang de votre fils il *enyvre* sa lance.

La sombre nuit assiègeant l'Univers, est encore une de ces expressions boursoufflées qu'il ne faut pas prendre pour du stile Poëtique. L'Auteur ne plane pas toujours dans les airs ; il rampe quelquefois sur la terre, & l'on trouve dans sa Pièce des vers prosaïques, & quelques-uns qui manquent de justesse. *Patrocle* fait *reculer en arrière* toute l'armée des Troyens : *reculer en arrière* est un Pléonasme.

La Grèce épouvantée alloit voir ses vaisseaux
Dévorés par la flamme, ou *noyés dans les eaux.*

Des vaisseaux ne se noyent pas ; &, quand cela seroit, il est bien entendu qu'ils ne se noyeroient que dans les eaux.

Andromaque, trompée par le vieux *Priam*, qui répéte trop souvent dans la Pièce que son âge ne lui permet plus de se battre, & que dans son tems il en valoit bien un autre, *Andromaque*, dis-je, croyant qu'*Hector* a triomphé d'*Achille*, dit au Roi :

Vous ne ressentez pas toute mon *allégresse.*
Il vous faudroit passer, pour la pouvoir *saisir*,
De *l'extrême* douleur à *l'extrême* plaisir.

Saisir n'est pas le mot propre, & de plus ces vers ne sont pas même de bonne Prose. Les mots d'*allegresse* & de *cris* sont mille fois répetés dans cette Tragédie.

J'eusse expiré *plutôt que de ne point l'avoir.*

. . . . . .

Il court sur les vaisseaux *étaler* votre fils.

Je n'en citerai pas davantage, Monsieur. Ces fautes se remarquent avec d'autant plus de facilité, qu'elles se trouvent souvent à côté de vers très-bien faits. La Poësie de M. *Clairfontaine*, en général, est simple, noble, élegante, telle en un mot que je crois qu'il faudroit l'employer dans le Tragique. On ne sçauroit trop encourager un jeune homme qui donne de si grandes espérances.

Je suis, &c.

A Paris ce 21 Février 1753.

LETTRE IX.

VOus avez lû, Monsieur, ma Lettre du 18 de ce mois, dans laquelle je vous ai rendu compte des Dispute Littéraire.

Œuvres de M. *de Maupertuis* ; & vous êtes étonné que je n'aye rien dit au sujet de son démêlé avec M. *Kœnig*, Professeur en Hollande, & Bibliothécaire de S. A. S. Madame la Princesse d'Orange. Cette controverse fait encore tant de bruit dans l'Europe ; elle a produit de part & d'autre un si grand nombre d'écrits ; les deux adversaires ont de si illustres partisans, que vous attendiez de moi le rapport de ce grand procès. Mais comme je n'en avois pas toutes les Pièces, je me suis adressé à un homme de Lettres qui les a rassemblées, & qui ne connoît d'autre parti que celui de la vérité. Je l'ai prié de m'écrire ce qu'il pensoit à ce sujet, & j'en ai reçu la Lettre suivante.

Vous voulez, Monsieur, que je vous mette au fait de la fameuse querelle qui s'est élevée entre M. *de Maupertuis* & M. *Kœnig*, l'un Président, l'autre membre de l'Académie de Berlin. Je suis en état de vous satisfaire. J'ai lû tout ce qui s'est écrit pour & contre avec plus d'attention qu'il n'appartient à un homme aussi superficiel que moi ; &, sans vous effrayer par des formules algébriques, je puis vous donner une histoire exacte & impartiale des faits, & vous mettre en état de juger.

M. *de Maupertuis* lût à l'aſſemblée publique de l'Académie des Sciences de Paris, du mois d'Avril 1744, un Mémoire ſur l'accord de deux loix de la Nature qu'on avoit juſqu'alors jugées incompatibles. Il s'agiſſoit du chemin que ſuit le rayon de lumière qui paſſe d'un milieu dans un autre : queſtion ſur laquelle *Deſcartes*, *Fermat*, *Bernoulli*, *Newton*, *Leibnitz*, avoient été partagés. M. *de Maupertuis* concilioit tout par un nouveau principe qu'il appelle celui *de la moindre quantité d'action.* Le rayon de lumière en ſe rompant, ne ſuit ni le plus court chemin ni celui du moindre tems, comme on l'avoit autrefois ſuppoſé, mais celui de *la moindre quantité d'action.* Cette *quantité d'action* eſt, ſelon M. *de Maupertuis*, la vraye dépenſe que ménage l'œconomie de la Nature.

Si vous en voulez ſçavoir davantage je vous renvoye à l'article de l'Encyclopedie, au mot *quantité d'action.* Cet article eſt de main de maître. Parmi des choſes trop ſublimes pour vous & pour moi, vous y lirez que le ſçavant M. *Euler*, peu de tems après que M. *de Maupertuis* eût lû ſon Mémoire, fit une belle application de ce même prin-

cipe au mouvement des Comètes ; que M. *de Maupertuis* en a depuis étendu l'uſage, & qu'il en déduit dans les Mémoires de Berlin de 1746 toutes les loix du choc & de l'équilibre ; enfin, qu'il s'eſt élevé à des conſéquences métaphyſiques ſur les cauſes finales, & ſur l'exiſtence de Dieu. Ici je vous avoue que je perds, & peut-être d'autres perdront comme moi la chaine des conſéquences, ſans que ce ſoit ni leur faute ni la mienne. Quant au principe, M. d'*Alembert*, à qui l'on peut bien s'en rapporter, le reconnoît pour une vérité Géométrique dûe à M. *de Maupertuis*, & convient qu'on doit le regarder comme un des plus généraux de la Méchanique.

Vous aurez oui dire comme moi, Monſieur, que M. *de Maupertuis* avoit montré trop de chaleur pour ſe conſerver la poſſeſſion d'une découverte plus heureuſe que profonde, & qui n'a pas dû lui couter de grands efforts. Voilà ce que je m'étois d'abord laiſſé perſuader, ne me croyant pas en état de pouvoir en juger par moi-même ; mais depuis que j'ai relû attentivement l'article déja cité de l'Encyclopedie, dont l'Auteur eſt auſſi éloigné de l'envie que

de l'adulation, je ne suis plus surpris que M. *de Maupertuis* se soit montré jaloux d'avoir apperçu le premier une vérité, qui n'étoit peut-être pas bien détournée, mais qui paroît avoir échappé aux plus grands Philosophes ; & je conçois qu'il doit avoir de la répugnance à en partager l'honneur avec un autre, tant qu'il n'y sera pas forcé par l'évidence. Telle est la source du Procès, dont je vais vous rendre un compte fidelle, après avoir expié par l'aveu que je viens de faire, la petite injustice dont je me sentois secrettement coupable envers M. *de Maupertuis.*

M. *Kœnig* a fait imprimer dans les Actes de Leipsik de 1751 une Dissertation, dans laquelle il combat avec beaucoup de ménagement le principe de M. *de Maupertuis.* Un Philosophe qui, dans son dernier ouvrage, a pris pour Epigraphe, *Nec mihi, si aliter sentias molestum*, pouvoit-il trouver mauvais qu'on fût d'un autre sentiment que lui ? Non sans doute. Aussi M. *de Maupertuis* l'a-t'il ainsi déclaré par écrit à M. *Kœnig* même, qui n'a fait imprimer sa Dissertation que de l'aveu de celui qu'il combattoit. Cette guerre littéraire n'auroit point altéré les sentimens réciproques d'estime & d'ami-

tié entre les deux adversaires, si M. *Kœnig* n'eût terminé son Mémoire par un trait qui n'a pas été du goût de M. *de Maupertuis*; c'est la citation d'un fragment de Lettre de *Leibnitz* à M. *Herman*, par lequel il paroît que *Leibnitz* a eu connoissance d'un principe général sur *la quantité d'action*, différent à la vérité de celui de M. *de Maupertuis*, mais avec lequel il a un rapport visible; il paroît aussi par le même fragment que *Leibnitz* a eu en vûe de faire l'application de son principe au mouvement des Comètes, comme M. *Euler* y a depuis appliqué le principe de M. *de Maupertuis*: *Inde mali labes.*

Les Actes de Leipsik étant parvenus à M. *de Maupertuis*, il écrivit à M. *Kœnig* une Lettre polie, & le pria de lui indiquer où se trouvoit la Lettre de *Leibnitz* qu'il avoit citée. M. *Kœnig* répondit en envoyant à M. *de Maupertuis* la copie de la Lettre entière de *Leibnitz*, telle qu'elle lui avoit été communiquée par le fameux *Henzy*, qui avoit rassemblé plusieurs Lettres manuscrites de *Leibnitz* qu'il se proposoit de faire imprimer, lorsque le même *Henzy* se trouvant impliqué dans une conspiration fut décapité à Berne sa patrie en 1749.

M. *de Maupertuis* se trouvoit trop inté-

reſſé, ainſi que M. *Euler*, à vérifier la citation de la lettre de *Leibnitz* pour s'en tenir là ; il ne négligea rien pour parvenir à découvrir l'original, afin de prévenir le ſoupçon qu'on auroit pû former qu'il avoit eu connoiſſance de cette lettre, & qu'il en avoit tiré l'idée de ſon principe.

M. *Kœnig*, ſommé par l'Académie de Berlin de conſtater l'authenticité du fragment, écrivit une ſeconde lettre à M. *de Maupertuis*, par laquelle il juſtifioit la pureté de ſes intentions dans la citation d'un fragment qui ne contenoit rien, dont M. *de Maupertuis* pût avoir eu connoiſſance, & qui de plus indiquoit une théorie différente de celle que M. *de Maupertuis* avoit embraſſée. Pendant ce tems-là M. le Marquis *de Paulmy*, Ambaſſadeur de France auprès des XIII Cantons, avoit obtenu, à la ſollicitation de M. *de Maupertuis*, qu'on fît une revûe exacte dans les papiers de *Henzy*, où l'on ne trouva aucune trace des lettres de *Leibnitz*. Enfin les Régences de Berne & de Bâle, à la réquiſition de Sa Majeſté Pruſſienne, ordonnèrent encore de nouvelles recherches, tant dans les papiers d'*Henzy*, reſtés au Greffe criminel ou remis à ſes héritiers, que dans les écrits délaiſſés par feu

M. *Herman* & conſervés par ſon frère. Tout cela, non plus que les lettres particulières de M. *Kœnig* à ſes Correſpondans en Suiſſe pour ſe procurer des éclairciſſemens, ne produiſit aucune lumière ſur l'original de la lettre citée.

Après pluſieurs ſommations réiterées à M. *Kœnig* pour conſtater l'authenticité du fragment, l'Académie jugea le 13 Avril 1752, *que le paſſage cité par M. Kœnig dans les Actes de Leipſick, comme faiſant partie d'une lettre de Leibnitz écrite en François à M. Herman, portoit des caractères évidens de fauſſeté, & ne pouvoit avoir aucune ombre d'autorité pour donner atteinte aux légitimes prétentions qu'ont les membres de l'Académie intéreſſés dans cette affaire, &c.*

Ce jugement, ne portant que ſur le défaut d'authenticité du fragment, ne tombe point ſur la perſonne de M. *Kœnig* qui n'y eſt pas même nommé. Ce ſçavant Profeſſeur n'auroit donc point à ſe plaindre, ſi les concluſions du rapport fait par M. *Euler*, & ſur lequel le jugement eſt intervenu, n'y étoient rappellées & adoptées dans toute leur étendue, & ſi dans ce rapport on n'avoit pas inſinué que les lettres originales de *Leibnitz* ſont depuis long-tems entre les mains de M. *Kœnig*, & qu'il n'oſeroit les produire, parceque le

passage qu'il a rapporté ne se trouveroit pas conforme à sa citation.

M. *Kœnig*, justement blessé de ce soupçon injurieux, a commencé par renvoyer sa Patente d'Académicien de Berlin, & depuis il a publié son *Appel au Public* de la décision de l'Académie, comme prononcée par un Tribunal incompétent qui n'avoit aucun droit sur lui, & par des Juges passionnés & mal instruits. Il s'étend sur le fond de la question, & il attaque rudement le principe de M. *de Maupertuis*, dont il trouve des traces dans *Mallebranche*, dans *Sgravesand*, dans *Wolff*, &c. Il fait voir que le principe de M. *Leibnitz*, cité dans le fragment, non seulement n'est pas celui de M. *de Maupertuis*, mais qu'il lui est souvent très-opposé. Parmi les pièces justificatives recueillies dans un *Appendice*, on voit les lettres écrites de part & d'autre dans le cours de cette controverse; on y rapporte en entier trois lettres de *Leibnitz*, dont l'on reconnoît le style. L'une de ces lettres est celle qui fait le sujet de la contestation. On y lit le passage cité où l'on a corrigé une faute d'impression qui s'étoit glissée dans la premiére citation inserée dans les Actes de Leipsick. Le Factum de M. *Kœnig*, où il ne parle point

en son nom, est écrit avec cette énergie de style qu'inspire la vivacité du ressentiment; il a fait beaucoup de partisans à son Auteur.

En effet, il n'y a personne qui ne répugne à croire que le fragment cité par M. *Kœnig* ait été falsifié par lui *pour faire tort à M. de Maupertuis, ou pour exagerer comme par une fraude pieuse les louanges du fameux Leibnitz*. Telle est cependant la conclusion de l'exposé sur lequel le Jugement de l'Académie a été rendu. Cette accusation d'un excès de zèle semblable à celui de quelques-uns des premiers Chrétiens, n'est guère propre à inspirer à l'Accusé la douceur & la patience, dont ils faisoient profession. Est-ce la faute de M. *Kœnig*, si l'original de la lettre de *Leibnitz* ne se trouve plus dans les papiers d'*Henzy*? S'il étoit prouvé qu'*Henzy* eût possedé cet original, la malignité du cœur humain seroit encore le seul motif pour croire qu'il a passé des mains d'*Henzy* dans celles de M. *Kœnig*, & que M. *Kœnig* a des raisons pour ne le pas produire. Mais il n'a jamais dit qu'il eût vû cet original : peut-on le rendre responsable d'une copie qu'il a donnée telle qu'il l'a reçûe, & sans en garantir l'authenticité?

Il est vrai qu'un Journaliste avance

comme un fait, que M. *Kœnig* assure avoir vû la lettre de *Leibnitz* entre les mains du trop fameux *Henzy*, & qu'il en avoit pris copie; & le même Journaliste présume qu'*Henzy* aura cédé à quelqu'un ce dépôt précieux, peu de tems avant sa mort. Mais, quant au premier point, il est visible que cet Auteur donne pour un fait réel une pure conjecture dont il n'a pas senti la conséquence, & le contraire résulte par le témoignage formel de M. *Kœnig* dans son *Appendice*, page 39. Si la copie des trois lettres de *Leibnitz*, rapportées par M. *Kœnig*, p. 41 & suivantes de son *Appendice*, ou du moins si celle qui contient le fragment étoit de la main d'*Henzy* comme la collection des Lettres de *Leibnitz* dont il est parlé pag. 96, cette copie de la main d'un homme qui n'est plus, seroit à l'égard de M. *Kœnig* presque aussi propre que l'original même à lever tous les scrupules des gens les plus difficiles à convaincre. Mais M. *Kœnig* ne peut donner que ce qu'il a. Quant à l'original, il est peut-être précieusement enseveli dans quelque Bibliothèque. Une lettre de *Descartes*, qui de son vivant n'a guère eu que des contradicteurs, pourroit bien ne plus exister aujourd'hui; mais une lettre originale de

Leibnitz ne peut pas plus s'être perdue en Allemagne qu'une de *Newton* en Angleterre. Et cette affaire a fait trop de bruit dans l'Europe ſçavante, pour que le tems qui révèle les choſes les plus cachées, ne nous procure pas de plus grandes lumières. Quoi qu'il en ſoit, le principe de *Leibnitz* contenu dans le fragment diffère de celui de M. *de Maupertuis*, & quand il ſeroit le même, il reſteroit toujours à M. *de Maupertuis* l'honneur d'avoir tiré d'un principe qui n'étoit plus nouveau des conſéquences très-neuves, & dont quelques-unes au moins ſont avouées par de grands Géométres.

En réponſe à l'*Appel au Public* de M. *Kœnig*, il a paru trois lettres d'Académiciens de Berlin; l'une de M. *Euler*, l'autre de M. *Meriam*, & une très-courte de M. *de Maupertuis*. Je ne vous en ferai point l'analyſe; elles ſont publiques ainſi que toutes les pièces du Procès. M. *Kœnig* dans ſon *Appel* promet un autre ouvrage, dans lequel il examinera de près le principe de M. *de Maupertuis*, en traitant le fond de la queſtion ſur laquelle il ſe plaint de ce qu'on n'a pas encore répondu à ſes objections. Mais j'apprens dans le moment que M. *Euler* a lû deux nouveaux Mémoires en réponſe ſur ce même ſujet

dans l'Académie de Berlin. La vérité se montre rarement à nous sans nuages : la contradiction sert à les dissiper.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Si vous étes curieux, Monsieur, de connoître les différens écrits que cette querelle a fait naître, en voici la liste. 1°. La *Dissertation* de M. *Kœnig* dans les Actes de Leipsick de 1751. 2°. Le *Jugement de l'Académie de Berlin*, imprimé dans cette ville, & réimprimé à Paris chez *le Breton*. 3°. L'*Appel au Public* par M. *Kœnig* : il se vend à Paris chez *Jombert*. 4°. Les *Lettres* de Mrs. *Euler*, *de Maupertuis* & *Meriam*, concernant le Jugement de l'Académie de Prusse ; elles se trouvent à Paris chez *Durand*, Libraire, rue saint Jacque. 5°. *Réponse d'un Académicien de Berlin à un Académicien de Paris* ; cette *Réponse* n'est qu'un tissu d'injures & de mauvaises plaisanteries contre M. *de Maupertuis*. 6°. *Lettre d'un Académicien de Berlin à un Académicien de Paris* ; c'est une *Replique* à la *Réponse de l'Académicien de Berlin*. Elle renferme une Apologie de M. *de Maupertuis*, pleine d'énergie & de vérité, & cette Lettre est bien digne de la main auguste à laquelle on l'attribue. 7°. *Diatribe du Docteur Akakia Médecin du Pape, & Decret de*

l'Inquisition, & rapport des Professeurs de Rome, au sujet d'un pretendu Président, imprimée à Postdam, en Hollande, à Leipsick, & traduite en Allemand. C'est une Satyre sans sel contre la personne & les Lettres Philosophiques de M. *de Maupertuis*. Elle a été brulée par la main du Bourreau le 24 Décembre dernier; spectacle qu'on n'avoit point vû à Berlin de mémoire d'homme. 8°. *Pasquinades* en vers Allemans, affichées à Berlin, le lendemain qu'*Akakia* fut brulé. 9°. Un *Mémoire* annoncé par M. *Kœnig*. 10°. Deux *Mémoires* de M. *Euler*, lûs à l'Académie de Berlin, & sous presse.

Bibliothéque instructive & amusante.

Par le moyen de certains Livres on peut acquerir à peu de frais la réputation d'homme d'esprit, & même de sçavant. La *Bibliothèque instructive & amusante* me paroît propre à procurer ce double avantage. C'est un Recueil de bons mots & de contes facétieux; on y trouve aussi des traits historiques qui font connoître les mœurs & les coutumes des divers habitans du Monde.

Voici un trait singulier dans le Chapitre *de la Chasteté & de la Continence*. Le Diable apparut un jour à Saint Antoine

ſous la figure d'une jolie fille, & dit au vertueux Anachorette : » J'ai bonne en-
» vie de ſervir Dieu, & comme j'ai en-
» tendu dire des merveilles de vous, je
» ſouhaiterois que vous priſſiez la peine
» d'être mon Directeur. » Cependant le Saint ſentoit s'élever en lui des deſirs ſecrets, & la voix de la chair lui diſoit intérieurement : » Antoine, voilà une fille
» qui eſt jeune & belle, vous n'êtes que
» vous deux ; une petite foibleſſe ne vous
» feroit pas perdre votre réputation, & le
» tout ſe paſſera ſans que perſonne en ſa-
» che rien » Mais Antoine réprima bientôt ſes deſirs. Un feu, dit-il, va chaſſer l'autre. Là-deſſus il pria la fille prétendue d'attendre un moment ; il retrouſſa ſa robe, & ſe mettant le derriére ſur un braſier ardent : Venez ici, dit-il à l'Eſprit impur, ſi vous voulez que je vous ſatisfaſſe ; mais le Démon diſparut auſſi-tôt. C'eſt Saint Vincent-Ferrier qui raconte cette avanture dans un de ſes Sermons. Ce qui rend ce fait un peu ſurprenant, c'eſt de voir le Diable s'enfuir par la crainte du feu.

Un Allemand nommé *Gottleb Mathai* a fait un Livre ſur les méchantes femmes des Sçavans. Sa liſte eſt fort longue, quoiqu'il ſe ſoit borné aux femmes de mauvaiſe humeur. *Adam* eſt mis au nombre

des infortunés maris. L'Auteur Germanique assure que notre Mère *Eve*, après avoir mangé de la pomme fatale, dit tendrement à son époux qu'elle ne doutoit pas qu'il ne voulût mourir avec elle. *Adam* répondit mal à cette galante invitation. Alors *Eve* coupa une grosse branche de l'arbre défendu, & s'en servit avec tant de vigueur, que le pauvre *Adam* fut enfin contraint d'obéir à sa femme. On sçait ce que *Socrate* eut à souffrir de la sienne. J'ai oui dire que la femme de *du Ryer* le tenoit enfermé jusqu'à ce qu'il eût traduit un certain nombre de pages.

Dans le Chapitre du mariage on rapporte qu'un voyageur passant par Genève, logea chez une Hôtesse qui avoit épousé successivement trois Cordeliers Renégats, & qui souhaitoit en trouver un quatriéme qui fût aussi bon mari que les précédens.

Le mariage parmi les Sauvages de la Louisiane n'est pas un contrat civil. Dès qu'ils sont mécontens l'un de l'autre, ils se séparent sans autre formalité. « Ne » vois-tu pas bien que tu n'as pas d'es» prit, disent-ils, quand on raisonne » avec eux sur cette matière. Ma femme » ne s'accommode pas de moi, ni moi » d'elle. Elle s'accordera bien avec un

» tel qui ne s'accorde pas avec la sienne,
» Pourquoi voudrois-tu que nous fussions tous quatre malheureux pendant le reste de nos jours ? » Ce raisonnement n'est pas trop sauvage.

Un Anabaptiste rendit un jour visite à un de ses amis qui avoit une fort jolie femme. On s'entretint des maximes de la Secte, & surtout du dégagement des biens périssables. Il faut, disoit l'Anabaptiste à son Confrère, porter ce désintéressement jusqu'à communiquer sa femme. Le mari se laissa éblouir par des principes qu'il avoit souvent entendus dans la bouche de ses Prophétes, & laissa agir son Confrère ; mais il se repentit bientôt de sa complaisance. Il alla trouver celui qui l'avoit deshonoré. „ Le Saint-„ Esprit, dit-il, m'a ordonné de vous „ trancher la tête, & de faire de vous „ un sacrifice que Dieu recevra en odeur „ de suavité. Vous n'avez pas compris „ le sens de la révélation, répond le „ séducteur ; le Saint-Esprit vous ordonne „ d'abattre la partie superieure de votre „ frère, c'est-à-dire, son chapeau. „ Puis se mettant à genoux : exécutez, continua-t'il, les ordres du Ciel. Le mari qui interprétoit autrement les ordres du Saint-Esprit, abatit du même coup & la tête & le chapeau.

Tous les pays du monde fournissent des exemples des plus extravagantes superstitions : c'est de quoi on pourra se convaincre en parcourant *la Bibliothéque instructive & amusante.* Quand les Idolatres de la Côte de Coromandel sont à l'article de la mort, ils se font porter au bord d'une Rivière ou d'un Etang, afin que leurs ames sortant du corps, soient lavées de leurs ordures. Quelques-uns se font porter auprès d'une Vache ; on les met contre le derrière de la Vache dont on lève la queue. Si la Vache pisse, & que l'urine tombe sur le visage du malade, tous les assistans sont au comble de la joye ; mais si elle ne pisse point, & que le malade meure sans avoir eu la face lavée de cette eau précieuse, l'enterrement ne se fait qu'avec tristesse.

La vie du *Chitombe* ou Chef de la Religion des Nègres, paroît de si grande conséquence aux habitans du pays, qu'ils croyent que le Ciel & la Terre périroient si leur Grand-Prêtre vénoit à mourir de mort naturelle. Pour éviter ce desastre, dès qu'il tombe malade, son successeur l'étrangle ou l'assomme à coups de bâton.

Autrefois, dans je ne sçai quelle Province des Indes Orientales, s'il passoit quelque étranger vertueux ou sçavant,

les gens du lieu le tuoient pendant la nuit, persuadés que son mérite & ses talens demeuroient toujours dans l'endroit où il étoit mort, & qu'ils en héritoient.

Chez les peuples du Paraguay, quand quelqu'un vient à mourir, chacun de ses parens doit se couper l'extrémité des doigts de la main, ou même un doigt tout entier pour mieux témoigner sa douleur; s'il arrive qu'il meure assez de personnes pour que leurs mains soient tout-à-fait mutilées, ils font la même chose aux pieds,

Le Chapitre du Vol contient des traits fort curieux. A Pégu les Loix sont très-sévères contre les Voleurs. Si le larcin monte à la valeur d'une certaine somme qui est spécifiée, on condamne celui qui en est convaincu à fournir autant d'onces de sa chair, tirées de la partie du corps dont le Voleur convient avec le Bourreau. Si le morceau de chair qu'on lui enlève n'est pas équivalent à la somme d'argent qui a été dérobée, il faut que le Patient se soumette une seconde fois à ce genre de supplice; de sorte que l'Exécuteur, pour n'être pas obligé de recommencer l'opération, coupe toujours un peu plus qu'il n'est nécessaire. On est si scrupuleux dans

ce pays, que l'on permet au Voleur de dérober pour le surplus de la chair qu'on lui auroit coupé injustement.

Voici un Jugement qui me paroît digne de Salomon. Un Chanoine de Castille ayant tué un Cordonnier en fut quitte pour n'assister d'un an au Chœur. Le fils du Cordonnier desespéré de cette injustice, & voulant venger la mort de son père, tua le Chanoine. Le Roi condamna le Cordonnier à ne point faire de souliers pendant un an.

Cet ouvrage, Monsieur, est un choix de ce qu'il y a de plus ingénieux & de plus plaisant dans les *Ana* & dans les compilations de *Gayot de Pitaval.* Vous serez assez étonné quand je vous dirai le nom de l'Auteur. C'est le feu P. *Nicéron* Barnabite, qui dans ses heures de loisir s'amusoit à recueillir ce qu'il trouvoit de plus piquant dans les livres de ce genre. Il en a laissé un seul volume in-12, qui vient d'être imprimé, & qui se vend chez *Duchesne* Libraire, rue Saint Jacque.

Je suis, &c.

A Paris ce 24
Février 1753.

LETTRES SUR QUELQUES ECRITS DE CE TEMS.

LETTRE X.

C'Est toujours avec un plaisir nouveau, Monsieur, que je reviens aux *Mémoires* de M. l'Abbé d'*Artigny*. J'ai lû peu d'ouvrages plus variés & plus curieux. Le seul défaut qu'on remarque dans l'Auteur, est de n'avoir pas assez consulté le goût du commun des Lecteurs, & de s'être quelquefois un peu trop étendu sur des matières qui sembloient exiger plus de précision. Le cinquième & dernier Tome de sa collection est à l'abri de ce reproche. Tout ce Volume est très-intéressant. Suite de d'Artigny.

Rien n'égale l'estime singulière que tous ceux qui se piquoient d'esprit & de politesse faisoient autrefois du Roman d'*Astrée* : on le regardoit comme l'ouvrage le plus ingénieux qui eût paru ; & M. *Huet* ne craint point de dire qu'il a terni la gloire que la Grèce, l'Italie & l'Espagne s'étoient acquise dans ce genre. L'Auteur de ces *Mémoires* examine la dissertation de ce docte Prélat sur *Honoré d'Urfé*, Auteur de cet ouvrage. M. *Huet* prétend que le fond de cette Pastorale est l'histoire de M. d'*Urfé* lui-même, & celle de plusieurs personnes distinguées du tems de Henry IV, le tout orné de quelques fictions & d'épisodes, pour en faire un Roman plus régulier. Comme ce sentiment n'est établi que sur des faits imaginaires, il n'est pas difficile à M. l'Abbé d'*Artigny* de le détruire entièrement.

On suppose d'abord, que dans le tems qu'*Anne d'Urfé* étoit sur le point d'épouser *Diane de Chateaumorand*, *Honoré d'Urfé* son frère devint éperdûment amoureux de *Diane*, & que celle-ci ne fut pas insensible à son amour. C'est de ce fait principalement que l'illustre Evêque d'Avranches tire tous les incidens merveilleux & les autres particularités de

l'hiſtoire d'*Honoré d'Urfé*, dont il croit que cet Auteur a composé ſon Roman. Mais, dit M. l'Abbé d'*Artigny*, comment l'Auteur d'*Aſtrée* pouvoit-il être paſſionné pour *Diane*, & lui inſpirer de l'amour lorſqu'elle épouſa *Anne d'Urfé* ſon frère, puiſqu'il n'étoit âgé alors que de ſept ans, ou de huit tout au plus? Vous voyez, Monſieur, que ſi ce fait eſt bien prouvé, il réſulte évidemment que l'hiſtoire des amours d'*Honoré* & de *Diane*, n'eſt qu'une fiction qui n'a pas même la moindre vraiſemblance; & par conſéquent qu'il ne faut faire aucun fond ſur les rapports qu'on croit remarquer entre les avantures de *Céladon* & celles de l'Auteur du Roman. Sans entrer dans l'examen des preuves de M. l'Abbé d'*Artigny*, il ſuffit de vous dire qu'elles ſont ſans replique, & qu'il n'y a perſonne qui, après les avoir lûes, ne ſoit de ſon ſentiment, plutôt que de celui de ſon illuſtre adverſaire. Ce qu'on peut dire de vrai ſur l'Auteur d'*Aſtrée*, c'eſt qu'il nâquit à Marſeille le 11 Février 1567 de *Jacques d'Urfé*, d'une maiſon diſtinguée du Forêts, originaire de Suabe, & de *Renée de Savoye*, Marquiſe de *Beaugé*. Il fut le cinquième de ſix fils & le frère de ſix ſœurs. Il fit une partie de ſes études à

Marseille, & les acheva à Tournon. Il revint ensuite dans le Forêts, où sa famille étoit établie. *Anne* son frère avoit épousé Mademoiselle *de Chateaumorand* en 1594. Ces deux époux vêcurent vingt-deux ans ensemble; après lequel tems leur mariage fut déclaré nul. *Anne d'Urfé* embrassa l'état Ecclésiastique. *Diane* étant libre épousa *Honoré d'Urfé* son beau-frère. L'amour n'eut aucune part à ce mariage. M. d'*Urfé* n'y consentit que pour ne pas laisser sortir de sa maison les grands biens que *Diane* y avoit apportés. Aussi ne vêcurent-ils pas dans une parfaite intelligence; à peine furent-ils mariés, que M. d'*Urfé* quitta sa femme. Une des raisons de cette séparation étoit la malpropreté de *Diane*, toujours environnée de chiens qui causoient dans sa chambre, & même dans son lit, une saleté insupportable. D'ailleurs M. d'*Urfé* avoit espéré qu'il naîtroit de ce mariage des enfans, qui conserveroient dans sa maison les biens de son épouse; mais au lieu d'enfans, elle accouchoit tous les ans de môles, qui le dégoûtèrent enfin, & l'obligèrent à se retirer en Piémont, où il mourut âgé de 58 ans.

Voulez-vous connoître, Monsieur, une Pièce des plus singulières & des plus

comiques? C'est l'Oraison funébre du fameux *Crillon* surnommé *le Brave*. Ce Discours fut prononcé au commencement du dernier siècle par un Jésuite d'Avignon, dans l'Eglise Cathédrale de cette ville. Il le fit ensuite imprimer sous ce titre : *Le Bouclier d'honneur appendu au tombeau de Messire Louis de Bertons, Seigneur de Crillon, pour l'immortelle mémoire de sa magnanimité.*

M. l'Abbé d'*Artigny* nous l'annonce dans le troisiéme article de ses Mémoires, comme une Piéce unique dans son espèce. Il est vrai que le sérieux & le burlesque y marchent d'un pas égal, & qu'à l'exception de quelques endroits languissans qu'il a supprimés, tout y est original & bouffon. Détachons-en quelques morceaux, & commençons par l'Exorde.

» Nous parlerons plutôt de *Crillon* vi-
» vant que de *Crillon* mort ; de *Crillon*
» sur un coursier, que de *Crillon* sur un
» tombeau ; de *Crillon* à la tête d'une ar-
» mée, que de *Crillon* à la tête d'un con-
» voi ; de *Crillon* bouillant, soufflant,
» battant, triomphant, que de *Crillon*
» sans force, sans pouls, sans ame, sans
» mouvement. »

La hauteur, la profondeur, la longueur & la largeur du courage de *Crillon*

sont la matière de son éloge, & le partage géométrique de ce Discours.

„ La hauteur, en ce qu'il ne pouvoit „ se tenir sous le toit d'une maison, à „ l'abri d'une tente, sous l'ombre d'une „ courtine; aux champs, à la campagne, „ au jour, à l'erte, au soleil, au hale, „ au serein mon *Crillon*, le pied toujours „ en l'air, la tête sous le Ciel qui étoit „ son pavillon. La volupté ne l'a jamais „ collé à la terre; les délices ne l'ont ja- „ mais colleté.

Je passe sous silence la profondeur & la longueur, pour en venir à la largeur du courage de *Crillon*. „ Qu'en dirai-je? „ s'écrie l'Orateur; mais que n'y a-t'il „ à dire là-dessus? Sa force n'étoit ré- „ tressie en un lieu seulement, encer- „ née d'un tems, limitée à une sorte d'en- „ nemis, enclose en un âge, attachée à une „ action. A quoi le voulez-vous, où le „ voulez-vous, contre qui le voulez-vous, „ à pied, à cheval, avec la lance, avec „ l'épée, au siège, à l'escarmouche, à „ une saillie, à une tranchée, sur une „ muraille, à une brêche, à une cami- „ sade, de nuit, de jour, en santé, en „ maladie, au printems, à l'hyver de „ son âge, avec une poignée de gens, „ avec une grosse armée? Il est toujours

„ *Crillon.* Sa tête s'eſt blanchie à l'ombre
„ des lauriers, ſes yeux ſe ſont éblouis
„ aux éclairs de l'acier, ſa main a pris
„ cal dans les gardes d'une épée, ſon
„ dos s'eſt honorablement voûté ſous le
„ poids d'une cuiraſſe. Il n'étoit pas ſeu-
„ lement fort au pouce droit comme un
„ Pyrrhus; ou en une perruque flotante
„ comme un Samſon; ains en toutes les
„ parties de ſon corps, fort en ſon cœur
„ comme un Léonidas qui avoit le cœur
„ velu, fort en ſes yeux comme un Har-
„ palicus, fort en ſa preſtance comme un
„ Marius, fort en ſon bras comme un
„ Scandenberg, fort en ſa langue, &c.
„ Je le vois au ſiège de la Ferre, féru
„ ferir, battu battre, choqué choquer,
„ toujours *Crillon.* Je le vois à Montmil-
„ lan bruyant, brillant, brûlant du dé-
„ ſir de combattre, par tout *Crillon*....
„ Si les hommes ne ſonnent mot, les
„ Villes où il s'eſt ſignalé parleront; & ſi
„ les Villes ſont muettes, le ſang qu'il
„ y a répandu criera plus haut que le
„ ſang d'Abel; & ſi le ſang ne paroît
„ plus, ces vingt-deux playes qu'il avoit
„ ſur ſon corps, comme autant de bou-
„ ches pourprines prêcheront & haut
„ loueront ſa valeur, ſa force & ſa conſ-
„ tance....Qu'eſt-ce que ſont vingt-deux

„ playes, fors que vingt-deux Orateurs
„ exaltans sa magnanimité : vingt & deux
„ Hérauts proclamans sa force : vingt &
„ deux Présidens en Robbes rouges, pro-
„ nonçans Arrêts en faveur de sa géné-
„ rosité, : . . . Combien donc le logis de
„ cette ame étoit clair & illustre, prenant
„ jour & recevant le soleil de la gloire &
„ réputation, comme par vingt-deux fe-
„ nêtres . . . . Qui lui refusera le titre de
„ très-vaillant, très-travaillant, & très-
„ veillant ?

Après avoir ainsi loué la valeur de son héros, l'Orateur passe aux vertus chrétiennes du brave *Crillon*. „ Sa dévotion
„ n'étoit point féminine ; mais mâle,
„ visible & martiale, selon son naturel,
„ air guérier & humeur soldatesque. La
„ brieveté de son Oraison étoit aggran-
„ die par la grandeur de son ame . . . . .
„ Il traitoit avec Dieu comme avec les
„ Rois, briévement & révéremment . . . .
„ Ce n'est pas tout, il affectionnoit ce
„ que Dieu affectionne ; & nommément
„ les pauvres . . . . Vous eussiez dit que
„ les nécessiteux étoient ses pensionnai-
„ res, ou ses gentilshommes d'honneur,
„ ou sa garde Ecossoise . . . . Il se faisoit
„ connoître à eux, leur faisant toucher
„ argent pour faire tenir au Ciel, & le

„ mettre à la banque de Dieu en consti-
„ tution de rente éternelle. Jamais aucun
„ n'est parti de lui les mains vuides,
„ si ce n'est quand sa liberalité avoit vui-
„ dé ses poches; si est-ce qu'encore il les
„ renvoyoit contens, aumonés de bon-
„ nes paroles, & pleins d'espérance de
„ recevoir le lendemain les intérêts &
„ les apports, avec le capital du debte
„ de sa charité....

„ Il ne mettoit rien en épargne que la
„ bonne volonté de ses amis, & la vie
„ de ses Soldats, gagnant le cœur des
„ siens par l'or, & le corps de ses enne-
„ mis par le fer. Il jettoit les pistoles
„ comme les patars, faisant litière des
„ métaux, & ensemençant, comme un
„ Triptolemus, les lieux où il passoit,
„ d'une graine dorée....

„ Adieu *Crillon*, adieu. Adieu le Ca-
„ pitaine des merveilles; adieu la mer-
„ veille des Capitaines; adieu mon bra-
„ ve; adieu brave *Crillon*; adieu brave
„ des braves. Nous ne vous verrons plus,
„ nous ne vous ouirons plus.... Le grand
„ guerrier que vous avez perdu, S. Père!
„ Le grand serviteur que vous aviez là,
„ mon Roi! L'inexpugnable boulevart
„ que c'étoit pour vous, ô France! Mais
„ le sincère ami, le grand bienfaiteur que

» tu as perdu, Compagnie de Jésus.....
» *Crillon* est mort, *abjectus est*. Cette » hautesse de courage, combien est-elle » abbaissée ? Cette longueur, combien » racourcie ? Cette largeur, combien » rétressie ? Cette profondeur, combien » applanie ? » Le reste du discours ne contient que de tristes réflexions sur la mort.

Le Peuple regarde comme des vérités incontestables tout ce qu'on nous raconte des Sorciers & de ces assemblées nocturnes, qu'on appelle le Sabat. M. l'Abbé d'*Artigny* s'éleve, dans un Article, contre ces extravagances, auxquelles la supercherie, l'ignorance & le dérangement d'imagination ont donné cours. En effet ces transports prétendus dans des lieux déserts, où le Diable préside ; ces cohabitations abominables avec les Esprits Incubes & Succubes ; ces enfans coupés par morceaux & bouillis dans une chaudière avec des serpens, des crapeaux & toutes sortes d'herbes venimeuses ; cet enregistrement écrit par le grand-Maître avec du sang humain ; cette poudre de maléfice ; ce grand bouc ; ces chandelles noires ; cette marque que le Diable imprime à ses vassaux, & tant d'autres contes de cette nature, ne peuvent avoir été imaginés

que par des imposteurs, & ne sçauroient trouver créance que dans des esprits foibles & vulgaires.

On sçait seulement par expérience, qu'après que ceux qui se disent Sorciers, se sont frottés d'une certaine graisse, ils tombent dans un profond sommeil, & ont l'imagination remplie de mille visions conformes à l'idée qu'on leur donne du Sabat. Le trait suivant en est une preuve. Il est tiré d'un Auteur célèbre, qui parle d'après ce qu'il a vû. Une vieille femme qui se croioit initiée dans les mystères de la diablerie, avoit promis à cet écrivain de lui donner des éclaircissemens sur quelque chose qu'il désiroit sçavoir. Elle s'enferma dans une chambre où l'on pouvoit l'observer aisément par les fentes de la cloison. S'étant deshabillée toute nue, elle se frotta de je ne sçais quel onguent; & par la vertu de ce suc soporifique, elle dormit d'un profond sommeil. L'Auteur, témoin de ce qui se passoit, entra dans la chambre, & fouetta la vieille à différentes reprises sans pouvoir la réveiller. Il sortit avec quelques personnes qu'il avoit fait entrer avec lui, pour être les témoins de cette opération. Quelque tems après, la force du poison venant à se rallentir, la vieille se réveilla, & raconta fort

sérieusement qu'elle avoit passé les mers, traversé des montagnes, & parcouru un pays immense. On eut beau lui dire que cela ne pouvoit être; elle resta dans son opinion, quoiqu'on lui fît voir les meurtrissures des coups de fouet qu'on lui avoit donnés pendant qu'elle dormoit. Il résulte de ce fait & de plusieurs autres de cette nature, que toutes ces histoires de Sorciers & de Sabat ne doivent être regardées que comme des visions de fous ou d'imbécilles.

Si vous aimez les Anecdotes Littéraires, vous trouverez, Monsieur, de quoi vous satisfaire dans le neuviéme article de ce Volume. Il est question d'un prétendu Professeur, qui tenant Ecole publique de Plagiat Littéraire, enseignoit à ses disciples l'art de voler, & de pallier finement leur larcin. Le *Vivitur ex rapto* d'*Ovide* fut-il jamais mieux appliqué? Mais nous sommes dans un tems, où ce bel art s'apprend sans préceptes; & les Auteurs de nos jours y font des progrès merveilleux sans le secours d'aucun Maître. Voyons cependant ce qu'on nous dit du Professeur & de la manière dont il formoit ses disciples.

Jean de Soudier, Ecuyer, Sieur de Richesource, fit à Paris abjuration du Calvi-

nisme vers le milieu de l'autre siècle. C'étoit un misérable Déclamateur, espèce de Pédant, qui faisoit des leçons publiques d'Eloquence, dans une chambre qu'il occupoit à la Place Dauphine. Non content d'enseigner verbalement les secrets de son art, il voulut encore que ceux qui ne seroient pas à portée de l'entendre pussent profiter de ses préceptes. Pour cet effet il publia un petit ouvrage que l'on connoît peu aujourd'hui, & dont je crois que l'extrait vous amusera. Ce Livre est intitulé : *Le Masque des Orateurs ; c'est-à-dire, la manière de déguiser facilement toutes sortes de Discours, le Plaidoyer, le Sermon, le Panégyrique, l'Oraison Funèbre, la Méditation, la Harangue, la Lettre, les Passages, &c..*

Voici de quelle manière l'Auteur apprend à cueillir des fleurs & des fruits dans les jardins étrangers. Un Orateur, par exemple, aura dit qu'un Plénipotentiaire doit avoir ces trois qualités, *la probité, la capacité, & le courage.* Pour déguiser cette division de telle sorte qu'on ne puisse pas la reconnoître, le Plagiaire n'aura qu'à changer d'abord l'ordre de ces trois mots, & dire, *le courage, la capacité & la probité.* Mais comme ce déguisement ne suffiroit pas, il doit changer

aussi les expressions, & mettre la *fermeté* au lieu du *courage*, la *vertu* au lieu de la *probité*, & à la *capacité* substituer la *science*. Enfin pour cacher entiérement son jeu, il faudra qu'il dise, que le Plénipotentiaire doit être *ferme*, *vertueux* & *habile*. Telle est la méthode facile & ingénieuse, dont notre Professeur prétend qu'on peut se servir avec avantage pour changer ou déguiser un discours, de façon qu'il soit impossible de le reconnoître. N'aura-t'on pas raison de dire, s'écrie ici l'Auteur de ces *Mémoires*, en faisant un mauvais jeu de mots, » Que le Pro- » fesseur *Riche-source* étoit d'une *ressource* » infinie, pour le public ignare & non lettré ?

Mais ce n'est pas assez d'apprendre comment on change le plan & l'œconomie d'un discours, il faut encore sçavoir l'art d'en déguiser tellement les tours différens, qu'on ne s'apperçoive pas du larcin. C'est-là principalement ce qui fait l'objet des leçons du Professeur. Il donne plusieurs exemples de cette espèce de plagiat ; je n'en citerai qu'un, où l'Auteur parodie ainsi une lettre de Balzac. Celui-ci écrivoit à M. le Maitre Avocat au Parlement de Paris : » La personne qui vous » remettra cette lettre a une affaire au

» Parlement, qui ne reçoit pas beaucoup
» de difficulté, & qui n'a besoin que
» d'une médiocre éloquence, pour être
» défendue avec succès : je ne laisse pas
» de vous l'adresser, &c.

Voici comment *Riche-source* déguise cet endroit de la lettre.

» Le Procès qu'il a au Parlement & qui
» l'oblige d'aller à Paris, n'est pas des
» plus difficiles ni des plus embarrassans ;
» & je puis dire que le moindre des Avo-
» cats qui vous admirent & qui ne sçau-
» roient vous imiter, est capable non-
» seulement de le défendre glorieuse-
» ment, mais encore de le gagner avec
» avantage. Et quoi que cette Cause n'ait
» pas ces charmantes difficultés qui ani-
» ment ordinairement le *Cicéron* de la
» France, je ne vous conjure pas moins
» de vous en charger, que si elle étoit
» plus digne de vos soins, &c. »

Il est assez singulier qu'un homme, au milieu de Paris, ait osé tenir Ecole publique de Plagiat, s'en glorifier même, & faire imprimer avec Privilége des leçons sur l'art de dérober subtilement les ouvrages d'autrui. Personne ne s'éleva contre ce Cartouche du Parnasse ; beaucoup de gens au contraire lui applaudirent, & le célèbre M. *Fléchier* lui-même fit des vers en son honneur.

Riche-source étoit si prévenu en sa faveur, ou si l'on veut, si zélé pour le Public, que dans un Livre qu'il publia en 1666, il termine sa Préface par cet avis : *Ceux qui auront besoin de quelques Discours, Harangues, Lettres, Complimens, Installations, Ouvertures d'Audiences, Plaidoyers, & même des Vers, pourront s'adresser à moi.* Quoi qu'il ne parle ni de Sermons, ni de Panégyriques, ni d'Oraisons Funébres, ne doutez pas, Monsieur, qu'il n'en eût une bonne provision dans son magasin Litté raire.

Les bornes ordinaires d'une lettre ne me permettent pas de vous entretenir de deux Articles de ces *Mémoires*, dans lesquels il y a des choses extrêmement curieuses. C'est un mêlange de faits historiques, tirés de la *Chonologie Novenaire* du Docteur *Cayet*. Tout le monde convient que l'ouvrage de ce Docteur est rempli d'Anecdotes singulières, dont aucun autre écrivain n'avoit eu connoissance. *Cayet* les sçavoit d'original, ayant été Sous-précepteur d'*Henry* IV, & Ministre Prédicant de *Catherine de Bourbon.* Ainsi je ne doute pas, Monsieur, que vous ne lisiez avec plaisir l'extrait que M. l'Abbé d'*Artigny* nous a donné de cette *Chronologie.* Elle contient des particularités peu connues, touchant

les guerres arrivées en France depuis la mort de *François* I jusqu'au regne d'*Henry* IV.

Que de choses j'aurois à vous dire, Monsieur, de ces nouveaux *Mémoires*, si je ne craignois que vous ne m'accusassiez de trop de prolixité. Je finis en vous annonçant que M. l'Abbé d'*Artigny* n'a pas borné son travail à ce cinquième Volume. Il en promet un sixième qui ne tardera pas à paroître, & dont je vous rendrai compte dans son tems.

Lettre de M. d'Aquin *à l'Auteur de ces Feuilles.*

Permettez-moi, Monsieur, de vous communiquer quelques remarques sur l'*Histoire de l'Opéra*, dont vous avez rendu compte dans la troisième Lettre du Tome VIII de vos Feuilles. Cet ouvrage ne renferme presque, comme vous l'avez observé, qu'une vie très-étendue de *Lully*; & cette vie est, à peu de choses près, la même qu'on lit dans le *Parnasse François* de M. *Titon du Tillet.* Ce qu'il y a de neuf dans la nouvelle est le dénombrement curieux des fils, des filles & des gendres de ce Musicien. On y trouve aussi quelques Anecdotes; celle-ci, par

exemple : » *Lully* avoit une merveilleuse » autorité sur la République Musicienne, » il n'avoit jamais de Maitresse, & il te- » noit la main pour que ses Chanteuses & » Danseuses n'accordassent rien à autrui. » Nos Syrènes & nos Terpsicores sont beaucoup moins gênées depuis longtems.

De tous les Réglemens faits pour maintenir l'*Opera* dans un bon ordre, le plus nécessaire, selon moi, est le XIII, conçû en ces termes. » Les paroles destinées » pour être mises en Musique, seront » examinées par gens d'esprit à ce com- » mis, avant que le Musicien puisse com- » mencer d'y travailler. » Malheureusement pour le Public ce projet n'est plus exécuté.

Je ne sçais pourquoi l'Historien entre dans un si grand détail sur les ouvrages de plusieurs Poëtes, qui n'ont fait qu'un *Opera* ou même un simple divertissement, comme M. *Néricault Destouches*. Pourquoi donner le Catalogue de leurs ouvrages, soit en Prose soit en Vers ? Est-ce pour grossir le Volume ? Je n'ai plus rien à dire. A l'article de *Boyer*, dont nous n'avons que le seul *Opera* de *Méduse*, mis en Musique par *Bouvart*, on dit qu'il travailla pendant cinquante ans pour le Théâtre, sans marquer pour l

quel ; ce qui sans doute a donné lieu, Monsieur, à une légère méprise qui se trouve dans votre Lettre. » *Boyer*, dites- » vous, travailla pendant cinquante ans » pour le Théâtre, & ne vit jamais réus- » sir aucun de ses *Opera*. Pour éprouver » si la chute de ses ouvrages ne devoit » pas être imputée à la mauvaise humeur » du Parterre, il fit afficher la Tragédie » d'*Agamemnon* sous le nom de *Pader* » d'*Asszan* (& non d'*Asseran*, ainsi que » l'écrit l'Auteur de l'*Histoire de l'Opéra*) » la Pièce fut généralement applaudie ; » *Racine* même, le plus grand fléau de » *Boyer*, se déclara pour l'*Opera* nouveau : » l'Auteur s'écria au milieu du Parterre : » elle est pourtant de *Boyer* malgré M. » *Racine*. Le lendemain ce même *Opera* » fut sifflé. » Ce fut à la Tragédie de *Judith*, que *Boyer* s'écria dans l'enthousiasme du succès : *En voilà donc une qui réussit en dépit de Monsieur Racine*. Croiroit-on, Monsieur, qu'un homme aussi décrié que *Boyer* osât se charger de revoir les *Opera* de *Quinault* ? L'Historien rapporte que ce fut par ordre de M. *Colbert* ; c'est à peu près comme si l'on eût chargé *Colasse* de revoir la Musique de *Lully*.

Tout le monde se souvient de ce pas-

sage de la *Bruyère :* » Quand on excelle » dans son art, & qu'on lui donne toute » la perfection dont il est capable, l'on en » sort en quelque manière, & l'on s'égale » à ce qu'il y a de plus noble & de plus » relevé. *Vignon* est un Peintre; *Colasse* » est un Musicien, & l'Auteur de *Pirame* » est un Poëte; mais *Mignard* est *Mignard*, » *Lully* est *Lully*, & *Corneille* est *Corneille*. L'Historien de l'*Opera* prétend dans une note, que la *Bruyère*, par l'Auteur de *Pirame*, désigne *Théophile*, Poëte François, mort le 25 Septembre 1626; il est bon d'avertir que par l'Auteur de *Pirame* la *Bruyère* a entendu *Pradon*. Dans ce tems-là, comme dans le nôtre, on récitoit sur le même Théâtre les chef-d'œuvres des grands Maîtres & les vers barbares des singes de l'Art. *Pradon*, protégé par de sots admirateurs, devint si arrogant pour un ou deux succès passagers, qu'il se crut le maître de la Scène Françoise; après sa mort on l'affubla de cette Epitaphe, qui doit effrayer les *Pradons* modernes.

Cy gît le Poëte *Pradon*,
Qui, durant quarante ans, d'une ardeur sans pareille,
Fit à la barbe d'Apollon
Le même métier que *Corneille*.

Il y a plusieurs omissions dans cette *Histoire de l'Opera*. Lors qu'on parle des Acteurs, on passe sous silence M. *Muraire* & M. *Tribou*. L'un & l'autre méritoient bien une place dans cet ouvrage. On a fait la même injustice à Mlle. *Petitpas*, retirée de l'*Opera* en 1739. L'Auteur ne dit pas un mot de Danseurs, tels que *Beauchamp*, *Pecourt*, *Blondi*, *Marcel*; Il me semble aussi qu'il ne rend pas à Mlle. *Sallé* toute la justice qui lui est dûe: Mlle. *Camargo* est, selon l'Auteur, la *charmante Camargo*; & Mlle. *Sallé* est nommée sans la moindre petite épithète; M. de *Voltaire* l'a appellée, *Sallé l'enchanteresse*; notre Historien auroit dû y faire attention. Voici encore une erreur qui me paroît considérable. » *Balot de Sovot*, Au» teur vivant, frère du sieur *Balot* Notai» re, a composé les paroles de l'Acte de » *Pygmalion* du *Triomphe des Arts* 1700, » au lieu de celles de M. *de la Motte*; la » Musique est du sieur *Rameau*. » Il n'est point vrai que M. *Balot* ait refait l'Acte de *Pygmalion*; il y a seulement de sa façon, dans cet Acte charmant, quelques corrections & plusieurs Ariètes. Il auroit été difficile de mieux faire que *la Motte*, & M. *Balot* a trop de goût pour le tenter.

Dans l'Article de *Thomas Corneille*, on attribue à ce Poëte, *Psyché* & *Bellérophon*, Tragédies-Opera, mises en Musique par *Lully*, & représentées en 1678 & 1679. Ces deux *Opera* appartiennent à l'illustre M. *de Fontenelle*. *Despréaux* prétendoit être l'Auteur de *Bellérophon*, parce que (disoit-il) il l'avoit réformé presque d'un bout à l'autre. Voici comme on le fait parler dans le *Bolœana*, Recueil hazardé & qui n'est pas d'un grand poids parmi les gens de Lettres. » Tout ce qui s'est trouvé » de passable dans *Bellérophon*, c'est à moi » qu'on le doit. » M. *de Fontenelle* a adressé à ce sujet une lettre aux Auteurs du Journal des Sçavans, dans laquelle il assure bien positivement, qu'à l'exception du Prologue, d'un morceau fameux qui ouvre le quatrième Acte, *Quel charmant spectacle pour mon cœur amoureux*, & de ce qu'on appelle dans les Opera, *Cannevas*, il ne peut y avoir un mot de M. *Despréaux* dans tout *Bellérophon*. M. *de Fontenelle* ajoute : » je le sçais de l'Au- » teur, qui n'est point M. *Corneille*, qui » est encore vivant, & qui se déclarera s'il » le faut. » Cet Auteur est M. *de Fontenelle* lui-même. Voici l'historique de cet Opera. *Lully*, fatigué du déchaînement de *Despréaux* & de ses amis contre *Qui-*

nault, abandonna ce Poëte, & pria *Thomas Corneille* de lui faire un *Opera*. Celui-ci ne goûtant pas trop cette sorte de travail, s'avisa de mettre en sa place, mais sans en rien dire, un jeune homme qui étoit en Province; il lui envoya le Plan de *Bellérophon* qui avoit été montré à *Despréaux*, & où il est vrai que le nom sonore du Magicien *Amisodar* fut fourni par lui. Le jeune homme exécuta tout ce Plan. La Pièce fut envoyée Acte par Acte, & on ne fit aux Vers que de très-légers changemens; *Lully* les mit en Musique, Pourquoi donc M. de *Monchenay*, Auteur du *Bolæana*, fait-il dire à *Lully* qu'il auroit mieux aimé mettre en Musique un Exploit? Cette mauvaise plaisanterie tombe d'elle-même. On peut ajouter que *Despréaux* n'étoit pas trop au fait de l'*Opera*. M. *de Fontenelle* rapporte pour le prouver, que *Despréaux* a honoré un endroit de *Bellérophon* d'une louange peu convenable & beaucoup trop forte.[1] » Je n'ai vû, dit le Satyrique, que dans *Bellérophon* des traits » qui marquent un peu de passion; les » autres *Opera* parlent proprement le langage de la débauche. « Voici les deux Vers qui marquent la passion, selon *Boileau*.

L'amour trop heureux s'affoiblit ;
Mais l'amour malheureux s'augmente.

Cette prédilection de M. *Despréaux* pour *Bellérophon*, continue M. *de Fontenelle*, „ marqueroit qu'il y a eu beau„ coup de part, & on conjectureroit, mê„ me légitimement, que ces Vers sont de „ lui, puisqu'il les a loués, si le contraire „ n'étoit bien certain. Au fond ces deux „ Vers ne sont pas proprement un trait „ de passion, mais une reflexion de per„ sonne passionnée, & même, si l'on vou„ loit, de personne qui ne le seroit point. „ Ces Vers-ci, du même *Bellérophon*,

Qu'il est doux de trouver dans un Amant qu'on aime
Un Epoux que l'on doit aimer.

„ vaudroient peut-être mieux dans le „ même genre. „

Puisqu'il est question de M. *de Fontenelle*, Monsieur, permettez-moi de relever ici une petite erreur de M. *de Voltaire* dans son *Histoire de Louis XIV*. » L'Abbé *de St. Pierre*, dit-il, étoit » un gentilhomme de Normandie, qui » n'ayant qu'une fortune médiocre, la » partagea long-tems avec les célébres » *Varignon* & *Fontenelle*. » M. *de Fontenelle* m'a fait l'honneur de m'assurer plus d'une

d'une fois que l'Abbé de *St. Pierre* n'étoit alors en état *de partager sa médiocre fortune*, ni avec lui ni avec d'autres. *Je n'ai jamais été dans le cas*, ajouta cet homme respectable & véridique, *& mes parens, sans être riches, m'ont donné dans ma jeunesse tous les secours convenables.* Ce qui a pû donner lieu à cette erreur, est l'union intime qui regnoit entre l'Abbé de *St. Pierre*, *Varignon* & M. de *Fontenelle*. Souvent même il arrivoit à M. *de Fontenelle* de passer une quinzaine de jours chez l'Abbé; mais comme il me l'a dit plusieurs fois: *je couchois assez souvent dans ce tems-là tantôt chez un ami, tantôt chez un autre.*

Je suis, &c.

A Paris ce 27
Février 1753.

LETTRE XI.

Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement;
Et les mots pour le dire arrivent aisément.

SI ce principe est le vôtre, Monsieur, vous reprocherez à l'Auteur d'un Livre nouveau en deux Volumes in-12, intitu- L'Esprit des Beaux Arts.

lé, L'*Esprit des Beaux Arts*, de n'avoir pas en général conçu avec assez de netteté la matière qu'il traite. „ Il faudroit, dit-„ il, trouver un emploi constamment „ heureux des facultés de l'entendement. „ Pour satisfaire à cet intérêt général, il „ faut sans doute s'appliquer à recon-„ noître ce qu'il y peut avoir de plus réel „ en nous-mêmes; il faut essayer de dé-„ velopper les principes des expressions „ les plus vraies de la sensibilité; & c'est „ ce que nous entendons ici par l'*Esprit* „ *des Beaux Arts.* „

Quoique cette définition ne soit pas trop claire, le but de l'ouvrage, à ce qu'il me semble, est de faire connoître les véritables sources du bon goût dans le Langage, dans la Musique, dans la Danse, dans la Peinture, dans la Sculpture & dans l'Architecture. L'Auteur se propose d'expliquer les contradictions qui divisent les hommes par rapport au goût, & de ramener les Beaux Arts à une règle infaillible, à un principe constant & primitif. Ce principe, Monsieur, c'est *le plaisir pur des mouvemens de l'organe, dont l'expression la plus vive & la plus frappante constitue essentiellement le goût le plus parfait.* Le plus ou le moins de sensibilité dans nos sensations nous rend plus ou moins capables d'atteindre à ce

degré de perfection. Le bon goût n'est donc autre chose que la vraie science des expressions de la sensibilité, de même que le plaisir mécanique des sens est le vrai principe du goût. Voilà, Monsieur, la façon la plus intelligible, dont je puisse vous rendre les idées de notre Métaphysicien ; voyons, dans le détail, si l'application en sera heureuse.

L'Auteur demande pourquoi dans les beaux jours de la Grèce les Arts ont été portés à un plus haut degré de perfection, que quand elle eût subi le joug des Romains ? C'est, dit-il, que l'indépendance des Grecs, jointe à la grande sensibilité que leur donnoit leur climat, les rendoit très-capables de ressentir les émotions des organes dans toute leur pureté ; aussi ont-ils souvent donné des expressions des émotions les plus délicates ; mais sitôt qu'ils furent devenus les esclaves des Romains, le poids de la tyrannie ne leur permit plus de distinguer la vérité & la délicatesse des sensations : *le plaisir pur des mouvemens des organes ne se fit plus ressentir, & les Beaux Arts se perdirent dans les inquiétudes de l'ame.*

L'Auteur divise son ouvrage en quatre parties. La première traite de l'art de la parole ; la seconde, des expressions so-

nores ; la troisiéme, des mouvemens du corps & de leurs représentations ; la quatrième, de l'Architecture.

Par l'art de la parole on entend ici les Langues & la Poësie ; & voici de quelle manière l'Auteur applique aux Langues en particulier son principe général.

Les sentimens de l'ame se manifestent par des expressions extérieures. Plus l'ame a de sensibilité, plus ces expressions sont vives. Or comme le langage sert à exprimer nos sentimens, il doit être plus ou moins vif, plus ou moins expressif, selon le plus ou moins de sensibilité que nous éprouvons. La chaleur du climat des peuples orientaux les rend plus sensibles qu'on ne l'est dans les froides régions du Nord. Ils doivent donc avoir des idiomes, dont les sons forts & harmonieux peignent vivement les objets qu'ils expriment. De-là ce grand usage de métaphores & de figures hardies, si ordinaires dans le style oriental. Ceux au contraire qui vivent sous un Ciel plus froid, n'ont pas la même sensibilité ; la dureté de leurs affections a dû passer dans leur langage ; c'est ce qui produit la rudesse des Langues Septentrionales. Les François habitent un climat temperé ; ils n'ont par conséquent, dans leur idio-

me, ni la véhémence des uns, ni la dureté des autres. Une certaine douceur, jointe à beaucoup d'élegance & de clarté, a dû former le caractère distinctif de notre Langue. Vous voyez, Monsieur, que le climat que M. *de Montesquieu* a mis si fort en vogue, a des propriétés beaucoup plus étendues que celles qu'on lui accorde dans *L'Esprit des Loix*, puisqu'il influe jusques sur le langage; non-seulement, dit l'Auteur, sur celui de chaque Nation, mais encore sur celui *de chaque Province, de chaque Ville, de chaque Quartier*. Peut-on pousser plus loin l'influence du climat?

Mais ce climat, si favorable aux peuples de la Grèce & de l'Asie, n'a introduit aucune harmonie dans notre langue, ni aucune expression imitative de l'objet qu'elle doit représenter; & c'est-là, selon l'Auteur, une des principales causes qui rendent notre Poësie si foible en comparaison de celle des Anciens. Dans les Langues des Grecs & des Romains chaque mot avoit une harmonie reglée; & il pouvoit y avoir une grande ressemblance des sons avec les objets qu'il falloit peindre; mais la Langue Françoise n'ayant presque pour toute cadence que la rime, n'a aussi que peu de force de Poësie & de vérité d'imitation.

Les *expressions sonores* font le sujet de la seconde partie de cet ouvrage, & cette partie renferme douze chapitres, qui, à la reserve de quelques réflexions sur la déclamation, roulent uniquement sur la Musique ancienne & moderne. On sent que c'est ici la matière favorite de l'Auteur par l'étendue qu'il lui donne. Il rappelle d'abord les effets surprenans que les Grecs ont attribués à la Musique. Les traits qu'il rapporte, quoique connus de tout le monde, se font lire dans cet ouvrage avec beaucoup de plaisir. L'Auteur y a joint des idées métaphysiques, des supputations & des calculs d'algèbre. C'est à l'ouvrage même que je vous renvoye, Monsieur, si vous êtes curieux de sçavoir ce que c'étoit que la gamme des Grecs; ce qu'on entend par la Musique naturelle & primitive, & quels en étoient l'ordre & la mesure; si les Anciens ont connu l'harmonie, & dans quel tems on a commencé à la connoître; quelle est la gamme dont nous nous servons aujourd'hui, & qui est-ce qui en est le premier Auteur; en quoi la Musique des Anciens différoit de la nôtre, & en quoi les modernes eux-mêmes diffèrent les uns des autres dans le goût de leur Musique; quel est enfin le génie de la Musique

Françoise & le caractère de nôtre Opéra ; J'avoue que tous ces points differens, exposés dans un certain jour, formeroient une histoire curieuse & intéressante, surtout aujourd'hui. Mais l'Auteur a traité sa matière moins en Critique & en Historien, qu'en Métaphysicien & en Géomètre.

Il est une manière de s'exprimer autrement que par des paroles & par des sons. Le corps a des mouvemens qui peuvent être les expressions de nos sentimens; telles sont la gesticulation & la danse : l'art peut faire des représentations de ces mouvemens expressifs ; & voilà la Sculpture & la Peinture.

La plus grande vivacité des mouvemens du corps appartient aux peuples dont le climat a le plus de chaleur, parce que c'est chez eux, comme on l'a dit, que se trouve la plus grande sensibilité. Plus on avance dans les climats méridionaux, plus les hommes fortifient l'expression vocale par celle des gestes, & parlent, pour ainsi dire, par un plus grand nombre d'organes. C'est donc dans les pays chauds qu'il faut aller chercher les bons Comédiens & les excellens Danseurs. L'Auteur prend de là occasion de nous donner l'histoire de la Danse ancienne & moderne.

Il distingue quatre sortes de danses chez les Anciens ; celles qui entroient dans les cérémonies religieuses ; celles qui appartenoient aux exercices de la guerre ; les danses du Théâtre ; & celles enfin qui se dansoient aux nôces, aux festins & à d'autres fêtes semblables. Toutes ces danses furent établies par principe de santé, de politique & de religion ; mais dans la suite on n'y chercha que le plaisir. L'Auteur gémit de ce que ces expressions de la sensibilité n'ont plus aujourd'hui d'autre objet que de dissiper l'ennui des hommes inappliqués. Il regrette ces tems heureux, où *parmi des faiseurs de Vaudevilles, des Histrions & des Maîtres à danser, on choisissoit des Ministres d'état.*

L'influence toujours agissante du climat s'étend sur les Peintres, ainsi que sur les Musiciens, les Poëtes & les Grammairiens. Nos Peintres qui vont en Italie, éprouvent sans doute une plus grande sensibilité causée par la chaleur du pays ; ils sont en conséquence plus vifs dans leurs expressions, & font des tableaux dans le goût Italien. Les Italiens au contraire qui viennent passer quelques années en France y altèrent leur manière sous un climat trop tempéré. Voilà, Mon-

ſieur, l'origine ou la cauſe des différens goûts dans la Peinture & de la diverſité des Ecoles : & comme, ſelon l'Auteur, le climat varie dans chaque Province, dans chaque Ville, dans chaque Quartier, faut-il s'étonner de voir tant de differentes Ecoles de Peintures ? Ces réflexions ſont précédées d'une hiſtoire abrégée de cet Art, & de quelques règles de perſpective.

Les Grecs & les Romains ont porté la Sculpture à une perfection inimitable. L'Auteur caractériſe ainſi ce bel Art chez ces deux Peuples. „ Les figures des Grecs „ ont un tendre, un moëlleux & une „ ſoupleſſe admirable. Alors on rendoit „ la nature dans toute ſa pureté, & les „ figures n'étoient point habillées... Les „ Héros étoient repréſentés avec les at- „ tributs de leur gloire; les Dieux por- „ toient les marques de leur puiſſance.... „ Les figures Romaines ont une ſorte de „ fierté majeſtueuſe, qui rend aſſez bien „ le caractère de cette Nation ambitieu- „ ſe. Elles ſont aiſées à diſtinguer des „ figures Grecques, qui ont des graces „ négligées. A Rome on voiloit les figu- „ res par des draperies mouillées & con- „ venables aux différens états. On ren- „ doit la nature avec moins de ſoupleſſe

„ & d'esprit, mais avec plus de fermeté
„ & de grandeur qu'à Athènes. „

La quatriéme partie de cet ouvrage peut être regardée comme un Traité historique d'Architecture : cet Art n'est pas moins dépendant que les autres de l'influence du climat ; & sans être le langage du sentiment & des passions, il doit pourtant satisfaire la sensibilité : de-là cette grande varieté dans le goût des édifices. Pourquoi les Goths percerent-ils les leurs par des croisées immenses, & mirent-ils par tout des rosettes & des déchiquetures ? C'est, dit l'Auteur, parce qu'ils avoient habité un pays noir & ténébreux, où ils avoient été obligés de laisser de grandes ouvertures pour donner passage à la lumière, & faire entrer le jour dans l'intérieur de leurs bâtimens. Sous un Ciel plus heureux, ils conservèrent le goût de leurs premiers édifices. „ Les bâti-
„ mens François ont plus de croisées &
„ sont mieux éclairés que ceux d'Italie ;
„ c'est qu'il fait moins chaud à Paris qu'à
„ Rome. Tous les édifices modernes sont
„ plus percés que ceux que les Anciens
„ ont bâti dans les mêmes climats ; c'est
„ sans doute parce que les Européens de
„ ce siècle sont la postérité des Goths. „

La description des anciens Temples de

l'Egypte, de la Grèce & de Rome, celle de leurs Théâtres, de leurs Palais & de nos Eglises, tant Gothiques que Modernes, fait ici une partie de l'histoire de l'Architecture, sur laquelle l'Auteur s'est un peu plus étendu que sur les Arts précédens. Cette matière prête moins à la Métaphysique que celle qui a fait le sujet des autres parties; aussi l'Auteur s'énonce-t'il beaucoup plus clairement. Il faut convenir qu'il y a dans cet ouvrage de la Philosophie, des vûes, un systême qui n'est pas neuf, mais développé d'une manière nouvelle. Le principe que le *climat influe sur chaque quartier*, me paroît assez plaisant. On pourroit expliquer par là bien des phénomenes Littéraires. Une Comédie qui seroit sifflée dans la rue des Fossés Saint-Germain, est applaudie dans la rue Mauconseil; c'est le climat qui en est la cause; & comme ce climat n'est presque jamais le même dans le même pays, peut-être telle Tragédie qui n'a pas été goutée dans un tel mois, l'auroit-elle été un mois plutôt ou plus tard. C'est sans doute la faute de notre climat, s'il paroît tant de mauvais ouvrages. Puisqu'on a fait l'*Esprit des Beaux Arts*, j'espère qu'on nous donnera l'*Art des Beaux Esprits*; cet ouvrage ne seroit

pas inutile dans ce siècle, où les beaux Esprits ne connoissent pas plus l'Art que la Nature.

Lettre de M. Soret, *Avocat au Parlement de Paris, à l'Auteur de ces Feuilles.*

Le zèle de M. *de Moncrif*, Monsieur, est digne des éloges que vous lui prodiguez. Bien différent de ces Auteurs qui consacrent leurs talens à corrompre les mœurs, à deshonorer la Religion, cet ingénieux Ecrivain tourne ses vûes du côté du bien public. Ses productions portent l'empreinte de son caractère : elles annoncent l'honnête homme, le citoyen vertueux ; mais vous conviendrez avec moi, que plus le zèle est ardent, plus il est sujet à se tromper. Je ne sçai si la Lettre de M. *de Moncrif* adressée au Roi de Pologne, Duc de Lorraine, est exempte de ce reproche. Je ne connois cette Lettre que par vos Feuilles. Oserois-je, Monsieur, vous proposer mes réflexions sur ce que vous paroissez adopter du systême de l'Auteur par rapport à l'éloquence de la Chaire.

M. *de Moncrif*, dites-vous, conseille aux Prédicateurs d'être plus courts qu'ils ne le sont ordinairement, & de ne point

paſſer la demie-heure : étendue proportionnée à la durée d'application dont le plus grand nombre des Auditeurs eſt capable. Cette règle n'eſt-elle pas un peu hazardée ? Je crois bien qu'une demie-heure eſt aſſez pour plaire : je doute qu'elle ſuffiſe pour plaire, perſuader & toucher. La plûpart des ſujets de la Morale Chrétienne ne ſçauroient être traités dans un ſi court eſpace. Ils exigent ſouvent que le Prédicateur joigne le raiſonnement au pathétique. S'il ſe livre à l'ün, ce ne ſera qu'aux dépens de l'autre. Pour peu que le goût des phraſes s'en mêle, il en reſultera une grande diſette de choſes. Le Diſcours ne ſera qu'un ſquelette décharné, ſans conſiſtance & ſans chaleur ; il reſſemblera, pour le dire en paſſant, à la plûpart de ces Diſcours qui obtiennent les couronnes Académiques, & dont la ſécheresse vient peut-être de ce qu'ils ſont bornés à cette malheureuſe demie-heure de lecture.

D'ailleurs, s'il ne falloit conſulter que la durée d'application de la plus grande partie des Auditeurs, les Prédicateurs les plus zèlés ſeroient preſque tentés de renoncer au miniſtère de la parole. Car, dans les grandes Villes ſurtout, ſi vous retranchez d'un Auditoire les vieillards

qui n'entendent point, les diſtraits qui n'écoutent pas, les Financiers qui s'aſſoupiſſent, les femmelettes qui babillent, les Petits-Maîtres qui rient & qui ſcandaliſent, il ne reſtera qu'un très-petit nombre de gens qui vont au Sermon pour s'inſtruire & pour s'édifier. Or je penſe qu'un Orateur Chrétien doit, même à ce petit nombre de vrais Auditeurs, au moins trois quarts d'heure de prédication. Nous laiſſerons les impies & les gens inattentifs cauſer, bâiller ou dormir pendant le dernier quart d'heure; & avec la permiſſion de M. *de Moncrif*, nous écouterons volontiers, durant ce tems, un Prédicateur qui nous dira des choſes claires, inſtructives, ſolides & pleines d'onction.

L'Auteur veut encore que les Prédicateurs cherchent à toucher le cœur plutôt qu'à frapper l'eſprit. Le mot admirable d'une grande Princeſſe, qu'il rapporte à cette occaſion, malheureuſement ne prouve rien. Le conſeil de M. *de Moncrif* auroit lieu ſans doute, ſi tous les Chrétiens étoient auſſi pénétrés des vérités de la Religion que cette auguſte & vertueuſe Reine. Si l'on n'avoit que de ſemblables Auditeurs, la prédication ſeroit auſſi facile que conſolante : mais nous vivons

dans un siècle où regne l'oubli de l'Evangile & l'ignorance de ses préceptes. Je ne sçai si les Prédicateurs ne seront pas réduits bientôt à la nécessité de faire en chaire le Catéchisme. L'erreur & l'incrédulité font chaque jour des progrès nouveaux & sensibles. Elles lèvent le masque avec tant de hardiesse, qu'il n'est plus permis à un Orateur Chrétien de supposer ses Auditeurs instruits ou persuadés. Son premier objet est donc aujourd'hui de *prouver* la Religion plutôt que *de la faire aimer*. Cette nécessité emporte un certain détail d'explications & de preuves, avant que d'en venir à ces grands mouvemens de l'art oratoire, destinés à faire naître dans l'ame le trouble, la honte, le repentir & l'amour : & voilà, ce me semble, une nouvelle raison de prolonger les Sermons au-delà de la demie-heure (*a*).

Enfin, le grand projet de M. *de Moncrif*, pour rendre la prédication utile, seroit d'engager la plûpart des Orateurs

(*a*) Je pense avec M. *Soret*, qu'il ne faut point prescrire de tems limité à l'art oratoire. Ses mouvemens ne veulent point être resserrés dans des bornes étroites ; ce seroit, pour ainsi dire, vouloir opposer une digue aux fertiles inondations du Nil.

Chrétiens à ne point composer eux-mêmes de Discours, & à se borner à bien réciter les beaux Sermons que nous avons dans notre Langue. Ce systême, s'il étoit adopté, n'iroit pas moins qu'à décourager la jeunesse, qu'à fomenter l'ignorance, qu'à détruire l'émulation, & par la même raison anéantir le talent. N'opposons point une barrière invincible aux jeunes Ministres de l'Evangile, qui ont le courage de se présenter dans cette pénible carrière : c'est l'unique moyen de les former.

Les Prédicateurs, dit-on, qui consentiroient à faire usage de cet emprunt n'auroient pas à se défendre de l'amour propre, de la vanité qu'inspire le titre d'Auteur. Eh, Monsieur, je vous conjure, au nom de l'humanité, laissez-nous notre amour propre. Ce principe, quoique vicieux dans ses excès, a souvent d'heureuses suites. Lorsqu'il est bien entendu, il est la source des plus grands talens, & même des plus grandes vertus (*a*).

(*a*) M. *Soret* pouvoit ajouter qu'un Prédicateur, qui prononceroit les Sermons d'autrui n'en seroit pas plus exempt de vanité. Les éloges qu'on lui donneroit sur sa voix, sur sa déclamation, &c. seroient bien propres à lui inspirer de l'orgueil. Un Comédien qui joue supérieurement est-il insensible à la voix de l'amour propre ?

Vous êtes persuadé que si un Prédicateur annonçoit qu'il prêchera pendant tout le Carême, tantôt un Sermon de *Bourdaloue*, tantôt un de *Cheminais*, un jour *Fléchier*, un autre jour *Massillon*, il attireroit une foule prodigieuse ; & que pour peu qu'il débitât passablement, il opéreroit de grands fruits : permettez-moi d'en douter. Je pense même que cette annonce produiroit tout le contraire de ce double effet. Les ouvrages de ces grands Maîtres sont entre les mains de tout le monde. Qu'arriveroit-il ? C'est qu'on seroit bien tenté, sur-tout dans la rigueur des saisons, de ne pas aller à l'Eglise, pour entendre un Discours que l'on auroit dans son Cabinet. (*a*) On croiroit remplir, par la lecture du Sermon, l'obligation d'y assister. D'ailleurs vous écartez de l'Auditoire les curieux & les critiques : inconvénient réel, préjudiciable au progrès de la foi & des mœurs : car il est arrivé que plus d'un *Augustin* qui n'étoit allé au Sermon que dans le dessein de s'amuser ou de censurer le Prédicateur, en est revenu pénitent & converti.

(*a*) On a chez soi *Corneille*, *Racine*, *Molière* & *Regnard* ; on les sçait même par cœur, & cependant on va tous les jours les voir jouer.

D'un autre côté, qu'elle contenance voulez-vous que fasse un homme qui montera, en Chaire, chargé des depouilles d'autrui, & qui en aura prévenu son Auditoire ? Je ne sçais quelle pudeur tiendra, malgré lui, le Prédicateur dans la gêne. Croyez-vous, Monsieur, que cette situation humiliante prête beaucoup à l'action. Pensez-vous que ce nouvel Automate qui n'aura de vie que pour sentir son impuissance & sa honte, puisse donner beaucoup d'ame & de chaleur à son éloquence empruntée ? Il y a plus. Je suppose qu'il soit assez humble pour soutenir, sans contrainte, ce personnage, & que chez lui l'intérêt des ames l'emporte sur toute vûe particulière, n'y a-t'il pas lieu de craindre qu'avec le meilleur Sermon d'emprunt, il ne fasse moins de fruit que s'il en récitoit un médiocre de son fond. Cela est d'expérience. On fait bien mieux sentir ce qu'on a composé soi-même que ce que les autres ont écrit, & il est constant que l'Auditoire n'est touché qu'à proportion que le Prédicateur est censé pénetré lui-même de ce qu'il dit. Quels fruits peuvent donc operer une éloquence postiche & des sentimens d'emprunt ? La seule idée que le Prédicateur n'est que le singe des autres,

ſera plus propre à jetter un ridicule ſur lui, qu'à convertir ſon Auditeur. (*a*)

Vous dites, Monſieur, avec la réſerve qui convient quand il eſt queſtion de comparer le ſacré au profane, vous dites que les Sermons ſeroient ſuivis comme les Pièces de Théâtre, ſi on faiſoit reparoître dans la Chaire les grands hommes qui en ont été l'ornement & l'appui, comme on remet tous les jours ſur la Scène les grands Poëtes Dramatiques. Cette idée eſt ſéduiſante. Elle a un air de vérité qui frappe au premier coup d'œil; mais conſidérée de plus près,

(*a*) M. *Soret* me permettra de lui répondre, que le Prédicateur feroit bonne contenance, & qu'il n'y auroit point de ridicule, ſi l'uſage de débiter les Sermons d'autrui devenoit à la mode; & quant à la déclamation, l'expérience journalière nous prouve que beaucoup de Prédicateurs, même des plus célèbres, n'ont pas le talent de réciter leurs ouvrages, qui vaudroient beaucoup mieux dans la bouche d'autrui. Au reſte, M. *de Moncrif* ne prétend pas aſſujettir tous les Prédicateurs à n'être que les échos des grands modèles. Il excepte ſans doute tous ceux qui ſont nés avec un talent décidé pour la Chaire; cela va ſans dire, & ſon ſyſtème ne regarde que cette foule de miſérables ſermoneurs, dont les Diſcours ſont ſi médiocres qu'ils font bâiller le Chrétien, ou ſi ridicules qu'ils font rire le libertin.

elle perd beaucoup de sa vraisemblance. Ce n'est pas toujours la bonté connue d'une Tragédie qui produit le grand nombre de Spectateurs. (a) Le goût de la dissipation, l'intérêt du plaisir, le cri des passions, que sçai-je? mille raisons entraînent au Spectacle, qui ne conduisent pas à la Prédication. Avec tout cela, vous conviendrez encore que le goût de la nouveauté est principalement ce qui attire la foule au Théâtre, puisqu'elle n'est jamais si grande qu'aux premières représentations. D'ailleurs on n'exige pas que l'Acteur soit persuadé; il ne doit que faire illusion. (b) Il faut au contraire que le Prédicateur soit censé convaincu & pénétré, parce qu'il doit convertir. On court aux représentations de Pièces connues pour le jeu de l'Acteur qui affecte les sens, & ce qui flatte les sens paroît toujours nouveau. On va au Sermon pour entendre des vérités & des leçons qui contredisent, qui mortifient,

(a) Je conviens avec M. *Sorèt* que le goût de la dissipation, &c. attire beaucoup de monde au spectacle; mais tous ceux qui vont au Sermon y vont-ils pour le Sermon même?

(b) Un Acteur ne fait illusion qu'autant qu'il paroît persuadé.

qui révoltent l'amour propre. Pour les faire goûter, il faut du moins les embellir par un nouveau tour, leur prêter de nouvelles graces. Je doute, par exemple, que *Massillon*, qui, comme vous le dites, avoit coutume de prêcher avec un succès sans bornes, eût traîné à sa suite ce grand nombre d'Auditeurs, s'il se fût avisé de déclamer les Sermons de *Bourdaloue*. (*a*)

J'oubliois, Monsieur, de vous faire une dernière observation. Si l'on doit moins chercher à frapper l'esprit qu'à toucher le cœur, il faut renoncer à prêcher *Bourdaloue*, puisque ce grand Hom-

(*a*) Ce que dit ici l'Auteur de la Lettre est fort sensé. Mais encore une fois M. *de Moncrif* est trop judicieux pour vouloir que ceux qui sont nés avec les talens d'un *Bourdaloue* ou d'un *Massillon* ne fassent aucun usage de leur génie. Il ne défend pas même à qui que ce soit de composer ; il souhaiteroit seulement qu'un Prédicateur médiocre eût assez de connoissance de lui-même & d'humilité pour renoncer à débiter les mauvais Sermons qu'il compose. C'est ainsi qu'un amateur du Théâtre (car je ne quitte point cette comparaison qui me paroît juste) pourroit désirer que tel Poëte Dramatique renonçât enfin à nous donner de mauvaises pièces, & prît plûtôt le parti de se faire Acteur, s'il avoit quelque talent, & de réciter les chefs-d'œuvres de *Corneille* & de *Racine*.

me ne paroît guères s'attacher qu'à convaincre l'esprit ; & encore une fois, convenons-en, à la honte des Chrétiens, il avoit de bonnes raisons. Il faut encore abandonner *Bourdaloue* & *Massillon*, si l'on ne veut nous accorder que des Sermons d'une demie-heure. L'heure entière suffiroit à peine pour débiter les Discours de ces Maîtres de l'Eloquence Chrétienne. Dira-t'on qu'il n'y a qu'à les partager & n'en prêcher que la moitié ; mais ces Discours forment des touts dont les parties sont si bien assorties & tellement liées que si on les divise, ce sera, en quelque sorte, les anéantir. Ce sera du moins leur ôter leur force, & les rendre incapables d'opérer les fruits qu'on pouvoit en espérer. Voudra-t'on les rédiger ? on les gâtera : ou, si vous supposez un homme qui ait assez de goût, assez de talent pour réussir dans ce travail, il sera certainement en état de faire un Sermon plus que passable. Il ne méritera pas qu'on lui fasse la proposition humiliante de prêcher les Sermons d'autrui.

Voilà, Monsieur, une partie des réflexions que j'avois à vous faire. M. de *Moncrif* ne s'en offensera pas non plus que vous. Je sçai qu'avec toutes mes rai-

ſons, je pourrois fort bien avoir tort. Si j'avois eu à combattre l'opinion de certains Auteurs que je connois, je n'aurois attendu, de leur part, que le dédain & le mépris. Ici je n'ai rien de pareil à craindre. Le vrai zéle & le vrai mérite ne haïſſent point la critique. Ils l'adoptent quand elle eſt judicieuſe; ſi elle porte à faux, ils ſçavent gré du moins de la bonne intention.

J'ai l'honneur d'être, &c.

A Paris ce 2
Mars 1753.

LETTRE XII.

DEux ſortes de Phyſiciens, Monſieur, contribuent au progrès de la Phyſique. Les uns plus entreprenans s'occupent d'expériences d'éclat; ils veulent rendre cette ſcience intéreſſante, augmenter le nombre des amateurs, & ſoutenir l'admiration des curieux. Les autres, plus ſages, s'appliquent moins à produire des effets capables de faire ſpectacle, qu'à étudier les circonſt

Lettres ſur l'Electricité.

ceux qui sont déja connus, ou qui se présentent à eux dans le cours de leurs recherches. Leur but principal est de remonter aux causes par la voye de l'expérience, sans s'abandonner à une admiration oisive, quand ils appréhendent de n'en tirer aucun fruit pour le progrès de leurs connoissances. Ce que je dis ici de la Physique en général, doit s'appliquer sur-tout à la partie de cette science la plus curieuse, à l'Electricité.

M. *Franklin*, Anglois de nation & habitant de Philadelphie en Amérique, s'étoit formé sur ce sujet des idées singulières, qu'il avoit recueillies avec soin, pour en faire part au Public. Il les fit passer à Londres, où M. *Collinson* son ami les fit imprimer. Un particulier qui reçut cet ouvrage à Paris le traduisit en François; cette version tomba par hazard entre les mains de M. *Buffon*. Cet élégant & profond historien de la Nature goûta si fort la doctrine de M. *Franklin*, qu'il engagea le Traducteur à publier son ouvrage. Ce Livre, intéressant par l'air de nouveauté qui y regne, & par les avantages qu'il promet, fut fort accueilli; il est intitulé: *Expériences & observations sur l'Electricité, faites à Philadelphie en Amérique.* L'Auteur y remarque d'abord que la matière électrique

électrique enfile plus aisément un corps qui se termine en pointe, qu'un pareil corps qui seroit arrondi par le bout. Il fait voir en second lieu, qu'il y a une analogie parfaite entre l'Electricité & le Tonnerre; & de-là il conclut, que des verges de fer pointues, dressées en l'air sous un nuage orageux, attireroient à elles la matière de la foudre, & la feroient passer, sans éclat & sans danger, jusques dans le corps immense de la Terre où elle demeureroit absorbée. Dans les grandes Villes on aime les grands spectacles; & c'en étoit un digne d'admiration de voir le feu du Ciel soumis au pouvoir de la Terre. Aussi tout Paris se livra-t'il à la curiosité que lui inspira la singularité de ce phénomène; on accourut avec empressement dans les lieux où l'on en devoit faire les premières expériences. MM. *Dalibard* & *de Lor*, que ces épreuves ont rendus célèbres, avoient dressé leur Théâtre, l'un à *Marly-la-Ville*, & l'autre dans un quartier des plus élevés de Paris. Le 10 May, sur les deux heures & demie de l'après-midi, un orage, qui ne fit entendre qu'un seul coup de tonnerre, passa à *Marly-la-Ville*, au-dessus de la maison où M. *Dalibard* avoit élevé en l'air sa baguette de fer pointue, & l'on tira de cette

baguette des étincelles tout-à-fait semblables à celles que produit l'Electricité ordinaire. Huit jours après M. *de Lor* vit la même chose chez lui, quoique la nuée qui passa ne fit entendre aucun coup de tonnerre, ni appercevoir aucun éclair.

Ce phénomène ne fut pas plûtôt annoncé & vérifié, que l'admiration devint enthousiasme; la plûpart de ceux qui l'apprirent crurent de bonne foi, que pour se garantir du Tonnerre, il suffisoit doresnavant de dresser des pointes de fer sur le sommet des édifices. Quelques-uns même assuroient d'un ton fort sérieux, qu'un voyageur en rase campagne pourroit s'en défendre, en mettant l'épée à la main contre la nuée. Les gens d'Eglise commençoient à se plaindre de ne point porter d'épée; mais on les consola en leur montrant dans le Livre de M. *Franklin*, qui étoit l'Evangile du jour, qu'on pouvoit suppléer au pouvoir des pointes, en laissant bien mouiller ses habits; ce qui est fort aisé en tems d'orage.

Mrs. *Dalibard* & *de Lor* firent part à l'Académie des Sciences de leurs expériences. Cette docte Compagnie reçut avec applaudissement la datte & la narration du fait en question; mais elle se

donna bien de garde d'en adopter la conséquence, & de croire que par le moyen de ces verges de fer on pourroit tirer toute la matière fulminante d'une nuée orageuse. Elle songea seulement à examiner le fait dans toutes ses circonstances, & après des expériences plusieurs fois réitérées, on trouva que le même effet avoit lieu, soit que les verges de fer fussent pointues, soit qu'elles ne le fussent pas, & que leur position horizontale ou verticale étoit assez indifférente; que le Tonnerre électrisoit, non-seulement le fer, mais le bois, les corps vivans, & généralement tout ce qui est électrisable; qu'il n'est pas nécessaire de placer ces corps au haut des édifices, & qu'ils s'électrisent également à quatre pieds de terre dans un endroit découvert & éloigné des grands bâtimens; que les corps électrisés de cette manière produisent les mêmes phénomènes que lors qu'on les électrise avec un verre frotté: & enfin que ces corps isolés en plein air s'électrisent quelquefois sensiblement sous des nuages épais, mais sans pluie, sans grêle, sans éclair, ni sans tonnerre.

Voilà ce que nous ont appris de plus certain les différentes épreuves faites par d'habiles Physiciens, qui avoient

D'un autre côté, qu'elle contenance voulez-vous que fasse un homme qui montera, en Chaire, chargé des depouilles d'autrui, & qui en aura prévenu son Auditoire ? Je ne sçais quelle pudeur tiendra, malgré lui, le Prédicateur dans la gêne. Croyez-vous, Monsieur, que cette situation humiliante prête beaucoup à l'action. Pensez-vous que ce nouvel Automate qui n'aura de vie que pour sentir son impuissance & sa honte, puisse donner beaucoup d'ame & de chaleur à son éloquence empruntée ? Il y a plus. Je suppose qu'il soit assez humble pour soutenir, sans contrainte, ce personnage, & que chez lui l'intérêt des ames l'emporte sur toute vûe particulière, n'y a-t'il pas lieu de craindre qu'avec le meilleur Sermon d'emprunt, il ne fasse moins de fruit que s'il en récitoit un médiocre de son fond. Cela est d'expérience. On fait bien mieux sentir ce qu'on a composé soi-même que ce que les autres ont écrit, & il est constant que l'Auditoire n'est touché qu'à proportion que le Prédicateur est censé pénétré lui-même de ce qu'il dit. Quels fruits peuvent donc operer une éloquence postiche & des sentimens d'emprunt ? La seule idée que le Prédicateur n'est que le singe des autres,

ſera plus propre à jetter un ridicule ſur lui, qu'à convertir ſon Auditeur. (*a*)

Vous dites, Monſieur, avec la réſerve qui convient quand il eſt queſtion de comparer le ſacré au profane, vous dites que les Sermons ſeroient ſuivis comme les Pièces de Théâtre, ſi on faiſoit reparoître dans la Chaire les grands hommes qui en ont été l'ornement & l'appui, comme on remet tous les jours ſur la Scène les grands Poëtes Dramatiques. Cette idée eſt ſéduiſante. Elle a un air de vérité qui frappe au premier coup d'œil; mais conſidérée de plus près,

(*a*) M. *Soret* me permettra de lui répondre, que le Prédicateur feroit bonne contenance, & qu'il n'y auroit point de ridicule, ſi l'uſage de débiter les Sermons d'autrui devenoit à la mode; & quant à la déclamation, l'expérience journalière nous prouve que beaucoup de Prédicateurs, même des plus célèbres, n'ont pas le talent de réciter leurs ouvrages, qui vaudroient beaucoup mieux dans la bouche d'autrui. Au reſte, M. *de Moncrif* ne prétend pas aſſujettir tous les Prédicateurs à n'être que les échos des grands modèles. Il excepte ſans doute tous ceux qui ſont nés avec un talent décidé pour la Chaire; cela va ſans dire, & ſon ſyſtème ne regarde que cette foule de miſérables ſermoneurs, dont les Diſcours ſont ſi médiocres qu'ils font bâiller le Chrétien, ou ſi ridicules qu'ils font rire le libertin.

trop grande disproportion entre l'effet & la cause ; la seconde est la foiblesse du principe sur lequel on s'appuye. En effet, dit l'Auteur, quelle apparence y a-t'il que la matiére fulminante, contenue dans un nuage capable de couvrir une grande Ville, se filtre, dans l'espace de quelques minutes, par une baguette de fer grosse comme le doigt ? C'est comme si on disoit, qu'il suffit d'ajuster de petits tubes le long des torrens, pour prévenir les ravages de l'inondation. S'il ne falloit que des corps pointus & éminens pour nous garantir du Tonnerre, les fléches des Clochers ne suffiroient-elles pas ? Cependant on sçait que la foudre ne lés respecte guère, non plus que la cime des montagnes les plus élevées.

Feriuntque summos fulmina montes.

D'ailleurs, continue M. l'Abbé *Nollet*, on ne sçauroit douter que la matière du Tonnerre ne soit trop abondante, pour passer toute entière, en si peu de tems, par une si petite baguette. Qui empêchera donc que le reste de cette matière n'atteigne les parties du bâtiment qui sont au-dessous, ou les autres corps qui sont

dans le voisinage ? Si cela est, le Tonnerre se fera toujours craindre, & nos foibles efforts n'arracheront pas la foudre des mains de Jupiter.

M. l'Abbé *Nollet* prouve que M. *Franklin* n'est pas le premier qui ait découvert l'analogie entre la matière électrique & celle du Tonnerre. Plusieurs Sçavans s'en étoient expliqués nettement dans leurs écrits ; & cela parut assez fondé, pour déterminer il y a quatre ans l'Académie de Bordeaux à proposer cette question pour le sujet d'un prix. Ce fut l'ouvrage de M. *Barberet* Docteur en Médecine, établi à Dijon, qui fut couronné. Il est à présumer que M. l'Abbé *Nollet* a été des premiers à appercevoir cette analogie ; car un an avant que l'Académie de Bordeaux fît son invitation, il avoit dit expressément dans ses *Leçons de Physique* expérimentales, » que le Tonnerre est entre les » mains de la Nature, ce que l'Electri- » cité est entre les nôtres ; que ces mer- » veilles, dont nous disposons mainte- » nant à notre gré, sont de petites imi- » tations de ces grands effets qui nous » effrayent, & que tout dépend du mê- » me mécanisme.

M. *Franklin* a été plus loin que M.

l'Abbé *Nollet* ; & du même principe il a tiré des conséquences beaucoup plus hardies. Notre Académicien s'étoit contenté de conclure, qu'en prenant l'Electricité pour modèle on pourroit se former, touchant le Tonnerre & les éclairs, des idées plus saines & plus vraisemblables, que tout ce qu'on avoit imaginé jusqu'à présent. L'Auteur Anglois n'a pas borné là ses espérances ; non content de connoître la nature de la foudre, il a crû pouvoir en empêcher les effets. Si le succès n'a pas répondu à ses vûes, au moins ont-elles donné lieu à des expériences, dont la Physique ne peut manquer de retirer de grands avantages.

Quelque tems après que le Livre de M. *Franklin* eût été traduit en notre Langue, M. l'Abbé *Nollet* en envoya un exemplaire à M. *Jallabert*, Professeur de Mathématiques & de Physique expérimentale à Genève. Il y joignit un autre ouvrage, intitulé : *Histoire générale & particulière de l'Electricité, ou ce qu'en ont dit de curieux & d'amusant, d'utile & de divertissant, de réjouissant & de badin, quelques Physiciens de l'Europe.* Ces deux Livres font le sujet de la huitième Lettre. Comme je ne vous ai point encore rendu compte de ce dernier ouvrage, qui

n'est plus dans la fleur de la nouveauté, il suffira, pour vous le faire connoître, d'extraire en peu de mots le jugement qu'en porte M. l'Abbé *Nollet* dans sa Lettre à M. *Jallabert*.

Quoique le nouvel Historien n'ait pas mis son nom à la tête de son Livre, on croit néanmoins pouvoir l'attribuer à M. l'Abbé *Mangin*; & la raison qu'on en apporte, est que cet Auteur y est loué avec excès, & qu'on semble n'avoir pris la plume que pour faire valoir sa dissertation sur l'Electricité, que l'on trouve *plus qu'entière* dans la seconde Partie de cette Histoire. Je ne garantis pas que ce soit là la bonne façon de connoître le père d'un ouvrage anonyme. Quoi qu'il en soit, l'Auteur de la nouvelle Histoire, dit M. l'Abbé *Nollet*, ne paroît pas s'être piqué d'une grande exactitude : dans bien des endroits il a confondu les tems, les lieux, les personnes & les choses. Il a attribué de fausses dates à la plûpart des écrits dont il parle. Il met Leypsick en Hollande, M. *Waits* en Angleterre, &c. Il attribue faussement la fusion électrique des métaux à M. *Collinson*; il reproche mal à propos aux Espagnols une grande indifférence pour l'Electricité; il ignore les principes

les plus généralement reçûs ; il parle avec indécence de M. l'Abbé *Nollet*. Partisan déclaré de toutes les cures Electriques, il trouve mauvais que notre Académicien se soit élevé contre quelques-unes de ces merveilles. Enfin son ouvrage est un tissu de bévûes & de traits grossièrement satyriques. C'est ainsi que l'Auteur de ces *Lettres* rend compte à son ami de l'ouvrage qu'il lui envoye. Ce n'étoit pas lui faire trop valoir le présent.

La neuviéme & dernière Lettre est adressée à M. *Boze* Professeur de Mathématiques & de Physique à Wittemberg, & Correspondant de l'Académie des Sciences de Paris. M. *Boze* avoit écrit à M. l'Abbé *Nollet*, qu'il étoit bien surpris qu'on eût été tant de siècles sans découvrir que le Tonnere électrise les corps, puisque cela tenoit à une expérience si simple, & qu'il est presque impossible de manquer. Dans la réponse que lui fait M. *Nollet*, il expose les différentes raisons qui ont pû retarder les nouvelles découvertes. La principale de toutes est, que l'on ne parvient que par dégrés à la counoissance des choses naturelles. Avant que d'arriver aux vérités les plus éloignées, il faut avoir atteint celles qui

tiennent de plus près aux principes déja connus. De toutes les parties de la Physique l'électricité n'a pas toujours été la plus cultivée ; ce n'est que depuis fort peu de tems qu'on y apporte un peu plus d'application ; & la connoissance de ce dernier phénomène dépendoit d'une infinité d'autres, qui ne sont venues que successivement. On trouve dans cette dernière Lettre, ainsi que dans les précédentes, des choses très-curieuses, exposées avec beaucoup de netteté & de goût.

Quelque éloignement que M. l'Abbé *Nollet* ait marqué jusqu'à présent pour les guérisons opérées par la vertu électrique, je placerai ici quelques expériences nouvelles dans ce genre, qui certainement méritent son attention. Ces expériences ont été faites à Stockolm sous les yeux d'un Ministre, dont le nom honore les Lettres, dont le sçavoir les enrichit, & dont l'urbanité les fait aimer. C'est M. le Baron de *Scheffer* lui-même, Sénateur de Suède, qui a envoyé à un homme de Lettres de ce païs-ci la relation suivante ; elle contient, comme on le dit sagement, *quelques effets que l'on a cru observer par le moyen des opérations électriques.* Cette relation curieuse m'est tombée entre les mains ; je ne pouvois mieux

la placer qu'à la suite de l'ouvrage de M. l'Abbé *Nollet.*

Mal de Dents.

L'usage de l'électricité a paru fort utile dans cette maladie. Les maux causés par les rhumatismes, les fluxions, les dents cariées, les incommodités de grossesse, les douleurs intermittentes, qui revenoient toutes les nuits, ont été guéris dans des espaces plus ou moins étendus. On a remédié à quelques-unes de ces espèces entiérement par une application unique; d'autres étant revenues cinq ou six heures après la première électrisation ont néanmoins diminué, & la seconde les a totalement surmontés. D'autres, comme les accès périodiques, ont résisté à cinq ou six électrisations avant que de disparoître tout-à-fait. La méthode générale pour électriser a été de se servir d'un instrument de métal couvert en sa plus grande partie d'un corps électrique par soi, par lequel on communique la force électrique aux dents. Une personne qui par une congestion dans la tête avoit eu des douleurs de dents & d'oreilles pendant un mois, a été ainsi guérie moyennant deux électrisations. Une autre personne

tourmentée pendant quelques ſemaines d'une douleur aigue de dents cariées, en a été délivrée après deux eſſais. Une malade épileptique avec des douleurs de dents continuelles, en fut quitte après le premier eſſai ; de même qu'une autre délivrée après trois électriſations d'un mal de dents qui étoit revenu toutes les nuits durant l'eſpace de cinq ans ; ſans parler d'autres exemples arrivés à Upſal deux ou trois fois, & à Stockolm ſix ou huit fois par jour.

Contractions de membres.

Les effets de l'électricité paroiſſoient au commencement fort douteux ; mais on a depuis trouvé le moyen de ſe mettre au fait par rapport aux forces de ce remède ; de ſorte qu'on a pû augmenter ou diminuer les contractions, comme on a voulu, uniquement par le moyen des étincelles. Une perſonne incommodée d'une contraction au genou fut aſſez reſtituée par une ſeule électriſation pour marcher foiblement : après douze applications, elle étendit la jambe & marcha avec facilité. Des perſonnes qui ſe ſervoient depuis bien des années de béquilles ont été guéries de cette façon dans des termes de plus ou moins d'étendue.

Douleur de côté Sciatique.

Cette longue & difficile incommodité a de même été surmontée par des applications redoublées des étincelles électriques durant plusieurs semaines. Une personne qui pendant quelques années n'avoit pû se redresser, ni marcher sans béquilles ou bâtons, les abandonna après des électrisations de trois semaines, & ne sentit plus de douleur deux mois après.

Rhumatismes. Goute.

Ces maux ont été soulagés par l'électricité. Une personne qui sentoit des douleurs qui varioient d'un endroit à l'autre, en fut quitte après cinq électrisations. Une autre ayant une douleur Rhumatique au bras & à une cuisse, sentit la chaleur retournée dans ces membres après sept applications avec une diminution considérable de douleurs.

Surdité.

L'électricité a opéré de très-bons effets dans cet accident, par le moyen des étincelles électriques que l'on a fait en-

trer dans les oreilles chaque jour pendant deux minutes. C'eſt ainſi qu'une perſonne ſourde & muette depuis l'enfance a été reſtituée juſqu'à entendre des paroles prononcées un peu plus haut qu'à l'ordinaire. Une autre, ne pouvant diſtinguer le ſon des cloches à une très-petite diſtance, fut aſſez rétablie après trois électriſations pour entendre dans la rue les heures qui ſonnoient; ſans parler d'autres exemples.

Outre les maladies ci-deſſus mentionnées, il a été fait quelques eſſais d'électricité fort heureux contre les maux de tête, migraines, tremblemens de nerfs, fièvres tierces, fluxions & accidens paralytiques.

Voici, Monſieur, un petit ouvrage posthume de l'Abbé *Marchadier*, de qui nous avons une Comédie épiſodique en un Acte, intitulée, *Le plaiſir*. Cette Pièce fut reçue aſſez favorablement du Public. L'Auteur avoit de l'eſprit & du talent. Une mort prématurée nous l'a ravi dans le tems qu'il commençoit à donner les plus belles eſpérances. On a trouvé parmi ſes papiers un manuſcrit que des connoiſſeurs ont jugé digne de l'impreſſion. C'eſt une Allegorie ingénieuſe di- L'Iſle de France.

visée en quatre Chants, & qui roule sur des matiéres de galanterie. Cette Brochure, qui se trouve à Paris chez *Duchesne*, Libraire rue Saint Jacques, a pour titre : L'*Isle de France ou la nouvelle Colonie de Vénus*. On suppose que l'Isle de France n'étoit autrefois habitée que par des Nymphes. *Vénus* veut faire de cette contrée le séjour des plaisirs & de la galanterie. Elle jette les yeux sur les Peuples de la terre ; mais parmi tous ceux qui rendoient aux femmes le culte le plus fidelle, il ne s'en trouva point qui parussent propres à seconder les desseins de la Déesse : leurs organes, paitris d'un limon grossier, n'étoient point assez déliés, & leur sang épais ne couloit point avec assez de rapidité dans leurs veines. Il falloit un salpêtre animé, une Nation toute d'air & de feu, qui à la legereté du vent réunit la splendeur des Méteores. C'est ce qui détermina *Vénus* à faire choix des *Sylphes*, peuple Aërien, leger & transparent. Ils habitent un globe particulier : ils ont des Villes & des Royaumes, des loix dont ils respectent les mots, des femmes qu'ils n'aiment point, & des maîtresses qu'ils font semblant d'aimer.

Vénus commande à son fils de se rendre dans le globe des *Sylphes*, d'en choisir un

certain nombre des plus folâtres, de leur faire prendre une figure humaine, & de les amener dans l'Isle des Nymphes. Cet ordre est promptement exécuté : les *Sylphes*, dont l'*Amour* fit choix, étoient un petit-Maître d'épée, un petit-Maître de robe, un petit-Maître d'Eglise.

Avant l'arrivée des *Sylphes* dans l'Isle de France, le fils de *Vénus* veut faire connoître à une des Nymphes le caractère des différens peuples destinés à vivre sous ses loix. Il fait le portrait des Anglois, des Italiens, des Espagnols, des Turcs & des François. Chez ces derniers l'amour n'est point une occupation importante & passionnée comme en Italie, ni un commerce religieux de respects comme en Espagne. Ce n'est point comme en Angleterre un sentiment sérieux & profond, ni une passion jalouse & emportée comme chez les Turcs. C'est un amusement vif & badin, un goût passager & folâtre, épuré des fadeurs du sentiment & des sottises d'une constance ridicule ; c'est un lien fragile, d'une soye legère, formé par la main du plaisir & brisé par celle de l'inconstance. Jamais l'ennui n'a le tems de s'introduire dans une intrigue. On fait accepter ses soins dès la première entrevûe ; on en est récompensé dans la se-

conde, & dans la troisiéme on se sépare comme on s'est pris sans reproches & sans infidélité. On effleure tout sans rien user; les plaisirs circulent comme la monnoye, & les Maîtresses sont à peu près comme un joli meuble qu'on prend par caprice pour s'en servir une ou deux fois, & dont on se défait de même pour le céder à d'autres à qui il peut faire plaisir.

Lorsque les *Sylphes* furent arrivés dans l'Isle de France: Ne croyez pas, leur dit l'*Amour*, » que ces belles campagnes resteront toujours désertes & soumises aux » simples loix de la Nature. Un peuple » charmant & poli doit y faire fleurir un » jour les arts & les plaisirs. » *Cupidon* se transporte dans un petit boccage de mirthes qu'il regarde en souriant; il prononçe trois fois les mots *de plaisir*, *d'Amour*, & *de Vénus*. Les *Sylphes* étonnés lui demandent la raison de cette cérémonie religieuse. Je consacre, leur dit *Cupidon*, un terrein sur lequel votre postérité doit un jour bâtir un Temple à ma mère & à moi. » Ce Temple s'appellera l'*Opéra*. Il » renfermera une foule de Prêtresses con- » sacrées particulierement à mon culte. » Quoiqu'en grand nombre, à peine » pourront-elles suffire aux sacrifices. Il » y aura trois jours de la semaine où tous

» ceux qui m'adorent s'assembleront dans
» ce Temple. Les Prêtresses couvertes d'or-
» nemens magnifiques y paroîtront dans
» des palais enchantés, & y donneront
» des fêtes magnifiques. C'est-là que le
» cœur formera des vœux ; mais le sacri-
» fice doit se consommer ailleurs. Plus
» on croira la victime pure, plus l'offran-
» de sera riche & considérable. Le feu du
» sacrifice s'allumera toujours aux rayons
» de l'or. Ce sera le seul de mes Temples
» dans l'Univers qui ne sera jamais fer-
» mé. »

Les trois *Sylphes* restèrent en posses-
sion de l'Isle, & transmirent dans les
veines de leurs enfans un sang vif, &
presque toute leur substance aërienne.
On sera peut-être étonné de ce que
l'*Amour* avoit amené avec lui un si pe-
tit nombre de *Sylphes* pour peupler la
nouvelle Colonie. En voici la raison ;
c'est qu'on vouloit accoutumer les ha-
bitans de l'Isle à avoir chacun une cen-
taine de Maitresses.

» Ce sera dans la France, dit *Ve-
» nus*, qu'on verra un jeune fat faire
» dans un même jour auprès de vingt
» Maitresses vingt rôles différens avec
» l'air le plus faux, le plus forcé, le
» plus impertinent & le plus aimable,

» Tendre avec la délicate, sensuel avec
» la voluptueuse, il sçaura également
» pleurer sans être attendri, parler sen-
» timent sans être touché, tourmenter
» sans être jaloux, feindre l'amour le
» plus passionné n'ayant que des désirs,
» jurer en même tems à vingt personnes
» la constance la plus parfaite, & pous-
» ser l'habileté jusqu'à cacher entière-
» ment à chaque objet de ses feux tous
» ses autres attachemens, tandis qu'il
» fera connoître au public les moindres
» faveurs qu'il en reçoit, & même cel-
» les qu'il n'en reçoit pas.... Le désir
» de plaire aux femmes réglera l'esprit
» & le cœur : on ne pensera, on ne
» parlera que pour les subjuguer. Pour
» les imiter, on se réduira à parler sans
» penser, à écouter sans entendre, à rai-
» sonner sans rien dire, à lorgner en
» regardant, à minauder, grassayer,
» jouer la coquette & l'indolente. Les
» soins d'une toilette feront l'occupation
» de la moitié du jour. L'autre moitié
» se passera à voler de la promenade au
» spectacle, d'un spectacle à l'autre, du
» spectacle retourner à la promenade,
» pour montrer en même tems à toutes
» les belles de la Ville son amour, &
» au Public sa fatuité. « Tels doivent

être, continue *Venus*, le caractère & les talens du peuple qui doit un jour habiter cette Isle (*la France.*) La Prédiction est accomplie.

A la tête de cette petite Brochure il y a une Epître en vers & en prose, où l'on trouve quelques tirades d'une poësie légère. L'Auteur peint ainsi nos Femmes beaux-Esprits.

Couronné de pompons & parfumé d'essence
Le Dieu des Vers voltige en ces réduits charmans;
Et parmi les miroirs, le fard & les rubans,
D'un air plein de grace & d'aisance,
Folâtre avec le Dieu qui préside aux Romans.

L'Amour rit, en voyant auprès d'une coëffure;
La trompette du fier *Milton*;
Sur un patron de garniture
Le flageolet d'*Anacréon*;
Et le brodequin de *Thalie*,
De *Melpomène* le mouchoir,
Avec le lut de *Polymnie*,
Auprès d'un éventail, ou bien sur un miroir.

Le Sèxe né pour plaire aux hommes,
Joint au Mirthe amoureux le Laurier de *Délos*;
Venus est *Apollon* dans le siècle où nous sommes,
Nos *Hélènes* sont des *Saphos*.

L'Auteur dans sa Préface ne donne son Livre que pour ce qu'il est, c'est-à-dire, pour une production légère & frivole. Il prétend que les François sont nés pour le plaisir, & non pour la vérité. Voilà, selon lui, pourquoi il paroît en France si peu de Livres sérieux; c'est ce qui l'a déterminé à écrire des bagatelles pour se conformer au goût de sa nation; il faut avouer que ces bagatelles sont agréables.

Lettre sur Epicaris. Si la Tragédie d'*Epicaris* a eu des censeurs, elle a des partisans. Il paroît une Lettre de M. *Gazon Dourxigné*, où cette Pièce est défendue avec zéle. L'Apologiste convient qu'*Epicaris* n'est pas une bonne Tragédie; mais il prétend qu'elle porte l'empreinte du génie, & qu'elle vaut beaucoup mieux que bien d'autres qui ont eu quelque succès. Pour le prouver, il donne, Acte par Acte, Scène par Scène, un extrait de cet ouvrage Dramatique, dont il relève surtout le style; ses preuves, quant à ce dernier article, sont quantité de beaux vers, parmi lesquels il s'en trouve qui n'ont point été récités sur le Théâtre, parce que l'Auteur (M. le Marquis *de Ximènes*) craignit qu'ils ne fissent lon-

gueur. Les vers ſuivans ſont du nombre de ceux dont le public a été privé. C'eſt *Néron* qui parle à *Tigellin*.

Oui, tel eſt, cher ami, le ſort des Souverains,
Que la crainte peut ſeule enchainer les humains,
Le trépas de *Lucain* & de *Sénèque* même
Affermit ſur mon front mon ſanglant diadême.
Rome entière en ſilence & dans l'étonnement,
Tremble encor de leur crime & de leur châ-
timent.
Elle ſçait que l'un d'eux, dans ſa triſte manie,
Conduit par un inſtinct qu'il prenoit pour
génie,
Plein de la faction qu'il chanta dans ſes vers,
Se crut né pour changer le ſort de l'univers;
Et jaloux d'un talent qu'il m'envioit peut-être,
Ne put même ſouffrir un rival dans ſon maître.
Mais ſi la Vérité perçant la nuit des tems,
Conſerve aux nations les forfaits éclatans;
De quels yeux l'Avenir pourra-t'il voir un
homme
Dont la vaine ſageſſe éblouit encor Rome;
Dont la voix éloquente enſeignoit les vertus,
Conſoloit les humains par le ſort abattus,
Couvrant tant de fureur ſous tant d'hypo-
criſie,
Comblé de mes bienfaits, attenter ſur ma
vie!

De tous les vers débités sur la scène & rapportés par l'officieux Apologiste, je ne vous citerai que ceux-ci, qui réellement me paroissent fort beaux :

Les Consuls que je nomme à l'ombre des faisceaux,
Magistrats condamnés aux langueurs du repos,
Etalent dans la pourpre, au sein de la mollesse,
Le luxe humiliant que ma pitié leur laisse :
Leur pouvoir n'est qu'une ombre : ils tremblent à ma voix ;
Ma volonté prescrit, change ou restraint les Loix.

M. *Dourxigné* ne manquera pas d'occupation, s'il entreprend de défendre ainsi tous les ouvrages dont la destinée n'est pas heureuse ; je lui conseille cependant de faire plutôt la critique des pièces qui réussissent que l'apologie de celles qui tombent. Je conviens avec lui que l'Auteur d'*Epicaris* a montré dans cet ouvrage qu'il avoit de l'esprit, du talent, du génie même. Mais en même tems je crois que le Public l'a justement applaudi & condamné.

Je suis, &c.

A Paris ce 8
Mars 1753.

LETTRES SUR QUELQUES ECRITS *DE CE TEMS.*

LETTRE XIII.

ON dressoit à Rome des statues aux citoyens qui s'étoient signalés par des actions éclatantes, ou qui avoient rendu quelque important service à l'Etat. Nous ne sommes point dans l'usage d'élever des monumens de cette espèce à la gloire de tous ces hommes célèbres qui ont illustré notre Nation, & qui en ont été dans les différens âges les défenseurs ou les soutiens. La toile supplée à ce défaut ; & le burin multipliant les prodiges de la peinture, retrace en mille endroits à nos yeux ce qu'à peine on pourroit voir

Vies des hommes illustres.

une seule fois dans l'enceinte de la plus grande Ville. Mais ces traits inanimés n'atteignent pas jusqu'à l'ame des héros: & quel Peintre assez habile pourroit en exprimer tous les mouvemens? C'est dans l'histoire de leur vie, plutôt que dans les traits de leur visage, qu'il faut apprendre à les connoître. Le plus beau monument qu'on puisse ériger à leur gloire n'est donc pas une statue de marbre ou de bronze, que le tems détruit insensiblement, mais un ouvrage immortel, qui transmette à la postérité le détail de leurs actions; un ouvrage consacré à la mémoire de leurs vertus & de leurs exploits.

Tel est, Monsieur, l'objet d'un Livre que vous connoissez depuis long-tems. Il a pour titre: *Les Vies des hommes illustres de la France.* Elles ont été commencées par M. d'*Auvigny*. La mort ne lui a pas permis de continuer. Il a été tué à la bataille d'Ettinghen, où il servoit dans les Chevaux-Légers de la Garde. Il étoit âgé de trente & un an. Il ne manquoit point de talent pour écrire l'histoire. Il avoit une mémoire prodigieuse, beaucoup d'imagination & assez de philosophie pour se donner un style sententieux. Peut-être aimoit-il un peu trop les ornemens. Il semble même

les avoir souvent préférés à l'exactitude de la Grammaire.

M. l'Abbé *Pérau*, Licentié de la Maison & Société de Sorbonne, ne sera point mis au rang des Continuateurs infortunés, qui presque toujours font regretter leurs Devanciers. Si l'on s'apperçoit que les *Vies des hommes illustres* ont passé dans d'autres mains, ce n'est que parce qu'on y remarque plus de choix & de vérité dans les faits, plus d'ordre & de méthode, un style plus sain, plus correct & plus égal. Quoique M. l'Abbé *Pérau* ait beaucoup de part au douzième Volume, cependant comme le plan des histoires qui y sont renfermées, aussi bien que la plus grande partie des matériaux, sont de feu M. d'*Auvigny*, on y a mis le nom de ce dernier de même qu'aux Tomes précédens.

Les six premiers Volumes contiennent les Ministres d'Etat, parmi lesquels on distingue un Abbé *Suger*, qui de la naissance la plus basse monte au rang le plus élevé, passe du Cloître à la Cour, & de Religieux de Saint Denis devient Régent du Royaume ; un *Enguerrand de Marigny*, qui sous Philippe le Bel gouverne l'Etat avec une autorité absolue, & se voit la victime des infâmes calomnies du

Comte de Valois, frère du Roi; il eſt conduit au gibet; le coupable en eſt quitte pour faire pénitence, & l'on donne aux mânes de l'innocent la douce ſatisfaction de réhabiliter ſa mémoire; un *George de la Trémouille*, Miniſtre & favori de Charles VII, toujours oppoſé à la Pucelle d'Orléans, & croyant entrevoir de la ſupercherie dans le nouveau genre de miſſion de cette ruſtique héroïne; un *Jacques-Cœur*, fils d'un riche Marchand de Bourges, Surintendant des Finances du même Charles VII, ſoupçonné d'avoir la pierre philoſophale à cauſe de ſes richeſſes immenſes; un Cardinal *de la Balue*, dont le nom à jamais flétri réveille l'idée d'un Miniſtre infidelle, d'un prévaricateur & d'un ſcélérat; un Cardinal *du Prat* qui cauſa tous les malheurs de la France, en réduiſant le Connêtable *de Bourbon* à chercher une retraite parmi les ennemis de l'Etat; un Cardinal d'*Amboiſe*, de qui on a dit qu'il avoit été un très-grand Miniſtre, non ſeulement parcequ'il n'avoit point fait de mal, mais parcequ'il avoit fait beaucoup de bien; un *François d'O*, Surintendant des Finances ſous Henri III & Henri IV, qui ſongea plus à ſa fortune qu'à celle de ſes Maîtres, &

vint à bout de ruiner le peuple, le Roi, & lui-même ; un Duc *de Sully*, le confident & l'ami de son Prince, qui rétablit les finances & augmenta les revenus du Roi en diminuant les impots ; un Cardinal *de Richelieu*, un *Mazarin*, un *Colbert*, un *Louvois*, un *le Tellier*, &c, qu'il suffit de nommer.

Après les Ministres d'Etat viennent les grands Capitaines, tels que *Charles Martel* qui acquit le Sceptre à sa famille ; *Raoul* ou *Rodolphe*, Comte de Vermandois, qui sous Louis VII sauva le Royaume, dont l'Empereur & les Anglois avoient juré la perte ; *Simon*, Comte de Monfort, Général des armées sous Philippe-Auguste, guerrier doux & humain dans un siècle où pour être héros il falloit être barbare ; *Gaucher de Châtillon*, Connêtable de France, qui servit avec tant de gloire sous six Rois ; *Olivier de Clisson* & *Bertrand du Guesclin*, tous deux d'une naissance illustre, tous deux d'une valeur à toute épreuve, tous deux d'une habileté supérieure, tous deux Bretons ; *Jean le Maingre de Boucicaut*, Marêchal de France, qui combattit en Flandre, en Italie, en Hongrie, en Egypte, en Grèce, contre les Espagnols, contre les Anglois, contre le Roi de Chypre &

contre les Turcs : l'Europe, l'Asie & l'Afrique furent tour à tour le théâtre de sa valeur; le Comte *de Dunois*, ce fils naturel du Duc d'Orléans, Lieutenant Général sous le regne de Charles VII, & qui mérita le titre du plus grand homme de son siècle; *Louis de la Trémouille*, *Gaston de Foix*, *Yve d'Alègre*, le Chevalier *Bayard* : quels noms, Monsieur ! Charles *de Bourbon*, premier Prince du Sang, Grand Chambellan de France, qui perdit le mérite de ses services par sa désertion chez les ennemis; les *Guises*, les *Cossés*, les *Montmorencis*, les *Montlucs*, les *Matignons* : tels sont, Monsieur, les hommes illustres, dont les actions brillantes sont décrites par feu M. d'*Auvigny*.

M. l'Abbé *Pérau* a repris la suite des grands Capitaines. Son treizième Volume renferme les vies de Louis *de Bourbon*, premier du nom, Prince de Condé, chef de la Maison de *Bourbon-Condé*; d'*André de Montalembert*, Lieutenant Général des Armées, & premier Gentilhomme de la Chambre des Rois François I & Henri II; de *Paule de la Barthe*, Seigneur *de Thermes*, Maréchal de France, qui servit sous François I, Henri II, François II & Charles IX; de *Pierre*

d'Auſſun, Chevalier de l'Ordre du Roi, Marêchal de Camp, Gouverneur de Turin, auſſi du tems de François I, Henri II, François II & Charles IX; & de *Pierre Strozzi*, Chevalier de l'Ordre du Roi & Marêchal de France : il vêcut ſous François I & Henri II.

Les autres Volumes juſqu'au dixneuvième incluſivement, nous offrent les vies intéreſſantes de *Gaſpard de Coligni*, du Marêchal *de Tavannes*, de *François de Coligni*, Seigneur d'*Andelot*; Colonel Général de l'Infanterie Françoiſe; du Duc *de Guiſe*, *le Balafré*, & du Duc *de Mayenne*.

M. l'Abbé *Pérau* vient de donner ſon vingtième Tome, qui contient la vie d'*Armand de Gontaut*, Baron de *Biron*, Chevalier des Ordres du Roi, Marêchal de France ſous François I, Henri II, Charles IX, Henri III & Henri IV, & celle de *Charles de Gontaut*, Duc de *Biron*, fils du précédent. Comme ce Tome, indépendamment des graces de la nouveauté, eſt très-intéreſſant, vous me ſçauriez mauvais gré, Monſieur, de vous en parler auſſi ſuccinctement que j'ai dû le faire de tous les autres Volumes publiés depuis long-tems.

Armand *de Gontaut* étoit d'une des

plus anciennes Maisons du Périgord. Il naquit au commencement du seizième siècle. Il fut d'abord Page de Marguerite *de Valois*, ensuite Guidon d'une Compagnie de cent hommes. Il s'avança par degrés dans le Service, & ayant été présenté au Roi, ce Prince le fit Gentilhomme de sa Chambre. Il avoit fait sa première Campagne en Piémont, où il reçut un coup de feu à la jambe, dont il demeura boiteux. Il suivit le Duc de Guise en Italie, & en Flandre, lorsque ce Prince fit le siège de Calais. Il se trouva aux batailles de Dreux, de Saint-Denis, de Moncontour, aux sièges de Châtelleraut & de Saint-Jean-d'Angely. La Cour le chargea de négocier la paix avec les Huguenots. Cette paix, dont le Roi ne tarda pas à se venger, parcequ'il y avoit reçû la loi de ses propres sujets, fut nommée *Boiteuse* & *Mal-Assise* par allusion à *Biron*, Seigneur de *Mal-Assise* & qui étoit boiteux, comme nous l'avons dit. Le massacre de la Saint Barthelemi, qui la suivit de près, manqua d'être funeste à notre héros; car il fut compris dans la proscription générale; & il n'évita la mort qu'en se retirant à l'Arsenal où l'on essaya envain de l'attaquer. Il n'en sortit que sur la parole du Roi,

qui l'envoya à la Rochelle pour reprendre cette Place sur les Huguenots. Il reçut devant cette Ville le traitement le plus dur & le plus humiliant du Duc d'Anjou. Ce Prince le menaça en plein Conseil de lui passer son épée au travers du corps, parcequ'il le croyoit contraire à ses intérêts. A l'avenement du Duc à la Couronne, *Biron* demanda & obtint la permission de se retirer. On s'apperçut bientôt combien il étoit utile; on le rappella, & il fut nommé pour marcher contre les rebelles avec le Duc *de Guise*. On le députa ensuite vers le Roi de Navarre pour engager ce Prince à revenir à la Cour. Il fit trois fois inutilement le voyage de Guyenne. Ce fut durant le cours de ces négociations qu'il fut fait Marêchal de France, & bientôt après Chevalier du St. Esprit. Quand il fut question de produire ses titres de Noblesse pour entrer dans cet Ordre, il n'en rapporta que cinq ou six fort anciens; puis les présentant au Roi & aux Commissaires: *Sire*, dit-il, *voilà ma Noblesse ici comprise*. Mettant ensuite la main sur son épée, il dit: *mais, Sire, la voici encore mieux*.

Biron recherchoit toutes les occasions d'acquerir de la gloire, & il ne se fit au-

cune expédition importante à laquelle il n'eût beaucoup de part. On le chargea de conduire des Troupes dans les Pays-Bas; il y fut blessé dans un combat contre les Espagnols. Il commanda une armée en Poitou, fit le siège de Marans, marcha contre les Ligueurs, fournit des secours au Roi de Navarre après la mort d'Henri III, combattit pour ce Prince contre le Duc de Mayenne, se trouva à la journée d'Arques & à la bataille d'Yvry, aux sièges de Paris, du Mans, d'Alençon, de Chartres, & de plusieurs autres Villes; fit l'investissement de Rouen, en continua le siège, y reçut un coup de feu à la cuisse; & enfin, étant sur le point d'assiéger Epernai, il eut la tête emportée d'un boulet de canon lorsqu'il alloit reconnoître la Place. Ainsi s'accomplit en sa personne la devise qu'il s'étoit choisie : c'étoit une mèche allumée avec cette Légende : *Perit sed in armis.*

Le Maréchal de *Biron* laissa deux enfans en mourant; Charles, Duc *de Biron*, dont je parlerai bientôt, & *Jean de Gontaut* qui devint le chef de cette illustre maison. Ceux de ses descendans qui vivent actuellement sont *Armand-Charles de Gontaut de Biron*, créé Maréchal de France en 1734, & Chevalier des Ordres

du Roi en 1737 : diſtinctions méritées par ſes ſervices, ſoit dans les armées, ſoit dans les conſeils ; *Jean-Louis*, fils du Maréchal, lequel étant Prêtre s'eſt démis du Duché, & qu'on appelle l'Abbé-Duc *de Biron*, *Louis-Antoine* ſon frère, Duc *de Biron* & Colonel des Gardes Françoiſes, dont l'Auteur fait ce juſte éloge.

„ Héritier de la bravoûre de ſes ancê-„ tres, ainſi que de leur nom, ce Sei-„ gneur a encore l'avantage de joindre „ à la plus intrépide valeur les ſenti-„ mens de l'humanité la plus attentive. „ Scrupuleux obſervateur de la diſcipli-„ ne, ce n'eſt point à la rigueur qu'il a „ recours pour la maintenir. Il a réuſſi „ à la faire aimer aux troupes qu'il com-„ mande, & c'eſt en faiſant modérer „ les peines dont on puniſſoit les réfrac-„ taires, qu'il eſt venu à bout de réta-„ blir le bon ordre. Auſſi attentif à rem-„ plir les devoirs de la ſociété, il a ſçû „ s'y faire reſpecter par ſa douceur dans „ le commerce, par la probité la plus „ délicate dans les affaires, & ſurtout „ par un amour déclaré pour le vrai, dont „ il oſe même ſe parer à la Cour. „

La vie de *Charles de Gontaut* Duc de *Biron*, Pair, Amiral & Maréchal de France, Chevalier des Ordres du Roi, Gou-

verneur de Bourgogne & de Bresse sous les Rois Charles IX, Henri III & Henri IV, fait la matière de la seconde partie de ce vingtième Volume. » Elevé „ de bonne heure dans la profession „ des armes, sous les yeux & par les „ soins d'un père qui étoit un des plus „ grands Capitaines de son siécle, il par- „ vint par son mérite & ses services aux „ premiers grades de l'Etat & de l'épée. „ Aimé de son Roi il eut part à sa con- „ fiance & à ses faveurs. Cependant, „ quoique comblé de biens & de digni- „ tés, il oublia la main bienfaisante dont „ il les tenoit. Aussi ambitieux, mais „ moins prudent que son père, il sacrifia „ aveuglément à la fortune, sans daigner „ jetter un regard sur les suites affreuses „ que pouvoit avoir la hardiesse de ses „ desseins. Il furent découverts, & il lui „ en coura la vie. „

Biron se laissa éblouir par les Espagnols, qui réussirent à le détacher insensiblement de ce qu'il devoit à son Souverain & à lui-même. Le Duc de Savoye entra dans ce complot, & donna au Marêchal de *Biron* un gentilhomme de Bourgogne nommé *Laffin*, qui devoit conduire toute l'intrigue. Dans ce traité de conspiration contre le Roi, il fut décidé que

Biron épouseroit la troisiéme fille du Duc de Savoye, qui, en faveur de ce mariage, donneroit pour dot une somme de cinq cens mille écus, & céderoit au Maréchal tous les droits qu'il prétendoit avoir sur la Souveraineté de Bourgogne & de Bresse. Le Duc de Savoye devoit avoir pour lui la Provence & le Dauphiné. On comptoit partager de même les autres Provinces du Royaume entre divers Seigneurs qui les posséderoient en Souveraineté sous la protection du Roi d'Espagne, dont ces différens Souverains consentiroient de relever. On prétend qu'il étoit question aussi d'attenter à la personne même du Roi, & que le Marêchal devoit se charger de cette sacrilège commission.

Cependant les Conjurés crurent remarquer peu de droiture dans les démarches de *Laffin*; il leur devint suspect, & ils chercherent les moyens de s'en défaire. *Laffin* en eut quelque soupçon, & pensa à se ménager des moyens de réconciliation avec la Cour, en découvrant toute l'intrigue. Il alla trouver le Roi à Fontainebleau, lui fit le détail de tout ce qui se tramoit contre lui, produisit le plan de la conspiration écrit de la propre main du Marêchal, & confirma

tout ce qu'il avançoit par les preuves les plus couvaincantes. *Biron* eut ordre de ſe rendre à la Cour; il s'en excuſa d'abord ſous divers prétextes; mais il obéit enfin, & ſe préſenta devant le Roi, qui l'embraſſa, en lui diſant : *Mon Couſin, vous avez bien fait de venir, car autrement je vous allois querir.* Henri IV lui parla enſuite de l'affaire pour laquelle il l'avoit mandé; il entra dans le détail des avis qu'il avoit reçus de beaucoup d'endroits; il l'avertit qu'il ſçavoit, à n'en pouvoir douter, qu'il avoit quelque part dans ce qui ſe méditoit contre ſa perſonne & contre l'Etat. Il le conjura de lui dire la vérité, & l'aſſura, que, même s'il étoit coupable, il lui accorderoit ſon pardon, & regarderoit un aveu ſincère de ſa part comme un ſervice important qu'il n'oublieroit jamais.

Biron, qui ne préſumoit pas que le Roi fût auſſi bien inſtruit qu'il le diſoit, ſe tint toujours ſur la négative; & malgré les inſtances les plus fortes, les promeſſes pluſieurs fois réiterées, les prières même les plus preſſantes de la part de ſon Souverain, il refuſa conſtamment de s'avouer coupable. La patience du Roi, dans cette occaſion, eſt ſans exemple. Il eſt difficile de concevoir comment le Maréchal

eut la malheureuſe conſtance d'y reſiſter. Le Roi, ſenſiblement touché de voir un des plus grands Seigneur de ſa Cour, un des plus braves Généraux de l'Europe, ſon ancien ami, courir lui-même à ſa perte, jetta encore ſur lui un regard de compaſſion, & lui dit : *Adieu, Baron de Biron, vous ſçavez ce que je vous ai dit.* Mais *Biron*, toujours le même, parut écouter tranquillement ce terrible adieu, qui bientôt alloit être ſuivi de la perte de ſes charges, de ſon honneur & de ſa vie. Le Roi, indigné de tant d'obſtination, prit enfin un parti déciſif, & les ordres furent donnés pour arrêter le coupable. *Vitri*, Capitaine des Gardes, fut chargé de cette commiſſion. Il aborda le Maréchal dans une des antichambres, lorſqu'il ſortoit de chez le Roi, & lui dit, en portant la main ſur l'épée de Biron : *Monſieur, le Roi m'a commandé de lui rendre compte de votre perſonne, donnez-moi votre épée.* Le Maréchal étonné : *Tu te railles, Vitri*, lui dit-il : *Monſieur*, *répliqua Vitri, le Roi me l'a commandé. Eh!* dit le Maréchal, *je te prie, que je parle au Roi. Non, Monſieur*, répondit *Vitri*, *le Roi eſt retiré, donnez-moi votre épée.* Ah ! s'écria *Biron*, *mon épée qui a tant fait de bons ſervices!* Puis la détachant lui-

même il la donna à *Vitri*. De Fontainebleau on conduisit le Maréchal à la Bastille; il fut décidé que l'on procéderoit contre lui selon les formalités de la justice, & que ce seroit le Parlement qui prendroit connoissance de cette affaire. Envain ses parens & ses amis vinrent-ils se jetter aux pieds du Roi pour demander sa grace; tout ce qu'ils purent obtenir, fut qu'il ne mourroit point en place de Grève. Le Roi leur répondit entre autres choses : „ Vous craignez que son „ supplice ne vous couvre d'ignominie; „ vous ne courez aucun risque à cet „ égard. Du côté de ma mère, je des„ cends du Comte *de Saint-Pol* * Connê„ table de France, & j'ai hérité du Duc „ *de Nemours*. ** Leur crime m'a-t'il des„ honoré? Voulez-vous un exemple plus „ sensible? Le Prince *de Condé*, mon on„ cle, auroit eu la tête tranchée, si Fran„ çois II avoit vêcu un jour plus tard. „ Toutes ces personnes cependant n'ont „ imprimé ni à moi ni à mes ancêtres au„ cune tache d'ignominie. La faute & le

* Louis *de Luxembourg*, Comte de *Saint-Pol*, décapité en 1475 pour crime de Leze-Majesté.

** Jacques d'*Armagnac*, Duc *de Nemours*, décapité à Paris en 1477.

„ supplice de *Biron* ne vous feront aucun
„ tort ; pourvû que vous persistiez à m'ê-
„ tre fidelles, comme vous l'avez été
„ jusqu'ici. „

Après qu'on eût tiré de la bouche de *Biron* l'aveu d'une partie de ses crimes, & que ses Juges, d'une voix unanime, eurent prononcé contre lui l'arrêt de mort, le Chancelier se transporta à la Bastille pour lui lire sa Sentence ; & cette prison fut choisie pour le lieu de l'exécution.

Dès que *Biron* apperçut ce Magistrat : *Mon Dieu, je suis mort*, s'écria-t'il. *Ah, quelle justice, de faire mourir un innocent ! Monsieur le Chancelier, venez-vous me prononcer ma mort ?* Après plusieurs plaintes que fit le coupable contre ses accusateurs, contre le Roi & contre ses Juges, le Chancelier prit la parole, & lui annonça qu'il étoit condamné à perdre la tête. Lui ayant ensuite demandé son Cordon bleu, *Biron* le tira de sa poche & le lui donna, en disant : *Oui, Monsieur, le voilà. Je jure ma part de Paradis que je n'ai jamais contrevenu aux Statuts de l'Ordre.* Il s'évapora en long discours, & lorsqu'il eut cessé de parler, le Chancelier qui cherchoit à se retirer le salua, & lui dit : *Monsieur, je vous donne le bon jour. Quel*

bon jour, lui dit le Maréchal ! Le Chancelier descendit, & l'on vint chercher *Biron* pour le conduire dans l'endroit où il devoit être décapité. Il demanda de n'être point lié, & on le lui accorda. Quand il fut sur l'échaffaut, il jetta les yeux sur les Soldats qui étoient postés dans la cour de la Bastille : *O que je voudrois bien*, s'écria-t'il, *que quelqu'un de vous autres me donnât d'une mousquetade au travers du corps ! Hélas ! quelle pitié.* Il fit ensuite sa prière ; puis ayant tiré son mouchoir, il se banda lui-même les yeux & se mit à genoux. Dans ce même instant il ôta brusquement le mouchoir, & se tourna vers l'Exécuteur sur lequel il jetta un regard terrible. Comme celui-ci se présentoit pour lui couper les cheveux : *Qu'on ne m'approche pas*, cria-t'il, *si l'on me met en fougue, j'étranglerai la moitié de ce qui est ici.* Puis ayant appellé un homme de sa connoissance qui étoit là présent, il le pria de lui retrousser les cheveux. *Biron* dit alors à l'Exécuteur, *depêche, depêche.* Celui-ci qui appréhendoit encore quelques mouvemens de sa part, lui dit, pour l'occuper un instant : *Monsieur, dites votre in manus.* Mais dans le même moment il prit le coutelas des mains de son valet, & le coup partit avec

tant de promptitude, qu'à peine les assistans purent-ils s'en appercevoir. La tête tomba à terre, on la rejetta sur l'échaffaut, & on couvrit le tout d'un drap noir. Ainsi périt cet illustre coupable à l'âge de quarante ans. On montre encore à la Bastille les crampons de fer qui servoient à l'échaffaut, & qui sont restés attachés à la muraille. L'enterrement se fit le soir même à Saint-Paul sans aucune cérémonie. Le corps fut accompagné de six Prêtres seulement, & on l'inhuma dans la nef de cette Eglise vis-à-vis de la chaire du Prédicateur. On témoigna publiquement le regret que causoit la perte d'un si grand Capitaine. Il y eut à Saint-Paul un prodigieux concours de peuple, & cela dura plusieurs jours. » Jamais tombeau ne fut arrosé
» de tant d'eau-benite, dit M. *de Thou*; ce
» qui fit quelque peine à la Cour, qui fut
» fâchée de voir qu'une démarche que
» tout le monde devoit regarder comme
» nécessaire pour la sureté du Roi & de
» l'Etat, fût si mal interprêtée, qu'elle
» devint un objet de mécontentement
» public. Dans le fond, continue cet
» Auteur, il se trouva bien des gens,
» d'ailleurs zélés pour la gloire d'un si
» grand Roi, qui le plaignirent de n'a-

» voir pû, au milieu d'une proſpérité ſi » brillante, mettre ſa perſonne & ſon » Etat en ſureté, qu'en faiſant périr un » Capitaine ſi expérimenté, & qui lui » avoit rendu de ſi grands ſervices. » Ces murmures durèrent long-tems, & prirent tellement dans le public, que l'on crut devoir juſtifier la conduite du Roi. On publia à cet effet un Mémoire en 1604 ſous le titre d'*Apologie Royale*. Ce tragique évenement fournit auſſi le ſujet d'une pièce de Théâtre qui fut repréſentée en Eſpagne & imprimée ſous le titre de *La gran Comedia del Mariſcal de Viron*.

èſe de deci-

Croiriez-vous, Monſieur, qu'un ouvrage de Médecine fût ſuſceptible des ornemens de la Poëſie ? M. *Ferret*, Docteur-Regent de la Faculté de Paris, examine dans une Thèſe *ſi la ſituation de Meudon eſt auſſi ſalutaire qu'elle eſt agréable*. Voici de quelle manière l'Auteur prélude à l'examen de cette queſtion. „ Heu„ reux celui qui délivré de tous ſoins, „ loin du tumulte & des épaiſſes vapeurs „ de la Ville, peut reſpirer tranquillement „ l'air pur de la campagne ! Ne vivant „ que pour ſoi & ſes amis, tous ſes „ jours ſont ſans nuages. Voyez comme „ la naiſſante Aurore, en diſſipant ſon „ ſommeil, vient charmer ſes premiers

„ regards par la variété des couleurs „ dont elle embellit la Nature. Son oreil- „ le est enchantée du concert des oiseaux „ qui célébrent à l'envi ce moment déli- „ cieux. Les alimens les plus simples „ flattent son goût; l'air vif du matin „ les assaisonne & fait un plaisir nouveau „ du besoin même qu'il excite. Tout „ concourt à favoriser ses sens. Il vole „ sans fatigue du bosquet à la prairie, „ du verger au parterre. Zéphire l'attend „ au passage, & porte à son odorat les „ parfums qu'il dérobe à Flore. Les heu- „ res du jour s'envolent; la nuit vient „ l'inviter à jouir des douceurs d'un pai- „ sible sommeil. Heureux & trop heu- „ reux mortel, s'il connoît tout le prix „ des biens qui lui sont offerts! „

M. *Ferret* soutient & prouve qu'on respire à Meudon un air très-pur & très-sain. Toute la Thèse est semée d'expressions & d'images Poëtiques. „ Le specta- „ teur, dit-il, contemple avec admira- „ tion la Seine, qui, après avoir payé le „ tribut de ses eaux à la Reine des Villes, „ s'éloigne de ses murs. Il suit de l'œil „ son cours; toujours la même & tou- „ jours différente, elle va baigner des „ rives sans nombre. Ici elle mouille les „ murs de Passi, colline célèbre par ses

» eaux salutaires ; là elle voit ce mo-
» nument de Mars, où, couverts d'hono-
» rables cicatrices, nos vieux guerriers
» jouissent d'un repos qu'ils ont acheté
» de leur sang. Qu'elle s'accoutume aux
» merveilles, elle verra bientôt sortir de
» la terre un nouvel azile, trophée im-
» mortel des soins généreux d'un second
» Mars, où l'élite de la jeunesse, instruite
» dans l'art de la guerre, apprendra à
» braver une mort glorieuse à travers
» le fer & le feu. »

Discours Latin. M. *Ferret* n'est pas moins éloquent Orateur que Dissertateur ingénieux. Il a composé & prononcé aux Ecoles de Médecine, à l'occasion de la Convalescence de M. *le Dauphin*, une Harangue Latine, qui, par les applaudissemens qu'elle a merités, a effacé le défaut d'être un peu tardive. Je ne vous en traduirai, Monsieur, que cette belle description de la petite Vérole. » Cruelle » Maladie ! Monstre, tel que l'ancienne » Grèce ni l'antique Ausonie n'en ont » enfanté de pareil ! Digne en effet de » naître dans l'Arabie, (*a*) qui produit

(*a*) La petite Vérole n'étoit pas connue des Médecins Grecs ni des Médecins Latins. Ce sont les Médecins Arabes qui en ont parlé les premiers.

» & qui nourrit tant de monstres; mais
» plus terrible encore que tous les mons-
» tres connus! Ceux-ci du moins habi-
» tent une région qui leur est comme
» affectée; celui-là occupe tous les païs;
» ceux-ci se contentent d'errer dans les
» champs, ou même se cachent dans les
» déserts; celui-là se répand dans les
» campagnes, infeste les villages, épou-
» vante les villes. Ceux-ci, nuisibles à
» presque tous les animaux, semblent
» épargner l'homme; celui-là n'en veut
» qu'à l'homme seul. Ceux-ci n'atta-
» quent qu'une ou deux personnes sepa-
» rément; celui-là répand à la fois son
» poison sur plusieurs. Enfin ceux-ci ne
» sont dangereux que de près; celui-là
» se fait redouter même de loin. Il ca-
» che sa tête dans les nues, & sa noire
» tyrannie embrasse tout l'Univers. Il
» n'est point effrayé par la vieillesse, ni
» touché par l'enfance, ni attendri par
» la beauté. Il défigure les belles, il
» déchire les enfans, il dévore les jeu-
» nes gens, il met en pièces les vieil-
» lards. Il n'est point soumis à l'ordre
» des saisons; & soit que le vent du
» midi accable les mortels de sa pesante
» haleine, soit que l'aquilon fasse en-
» tendre ses sifflemens aigus, il exerce

» également sa rage. Il parcourt indiffé-
» remment les toits rustiques & les lam-
» bris dorés. Trop heureux ceux qu'il
» attaque, s'il ne laisse que sur leur vi-
» sage ses traces funestes! «

L'Orateur fait une mention honorable de tous les Médecins qui ont contribué à la guérison de M. *le Dauphin*. Ce sont les Astres brillans de la Faculté, *splendida facultatis nostræ sidera*. M. *Molin*, que tout le monde appelle mal à propos *du Moulin*, est appellé le Nestor de la Médecine, *Medicinæ Nestorem*. M. *Falconnet* est tout à la fois un homme de cabinet & un excellent Praticien. M. *Pousse* par sa sincerité nous rappelle le souvenir du siècle d'or. M. *de Vernage* est un Hercule, qui dès sa plus tendre jeunesse se faisoit un jeu de dompter les plus formidables maladies. Cet article est terminé par l'éloge de M. *Senac*, premier Médecin du Roi, qui a rendu à sa patrie deux services signalés en guérissant autrefois M. le Marêchal *de Saxe*, & en arrachant M. *le Dauphin* des portes du trépas.

Tous les Médecins, non seulement ceux qui ont eu part à la distribution des louanges, mais tous les autres membres de la Faculté, ont été si contens de

la

la Harangue de M. *Ferret*, qu'ils ont décidé qu'on en feroit compliment à l'Orateur ; qu'on imprimeroit son Discours & qu'on en présenteroit des exemplaires à tous les Seigneurs de la Cour, aux premiers Magistrats, & à tous les Docteurs en Médecine. Une décision si honorable sera confirmée par tous les Lecteurs.

Je suis, &c.

A Paris ce 12
Mars 1753.

LETTRE XIV.

JE lûs il y a sept ans, Monsieur, un ouvrage en deux Parties, qui parut alors pour la première fois, intitulé : MEMOIRES DE GAUDENTIO DI LUCCA, *où il rend compte aux Pères de l'Inquisition de Bologne, qui l'ont fait arrêter, de tout ce qui lui est arrivé de remarquable dans sa vie, & où il les instruit d'un païs inconnu, situé au milieu des vastes déserts de l'Afrique, dont les habitans sont aussi anciens, aussi nombreux, & aussi civilisés que les Chinois ; avec l'histoire de leur origine, de* — Memoires de Gaudence de Luques.

leur Religion, de leurs coutumes, de leur police, &c, traduits de l'Italien sur une copie d'un manuscrit original de la Bibliothèque de Saint-Marc à Venise; avec des notes critiques & historiques du sçavant M. Rhédi; le tout précédé d'une Lettre du Secrétaire de l'Inquisition à M. Rhédi, dans laquelle il lui rapporte les motifs qui ont engagé ce Tribunal à faire arrêter l'accusé. Ce long titre vaut presque une brochure. Je ne puis vous garantir si dans son origine ce Livre a été écrit en Italien, comme on l'assure. Tout ce que je sçais, c'est qu'ayant été publié en Anglois, M. *Miltz*, Anglois lui-même, qui étoit alors à Paris, en fit venir un Exemplaire, Ce M. *Miltz* est le premier Auteur de l'*Encyclopédie* Françoise. Il s'étoit associé plusieurs gens de Lettres pour donner la traduction du Dictionnaire de *Chambers*, avec des augmentations considérables. On en publia même le Prospectus & les souscriptions, & l'on commença à imprimer. Mais l'Auteur & le Libraire s'étant brouillés, l'entreprise manqua; & c'est sur les débris de cette ancienne *Encyclopédie* que s'est élevé le pompeux édifice de la nouvelle, dont le plan fait tant d'honneur aux Architectes, & l'exécution à tous ceux qui y ont travaillé. M. *Miltz*, dans

son loisir, traduisit en François le *Gaudentio*; & comme il sçavoit médiocrement notre langue, il remit sa version à M. le Chevalier *de Saint-Germain*, qui la corrigea, & qui m'a avoué y avoir inséré beaucoup de choses de son invention. L'Editeur assuroit dans sa Préface que ces *Mémoires* n'étoient point factices; qu'ils ne contenoient que des faits réels. Il prévenoit aussi le Public que le Traducteur, en revenant de Venise, avoit perdu quelques cahiers de sa traduction en chemin ou à Marseille, lorsqu'on visita ses effets à la Douane.

Ce même ouvrage vient d'être réimprimé en quatre Parties sous le titre de MEMOIRES DE GAUDENCE DE LUQUES, *prisonnier de l'Inquisition, augmentés* (comme de raison) *des cahiers qui avoient été perdus à la Douane de Marseille*, &c. Ils sont précédés, ainsi que les premiers, d'une Préface de l'Editeur, & de la longue Epître du Père *F. Alisio de Sancto Ivorio*, Secrétaire de l'Inquisition de Bologne, à M. *Rhédi*, Bibliothècaire de Saint-Marc à Venise. Le but de cette Préface & de cette Lettre est de constater la vérité historique d'une relation qui souvent manque de vraisemblance. On s'explique là dessus avec tant de bonne

foi en apparence, & l'on entre dans de si grands détails, que je ne doute pas qu'il ne se trouve des Lecteurs assez crédules pour se laisser tromper par cet air de candeur & de simplicité. Quoiqu'il en soit, Monsieur, il ne sera pas dit que j'aurai lû deux fois dans ma vie cet ouvrage, sans vous en faire le précis. Il contient quelques singularités qui peut-être vous amuseront.

Gaudence de Luques n'aquit à Raguse. Il vint à Paris où il étudia en Philosophie au Collège des quatre Nations sous M. *du Hamel*. Ce Professeur avoit une niéce à qui notre Ragusien ne déplut pas. Elle inspira en même tems une violente passion à un Anglois appellé *Myrnnel*, qui pria *Gaudence*, son condisciple & son ami, de ne lui point disputer le cœur de la belle Parisienne. L'Italien, qui avoit alors plus de penchant pour l'étude que pour le plaisir, céda sans peine sa maitresse. L'ingrat *Myrnnel* s'avisa de plaisanter sur cet excès de condescendance; son rival en fut piqué. On se battit, & le railleur reçut un coup d'épée, dont cependant il ne mourut pas.

Après cette aventure, *Gaudence* se retire dans son païs, vend le peu de bien qui lui reste, s'embarque pour tenter

fortune, eſt attaqué par des Algériens, ſe défend comme un lion, perd ſon frère dans le combat, & tombe enfin au pouvoir des Pirates. Ceux-ci, pour le punir de ſa réſiſtance, alloient le mettre en pièces; mais une femme auſſi compatiſſante que belle, dit au Capitaine: » Je » ne vous épouſerai jamais ſi vous n'ac- » cordez la vie à ce jeune priſonnier. « *Hamet* (c'eſt le nom du Corſaire) obéït à ſa maitreſſe.

Gaudence eſt conduit au grand Caire, où on le vend à un Marchand étranger. Celui-ci met auſſitôt ſon eſclave en liberté, & lui promet un ſort heureux s'il veut ſuivre ſon libérateur. Le Raguſien y conſent. Avant que de partir, la fille d'un Bacha devient amoureuſe de lui. *Gaudence* qui craint les ſuites de cette paſſion refuſe ſon cœur à la belle Mahométane. Mais dans une occaſion qui ſe préſente, il expoſe ſa vie pour ſauver celle de ſa Maitreſſe. Il part du grand Caire, pour aller dans un païs, dont on lui dit des merveilles. Je vous épargne le voyage qui eſt un peu long, & je vous fais arriver tout d'un coup avec *Gaudence* en *Mezzoranie.*

Ce païs eſt agréable & fertile. On y voit des Villes régulièrement bâties, & des édifices ſuperbes. Les Arts y ſont por-

tés à un très-haut degré de perfection. La simplicité regne dans l'intérieur des maisons, & toute la magnificence est reservée pour l'extérieur & pour la satisfaction publique. Tout ce Royaume n'est qu'une même famille très-nombreuse. Le grand *Pophar* (c'est le nom du Souverain) est le Père de ses Sujets ; il les chérit comme ses enfans, & les appelle toujours de ce nom. Tous contribuent à proportion de leurs revenus aux dépenses publiques, à la construction des Villes, des Temples, des Edifices, des Ecoles, &c. Comme ces peuples sont inconnus au reste du monde, & qu'on ne peut parvenir chez eux que très-difficilement, ils n'ont point de guerres à soutenir ; on ne les voit jamais répandre le sang humain, pas même celui des criminels.

Les *Mezzoraniens* sont très-Religieux. Ils adorent le Soleil ; mais ils reconnoissent cependant un Etre suprême, dont ce bel Astre n'est que le Ministre. Ils admettent la Métempsycose d'une autre manière que *Pythagore*. Ils croient, par exemple, que le corps d'un voluptueux est possedé pendant sa vie par l'ame d'un Cochon ; celui d'un luxurieux par l'ame d'un Bouc ; celui d'un traître par l'ame d'un Renard ; celui d'un Tyran par l'ame d'un Loup, &

ainsi des autres. Les femmes adoptent le même systême, avec cette différence, qu'elles croient que les ames animales qui s'emparent de leurs corps sont d'une autre espèce que celles qui tendent des pièges aux hommes. Elles disent que c'est l'ame d'un Caméléon qui les rend fausses & inconstantes; que les coquettes & les petites maitresses ont des ames de Paon; les cruelles & les capricieuses des ames de Tygresse, &c. Les femmes avouent de bonne foi qu'il est plus difficile de chasser de leurs corps les ames animales qui en ont pris possession que du corps des hommes.

L'adultère est de tous les crimes celui que les *Mezzoraniens* paroissent avoir le plus en horreur. Lorsqu'un homme & une femme sont surpris, on condamne les coupables à une prison perpétuelle; mais, avant que de les enfermer, on habille l'homme d'une toile sur laquelle on a peint des Boucs, & on lui met sur la tête un bonnet armé des cornes du même animal. La femme est aussi couverte d'une toile sur laquelle sont représentées des Chates. On attache des grelots au col des deux criminels, & on les promène liés ensemble. On n'est pas obligé d'avoir souvent recours à de semblables puni-

tions ; car l'adultère est fort rare dans un païs où l'on ne consulte que son penchant quand on veut se marier. Les autres crimes ne sont pas plus communs que celui dont je viens de parler, & la prison perpétuelle est le plus terrible des châtimens qu'on fasse souffrir aux *Mezzoraniens*. Je n'entrerai point dans le détail de tous leurs usages & de toutes leurs coutumes ; il me suffira de dire que c'est un peuple si vertueux, qu'il n'en exista jamais de pareil, si ce n'est dans les Romans.

Gaudence passa plusieurs années parmi les *Mezzoraniens*. Il leur enseigna l'art de la Peinture, & ces peuples par reconnoissance lui érigèrent une Statue. Il est étonnant qu'une Nation qui excelloit dans la Sculpture, n'eût pas la moindre connoissance de la Peinture, d'autant plus que les *Mezzoraniens* alloient de tems en tems dans les païs étrangers pour s'y instruire des arts utiles & agréables. Quoiqu'il en soit, *Gaudence* ne passoit point pour étranger dans cette Nation ; car on avoit découvert, par le moyen d'une médaille qu'il portoit, que sa mère étoit *Mezzoranienne*. Aussi, après quelques petites difficultés, on lui permit de se marier dans le païs. Le *Pophar*, Régent du Royaume, lui donna en mariage sa fille unique, aussi

belle que vertueuſe. Elle s'appelloit *Sophroſine*, & ſon père étoit ce même Marchand qui avoit acheté *Gaudence* au grand Caire. Il gouvernoit le Royaume pendant la minorité du jeune *Pophar*, qui, ſelon les Loix du païs, n'étoit majeur qu'à cinquante ans. Il eſt vrai qu en *Mezzoranie* on vivoit communément un ſiécle & demi; on pouvoit encore regner par conſéquent une centaine d'années : cela eſt fort honnête.

Il ſurvint une petite aventure qui troubla l'union des deux Epoux. *Sophroſine* étant un jour allée ſeule à la campagne, une certaine *Amnophile* qui ſe ſentoit de l'inclination pour *Gaudence*, s'introduiſit un ſoir dans le lit de ſon Amant, &, ce qu'on aura peine à croire, s'endormit tranquillement auprès de lui, ſans lui avoir rien dit, & ſans que l'Italien s'en fût apperçû. *Sophroſine* arrive de très-grand matin, entre dans ſa chambre, ouvre les rideaux, & voit qu'une autre occupe ſa place. *Amnophile* s'éveille & ſe ſauve en chemiſe; *Sophroſine* tombe évanouie; le mari eſt déſeſpéré; le *Pophar* demeure ſtupéfait; on en vient aux explications; *Gaudence* cherche à ſe juſtifier; *Amnophile* s'avoue coupable; on ne veut croire ni l'un ni l'autre. Enfin, après quelques

mois de prison, l'innocence du mari est reconnue. Cette aventure causa tant de chagrin à *Sophrosine* qu'elle en mourut. Elle termina ses jours d'une manière fort chrétienne; elle fut baptisée. *Amnophile* se marie pour faire pénitence de sa faute. Son mari se trouva hors d'état de remplir les plus essentielles fonctions du mariage. Il demanda lui-même à se séparer; *Amnophile* n'y voulut jamais consentir; ce qui occasionna un Procès bien différent de ceux dont retentissent quelquefois nos Tribunaux. On ignore quelle fut la décision des Juges; on sçait seulement qu'on érigea deux Statues en l'honneur d'un homme & d'une femme qui s'aimoient d'une manière si désintéressée.

Gaudence ne voulut plus rester dans un païs où il venoit de perdre ce qu'il avoit de plus cher. Il résolut de quitter la *Mezzoranie*, & d'emmener avec lui le *Pophar* son beau père qui avoit fort envie de se faire Chrétien, mais qui vouloit connoître le Christianisme sur les lieux mêmes. On fit les préparatifs pour le départ, & on ne tarda pas à se mettre en route. Ils emmenèrent avec eux un Déïste Anglois qu'ils avoient trouvé quelque tems auparavant dans un affreux désert. Cet Anglois ne témoigna que de l'ingra-

titude à ses bienfaiteurs. Arrivé au grand Caire, il se fit Mahométan ; il fut condamné aux Galères, & se cassa la tête d'un coup de pistolet.

Le *Pophar* & son gendre s'embarquèrent pour Alexandrie ; le premier mourut dans le voyage, & fut baptisé par l'Aumônier du vaisseau. Tandis que *Gaudence* étoit en Candie, il retrouva la femme qui lui avoit sauvé la vie lorsqu'il étoit au pouvoir du Corsaire *Hamet*. Cette femme cherchoit à se dérober à la fureur du perfide Algérien qu'elle avoit épousé, & qu'elle reconnut ensuite pour être le meurtrier de son prémier mari qui étoit un Prince de Curde. Le Ragusien fut charmé de pouvoir obliger sa bienfaitrice. Lorsqu'il se dispose à la faire embarquer, *Hamet* survient & reconnoît *Gaudence*. Celui-ci met l'épée à la main & tue son adversaire. Après cette expédition il conduit la Dame sur son vaisseau & fait mettre à la voile. A peine ont-ils fait quelques lieues qu'ils sont attaqués par des Turcs qui les font prisonniers ; on les conduit à Constantinople.

Gaudence n'avoit rien à craindre en ce païs. La Sultanne Régente étoit cette aimable Musulmanne à qui notre Italien avoit eu autrefois le bonheur de plaire,

& qu'il avoit délivrée d'un péril évident. *Gaudence* parut devant la Princesse qui n'eut pas de peine à reconnoître son libérateur. Elle lui fit les offres les plus avantageuses, que l'Italien ne voulut jamais accepter. La généreuse Sultanne le combla de présens, & lui permit de se retirer où bon lui sembleroit. Il se remit en mer & arriva à Venise. Ce fut là qu'il connut une célèbre Courtisanne à qui il inspira le goût de la retraite. Il s'attacha aussi à une jeune Veuve très-jolie qui aimoit les sciences, & avec laquelle il ne goûtoit d'autre plaisir que celui de la conversation. Cette Veuve, qui étoit de Bologne, l'attira dans cette Ville, où il se fit recevoir Médecin. Il vivoit tranquillement & ne voyoit presque personne que la jeune Veuve, qui passoit presque toutes les nuits chez *Gaudence* à raisonner sur des matières de Philosophie.

Comme le citoyen de Raguse ne se répandoit pas beaucoup au dehors & qu'il avoit la réputation d'être un homme singulier, la sainte Inquisition le fit enlever une belle nuit avec la vieille Princesse de Curde. Celle-ci fut reconnue pour être *Mezzoranienne* & tante de *Gaudence*. Elle se fit Religieuse, & son neveu en sortant de l'Inquisition promit de condui-

re des Missionnaires en *Mezzoranie.* Telle est, Monsieur, la substance de ce Roman, qui, malgré la prolixité des détails, ne laisse pas que d'intéresser quelquefois. Il n'y auroit pas eu grand mal quand les cahiers perdus ne se seroient pas retrouvés. Au lieu d'ajouter à cet ouvrage il eût fallu le resserrer, & se borner à ce qui regarde les *Mezzoraniens.* Le reste ressemble à tout ce qu'on trouve dans les Romans les plus vulgaires. L'Auteur fait parade dans des notes ennuyeuses d'une érudition tout-à-fait déplacée. Ces *Mémoires* se trouvent à Paris chez *Duchesne*, Libraire Rue saint Jacques.

Thalie, au Théâtre François, a le maintien noble & décent. Elle y veut des pièces conduites, des intrigues ingénieuses, des situations amenées, une satyre fine & délicate, une morale agissante, sans tristesse & sans pesanteur, un style qui s'éloigne autant de la gravité tragique que de l'enjoûment Forain. Il faut avouer cependant que la Muse de la Comédie ne conserve pas toujours ce caractère sur la scène françoise, & qu'elle s'y permet souvent des farces & des bouffonneries. Au Théâtre Italien elle est assez fidelle au ton qu'elle y a pris. Presque toujours vive & folâtre, La Frivolité.

elle n'y fait qu'effleurer les mœurs ; un mot, une saillie, une épigramme, un couplet de chanson lui suffisent pour se faire applaudir. Une mode nouvelle & passagère, une dispute qui s'élève sur les Arts, un événement qui occupe la Ville pendant vingt-quatre heures, &c, sont la matière de ses crayons, & ce fond est assurément inépuisable ; car il n'y a pas de jour que la Seine n'ait l'avantage de voir éclorre sur ses rives quelque aventure célèbre, quelque démêlé burlesque, quelque nouveau ridicule.

De tous les Auteurs qui se sont attachés à tirer parti de l'historiette de la veille & de la Gazette du jour, il n'en est point qui les ait saisies avec plus d'empressement & peintes avec plus de gaîté que M. *de Boissy*. Son Théâtre, qui compose déja plus de neuf Volumes in-8°, offre un très-grand nombre de petites pièces, témoins ingénieux qui déposeront à la postérité, non les mœurs approfondies de notre nation, mais ses goûts, ses caprices, ses travers, ses folies en telle & telle année. Ce ne sont pas des Comédies ptoprement dites ; ce sont des scènes détachées, des dialogues pleins d'esprit, de finesse & de légereté. Le mérite de cet Ecrivain ne se borne pas

à ce genre ; il a prouvé, par plus d'un ouvrage au Théâtre François, sur-tout par ses *Dehors trompeurs*, qu'il pouvoit prendre tous les tons de *Thalie*, & s'élever au rang des meilleurs Poëtes Comiques du siècle.

Sa nouvelle Comédie de *la Frivolité*, en un Acte & en vers libres, vient d'être jouée aux Italiens avec un succès, dont depuis long-tems il n'y avoit point eu d'exemple : je crois qu'on en est à la vingt-huitième représentation. Des saillies, des chutes épigrammatiques, de jolis vers, des portraits délicats, un badinage léger & soutenu caractérisent cet ouvrage. Voici comme la *Frivolité* se peint elle-même :

Mon trône est dans les airs par les Sylphes
 porté ;
Mais les Gnomes, qui sont l'*appui* de *ma puis-*
 sance,
L'attachent à la terre avec solidité :
 Il a pour baze l'opulence ;
Et mon regne est fondé sur la réalité.

Au milieu de Paris, j'ai pris en conséquence
La figure & les traits d'une jeune Beauté,
 Veuve d'un héros de finance,
 Qu'elle épousa par préférence

Pour rehausser sa qualité
De tout l'éclat d'une fortune immense;
Et dans son riche Hôtel je fais ma résidence.
J'attire ici toute la France
Dont je suis la Divinité.
Légère, vive, gaie, étourdie & coquette,
Je fixe les désirs de ce peuple brillant;
Les Ris composent seuls le culte qu'il me rend;
Et mon Autel est ma Toilette,
Où je reçois ses vœux en minaudant.

Un *Suisse* se présente, & vient prier *la Frivolité* de l'admettre à son école pour s'y façonner un peu; il est déja fort avancé; car, après avoir étudié pendant vingt ans, il a enfin découvert qu'ici bas tout est frivole, & qu'il n'y a rien de réel que l'amusement. *La Frivolité* le confirme dans son opinion:

Votre sincérité me plaît.
Vous voyez, quoique tard, le Monde tel qu'il est.
Son globe entier n'est que superficie;
Un Balon, gonflé d'air, décoré de clinquant;
Tout est à mes pompons soumis par conséquent,
Et dépend de ma Monarchie.

Elle est universelle, & je n'ai qu'à vouloir.
Le Sage envain déclame contre ;
Il est, comme le fou, sujet à mon pouvoir.
Il a beau m'éviter, par tout il me rencontre.
Qu'il mesure la terre, ou soit qu'il vole au
Ciel,
Soit qu'il sonde la mer, je suis toujours son
guide ;
Et l'Anglois si profond, ou qui passe pour tel,
Creuse dans le frivole & tombe dans le vuide.
Le François qui tout haut s'honore de mes
fers,
Est plus raisonnable & moins dupe ;
Son esprit léger ne s'occupe
Qu'à parer ses deltors, à varier ses jeux,
Qu'à gouter le Plaisir, sans rechercher sa cause,
Et qu'à prendre en passant la fleur de toute
chose.
Par ce système avantageux,
Il en est plus aimable, & cent fois plus heu-
reux.

Parmi les personnages qui rendent visite à *la Frivolité* on voit une Actrice Angloise. Elle vient faire ses adieux à la Déesse de la France, & lui dit sans façon qu'elle s'est bien ennuyée parmi

nous. *La Frivolité* lui représente que c'est sa faute ; qu'elle n'avoit qu'à voir la Bonne Compagnie, & qu'elle se seroit amusée. *Miss-Blâr* lui répond :

Elle est au fond de l'ame aussi triste que moi,
C'est l'ennui déguisé qui s'efforce à sourire,
Et non pas la gaîté qui rit de bonne foi.

La judicieuse Angloise fait bien valoir la façon de penser de sa Nation au sujet des Comédiens.

Notre profession à Londre est glorieuse.
Le défaut de mérite est seul deshonorant.
Une Actrice de nom, quand elle est vertueuse,
Peut aspirer chez nous au parti le plus grand;
On y rougit du Vice, & non pas du Talent.

La pièce est assaisonnée d'un épisode de la fameuse querelle des *Bouffons* qui sont parodiés avec succès. Arlequin, métamorphosé en Maître de Musique, vient faire le récit burlesque d'un combat qui s'est donné dans un Caffé entre les deux partis, & dont il a été la victime. On finit par un trio Bouffon, par un Ballet, & par un Vaudeville en l'honneur de *la Frivolité*.

Ce n'est pas assez, Monsieur, de lire

cette pièce, il faut aller aux Italiens voir jouer le principal rôle par la jeune & charmante Actrice, qui possède à un si haut degré tous les talens propres à ce Théâtre. Elle joue avec une finesse & une gaîté inexprimables; elle chante avec un goût infini; elle danse avec autant de volupté que de force & d'agilité; tour à tour *Thalie*, *Terpsicore* & *Polymnie*: s'il n'y avoit que ces trois Muses, comme il n'y a que trois Graces, vous les trouveriez réunies dans Madame *Favart*. Avec quel enjoûment & quelle vérité son gosier brillant, léger & badin, fredonne les chants bouffons d'Italie! Ce n'est point une imitation, une image, une parodie; c'est la Demoiselle *Tonelli* elle-même. Je n'ai rien vû de si parfaitement copié, rien de plus agréable & de plus piquant.

La Comédie de *la Frivolité* est imprimée avec tous les airs notés à la fin. Elle se vend à Paris chez *Duchesne*, Libraire, rue St. Jacques. Il faut prendre garde d'acheter une édition contrefaite, dans laquelle les airs notés ne se trouvent point.

Je suis, &c.

A Paris ce 15 Mars 1753.

LETTRE XV.

Mœurs & Coutumes des François

VOici, Monsieur, un Livre curieux qui fut donné au Public il y a plusieurs années par feu M. l'Abbé *le Gendre* Chanoine de l'Eglise de Paris, Auteur d'une assez médiocre histoire de France. Ce Livre est intitulé : *Mœurs & coûtumes des François dans les différens tems de la Monarchie.* Il se trouve à Paris chez *Briasson* Libraire, rue St. Jacques. Cette nouvelle édition est augmentée d'une traduction de ce qu'on lit dans *Tacite* sur les mœurs des Germains, dont ce grand Peintre connoissoit parfaitement le génie & les usages. Nous sommes en partie Germains d'origine, & l'on remarque encore quelque rapport entre notre caractère & celui de ces anciens peuples ; c'est sans doute la raison qui a engagé l'Editeur à joindre à l'ouvrage de l'Abbé *le Gendre* le morceau précieux de *Tacite.* Vous reverrez, avec plaisir, Monsieur, quelques-uns des principaux traits qui caractérisent les ancêtres des Allemands & les nôtres.

Les Germains ont les cheveux blonds, les yeux bleux, un regard farouche, un tempérament robuste, la taille avantageuse, le corps incapable d'un long tra-

vail, & qui n'a que le premier feu, supportant avec peine le chaud & la soif, & plus aisément encore le froid & la faim. C'est une infamie parmi eux d'abandonner son bouclier; ceux à qui ce malheur arrive, n'osent reparoître en public, & s'étranglent quelquefois pour ne pas survivre à leur deshonneur. Quand ils vont à la guerre, ils sont accompagnés de leurs femmes qui ont le courage de sucer les plaies de leurs maris, & de leur porter des rafraichissemens pendant le combat. Ils ont une considération extrême pour les femmes; ils croyent que ce sexe a quelque chose de divin.

Les mariages sont chastes parmi les Germains, & si ces peuples prennent quelquefois plusieurs femmes, c'est plutôt par air que par volupté. Quand une femme est surprise en adultère, le mari a droit de la punir sur le champ. Il rase son infidéle épouse, la dépouille en présence de ses parens, & la conduit par tout le Bourg à coups de bâton. Ni son âge, ni ses richesses, ni sa beauté, ne lui feroient pas trouver un autre mari; car on ne rit point là des vices, dit *Tacite*, & la corruption des mœurs n'y est point passée en mode.

Les Peuples de la Germanie ne s'a-

donnent que tard aux femmes; c'eſt pourquoi ils ont une jeuneſſe vigoureuſe, On ne ſe preſſe point auſſi de marier les Filles, Elles deviennent auſſi grandes & auſſi robuſtes que les hommes. Lorſqu'il s'agit de choiſir une compagne, les Germains ne conſultent que leur cœur, & les Femmes n'aportent point de dot. Cette coutume qui paroît d'abord aſſez raiſonable, entrainoit des inconvéniens fâcheux. Les Filles dépourvues d'agrémens, couroient riſque de paſſer leurs jours dans le célibat. Chez nous la laideur accompagnée de grands biens trouve plûtôt à ſe pourvoir que l'indigente beauté.

On ne ſouffre pas de ſecondes noces en Germanie. C'eſt une abomination parmi ces peuples de faire avorter les fruits de l'union conjugale; comme ils ſont dans la force de l'âge lorſqu'ils ſe marient, ils produiſent des enfans ſains & vigoureux qui ſont allaités par leurs mères. Plus un homme a de parens & d'alliés, plus ſa vieilleſſe eſt honorable; on a moins d'eſtime pour ceux qui manquent de poſtérité.

Il n'y a point de païs où l'on exerce plus exactement les devoirs de l'hoſpitalité. C'eſt un crime de fermer ſa maiſon à

qui que ce ſoit. Quand vous arrivez chez quelqu'un, il vous donne ce qu'il a, & lorſqu'il n'a plus rien il vous mène chez ſon voiſin qui vous reçoit avec la même franchiſe. Quand vous ſortez, ſi votre hôte vous demande quelque choſe, vous ne pouvez pas le refuſer honnêtement; mais auſſi il ne vous refuſera rien de ce que vous lui demanderez. Ils ne connoiſſent ni l'uſure ni l'intérêt, & s'en abſtiennent ſcrupuleuſement. Leurs funérailles ſont ſans pompe; ils brulent les corps & mettent les cendres dans des tombeaux de gazon.

Les Germains faiſoient peu de cas des richeſſes & habitoient ſous de pauvres cabannes. Mais, comme le remarque judicieuſement l'auteur de la Préface, on ne doit pas toujours regarder comme une vertu le mépris que certains peuples témoignent pour l'or & pour l'argent. Une Nation ne ſe borne ſouvent aux ſeuls beſoins de la vie que par ce qu'elle ignore ce qui en peut faire les douceurs. Voici encore quelques traits qui ſerviront à faire connoître l'ancienne Nation Germanique. La Guerre étoit leur principale occupation. Ils n'oſoient paroître en public ſans avoir leurs armes; mais il ne les pouvoient porter que

quand ils étoient parvenus à l'age viril. On ne montoit aux Charges Militaires qu'après avoir donné des preuves de valeur, & on n'achetoit point l'honneur de se sacrifier pour la Patrie. Lorsqu'il n'y avoit point de guerre chez les Germains, ils alloient chercher ailleurs l'occasion de se signaler. Ils étoient obligés de prendre ce parti; car un peuple qui négligeoit la culture des terres ne pouvoit se soutenir que par le brigandage.

En tems de paix les Germains passoient le tems à boire & à dormir. Aussi les querelles étoient fréquentes parmi eux, & se terminoient plus souvent par des coups d'épée que par des injures. Leur nourriture d'ailleurs étoit frugale ; elle ne consistoit qu'en fruits sauvages, en lait caillé & en venaison..

Leur passion pour le jeu étoit extrême. Ils s'en occupoient si sérieusement, qu'un homme, après avoir joué tout son bien, se jouoit lui-même; & s'il venoit à perdre, il alloit volontairement en servitude. Ils maltraitoient rarement leurs esclaves pour les faire travailler ; mais ils les tuoient quelquefois par un mouvement de colère. De tous les Dieux, *Mercure* étoit celui qu'ils adoroient plus particulièrement,

lièrement, & ils lui ſacrifioient même des hommes en certaines rencontres. Au reſte les Germains ne croyoient pas que ce fût honorer les Dieux que de les peindre ſous une figure humaine, ou de les enfermer dans des Temples. Ils ſe contentoient de leur conſacrer des Bois dans l'obſcurité deſquels ils s'imaginoient que réſidoit la Divinité.

L'Abbé *le Gendre* s'étoit propoſé de décrire les mœurs & les coutumes des François dans les différens tems de la Monarchie; mais, parvenu au ſiecle où nous vivons, il ſe contente de rapporter les progrès qu'ont faits parmi nous les Sciences & les Arts. Il eſt vrai que pluſieurs Ecrivains célébres ont pris plaiſir à peindre les ridicules & les travers de notre Nation, & voilà peut-être pourquoi l'Abbé *le Gendre* n'a pas jugé a propos de traiter une matiere tant de fois rebatue. Il a mieux aimé s'étendre ſur nos uſages antiques, dont peu de François ont connoiſſance.

Les François ont toujours aimé les Spectacles. Dès le commencement de la Monarchie, ils avoient des Danſeurs de corde, des Pantomimes, des Plaiſantins, & des Jongleurs. Ces derniers jouoient de la Vielle, qui étoit alors un inſtrument

fort estimé. Les Plaisantins faisoient des Contes facétieux, & les Pantomimes représentoient seulement des Comédies; ils instruisoient aussi des Chiens, des Singes & des Ours à faire les mêmes gestes que leurs maîtres, & à jouer des piéces de Théâtre.

De tout tems les Modes les plus bizarres ont été du goût des François. Sous le regne de Philippe le Bel on avoit la fureur de porter des souliers extraordinairement pointus, qu'on appelloit *Poulaines* du nom de l'Ouvrier qui en fut l'inventeur. La pointe de ces souliers étoit plus ou moins longue, selon la qualité des personnes. Elle étoit pour les ri- au moins d'un pied & demi, & de deux ou trois pieds pour les Princes. Plus ce bec étoit ridicule, plus il sembloit beau; il étoit recourbé & orné de quelques grotesques. Cette chaussure fut en vogue jusqu'à Charles V, qui eut beaucoup de peine à l'abolir.

Les Françoises ont négligé la parure pendant huit à neuf cens ans. Leur coëffure étoit simple, presque point de frisure, nulle dentelle, du linge uni, mais extremement fin. Leurs robes étoient fort serrées & couvroient tout à fait la gorge. L'habillement des veuves étoit assez semblable à celui de nos Religieuses. Ce

ne fut que sous le regne Charles VI que les femmes commencerent à se découvrir les épaules, & du tems de Charles VII elles prirent des pendants d'oreilles, des colliers & des bracelets. Ce sont des hommes condamnés par état à porter des habits de bure, qui nous ont procuré les plus magnifiques étoffes. Deux Moines, venant des Indes en 555, apporterent à Constantinople des millions de vers à soye avec l'instruction pour faire éclore leurs œufs, élever & nourrir les vers, en tirer la soye, la filer & la mettre en œuvre. On établit bientôt des Manufactures en divers endroits de l'Europe. Les Italiens, attirés en France par Catherine *de Medicis*, apportèrent de leur Pays la maniere d'employer les belles étoffes. » Enfin, dit l'Abbé *le Gendre*, par » l'émulation qui regnoit entre Catherine » & les maîtresses de son mari, c'estoit à » qui se mettroit le mieux & qui auroit » le plus bel habit. La somptuosité aug» menta notablement sous la Regence » de cette Reine, Femme habile & vo» luptueuse, également avide de se di» vertir & de commander, qui gouver» na neuf à dix ans dans le bas âge de » Charles IX. Catherine aimant passio» nément la parure & les plaisirs, &

» croyant que le meilleur moyen pour
» regner plus abſolument étoit d'amollir
» les Grands par les charmes de la volup-
» té, & de les ruiner par la dépenſe, les
» engagea, eux & leurs femmes, à en faire
» une grande en habits, en feſtins, bals
» & équipages ; & bien loin de trouver
» mauvais que l'on eût des galanteries,
» elle n'élevoit auprès d'elle quantité de
» très belles Filles, que pour tacher par
» ces Syrènes (on les appelloit ainſi)
» d'enchanter les gens les plus graves, &
» par là de les diſpoſer à faire ce qu'elle
» ſouhaitoit.

Les cheveux longs étoient regardés comme le plus bel ornement ſous la premiere race de nos Rois. Dans la ſuite on les porta extremement courts ; on ſe fit même raſer la tête ; quelque tems après la longue chevelure revint à la mode. On ne ſçait ſur quel fondement cela déplut ſi fort aux Evêques qu'en quelques endroits on excommunioit les perſonnes qui laiſſoient croitre leurs cheveux ; c'eſt ſans doute parceque les Eccleſiaſtiques étoient preſque entierement tondus.

L'Abbé *le Gendre* remarque que les François ont toujours aimé le Jeu. Il en prend occaſion de raconter l'origine de différens jeux. Les Grecs inventerent *les Echecs & les Dez* pour ſe défen-

nuier au Siège de Troye. Les Lydiens, pour charmer la faim pendant une extrême disette, inventèrent *les Cartes* & *la Paume.* La passion du jeu devint si violente parmi les François qu'on fut contraint d'armer contre elle toute l'autorité des Loix. S. Louis condamna à une amende les gens qui jouoient aux Echecs. Charles V défendit la Boulle, la Paume, les Quilles & le Palet; mais sous Henri III qui aimoit les jeux de hazard on ne vit que Brelans & Académies.

Outre ce que je viens de rapporter au sujet des anciennes coutûmes de notre Nation, on trouvera encore dans cet ouvrage de M. *le Gendre* plusieurs traits dignes de l'attention des Lecteurs. La façon de faire la guerre, l'administration de la Justice, les Diettes ou Assemblées, les Cours plènieres, l'origine des Fiefs, les Ordres de Chevalerie, les Joutes, les Tournois, les Armoiries; toutes ces matieres & beaucoup d'autres sont traitées avec précision; & l'on trouve avec plaisir rassemblées dans un seul petit volume une infinité de choses intéressantes, répandues dans les histoires générales. Cette édition est encore enrichie d'une Préface Philosophique, où nos mœurs présentes sont mises en opposition avec celles des anciens Germains.

,e Suf- ant.

L'Opera Comique eſt peut-être, Monſieur, le ſeul genre analogue à notre caractère. Ne vous ſcandaliſez point de cette propoſition : Je ne dis pas que ce ſoit le genre le plus noble & le plus digne des bons eſprits ; je prétends ſeulement qu'il ſympatiſe mieux que tout autre avec la vivacité Françoiſe. Car enfin pourquoi le diſſimuler ? Nous ſommes un Peuple danſant & chantant. Telle a été dans tous les ſiècles notre paſſion dominante ; il nous faut des couplets & des cabrioles. Auſſi toutes les Nations anciennes & modernes cèdent-elles à la nôtre l'invention & la perfection du Vaudeville, né de la Satyre :

D'un trait de ce Poëme, en bons mots ſi fertile,
Le François, né malin, forma le Vaudeville ;
Agréable indiſcret, qui, conduit par le chant,
Paſſe de bouche en bouche, & s'accroît en marchant :
La liberté Françoiſe en ſes vers ſe déploie ;
Cet enfant de plaiſir veut naître dans la joie.

Je ſçai bien que des Philoſophes & des Politiques très-eſtimables voudroient

qu'on mît un frein au penchant trop vif d'une nation pour de certains Spectacles ; qu'on la forçât en quelque ſorte à s'amuſer décemment, & qu'on ne lui préſentât que des ouvrages judicieux, des Tragédies & des Comédies du bon ton, par exemple, qui peigniſſent avec autant de force que de vérité les crimes, les foibleſſes, les vices & les ridicules. Ils craignent que le François, abandonné à ſa gaîté naturelle, ne ſe refroidiſſe inſenſiblement pour les choſes ſérieuſes. Ils tremblent auſſi pour les mœurs, peu reſpectées, ſelon eux, au Théâtre de la Foire.

Ceux qui ne ſont ni amateurs paſſionnés, ni cenſeurs auſtères de la Scène Comico Lyrique rejettent ces allarmes. Ils diſent que ſi on vouloit maintenir le bon goût dans toute ſa pureté, il faudroit commencer par proſcrire bien des pièces qu'on joue tous les jours aux François & aux Italiens ; que le rétabliſſement de l'Opera Comique n'eſt point fait pour cauſer aucune révolution fatale ſur le Parnaſſe, puiſque dans le tems qu'il étoit ſupprimé, il exiſtoit encore, la Comédie Italienne s'étant emparée de ce genre, & notre grand Opera lui-même ayant ſouvent dérogé à ſa dignité ; qu'on ſçait

apprécier ce Théâtre à sa juste valeur ; & qu'il n'est pas vraisemblable qu'il nous dégoute jamais des ouvrages de génie & de goût ; que dans une Ville aussi considérable que Paris il ne sçauroit y avoir trop de Spectacles, parce que tout Spectacle n'est pas propre pour toute sorte de Spectateurs ; que l'émulation d'ailleurs en devient plus vive entre ceux dont la profession est d'amuser le Public, &c.

A l'égard des mœurs, on convient qu'on donne quelquefois à la Foire des Pièces, dont les oreilles les moins scrupuleuses ont droit de s'offenser. Si l'exemple pouvoit servir de justification, on répondroit qu'on représente tous les jours des Comédies qui ne sont pas plus décentes. Mais on aime mieux dire que ce n'est pas au genre que l'on doit imputer cette licence ; c'est la faute de quelques Auteurs, qui se sont imaginé mal à propos qu'un Opera Comique exigeoit essentiellement des polissonneries & des équivoques grossières. M. *Favart* a montré que ce Théâtre pouvoit se passer de cette ressource aussi méprisable que dangereuse. Son *Acajou* & son *Coq du Village* sont des pièces que l'on entend sans rougir. Elles sont pleines d'esprit, de gaîté, d'élégance & de délicatesse, & je

pense qu'il y a pour le moins autant de mérite à les avoir faites, qu'il y en auroit à composer les petites Comédies les plus ingénieuses.

On joue actuellement une Piéce, dont le titre vous étonnera, Monsieur ; c'est *Le Suffisant*. Quelle nouveauté & quelle hardiesse d'entreprendre un Opera Comique de caractere ! Tout le monde, à la premiere représentation, craignoit pour l'Auteur, & s'attendoit à le voir puni de sa témérité. Mais, contre toute espérance, cet ouvrage a réussi ; & cependant il n'y a pas la moindre ordure. La Fatuité y est peinte avec des traits neufs & plaisans ; c'est une très-jolie Comédie en Vaudevilles. M. *Vadé* détruit par cet ouvrage le préjugé où l'on étoit à son égard. Parce qu'il n'avoit donné jusqu'ici que des Lettres, des Chansons & des Poësies Poissardes, on le croyoit borné à ce genre. Il fournit encore une nouvelle preuve que le Théâtre, auquel il paroît vouloir consacrer ses talens, peut s'épurer de plus en plus, & devenir peut-être un jour une école d'esprit, de goût même. Je m'imagine qu'un Spectacle où l'on réuniroit la sensibilité délicate d'*Anacréon* & la gaîté satyrique d'*Horace* ne seroit point indigne de nos suffrages.

M. *Vadé* a un talent particulier pour le Couplet ; il remplit avec une heureuse facilité les airs les plus difficiles ; il s'en trouve un très-grand nombre dans sa Pièce. Je ne vous rapporterai que les paroles qu'il a faites sur le Menuet d'*Exandet*. *Le Suffisant* se croit adoré de *Clitie* ; elle ne peut le souffrir, & le dépit éclate sur son visage ; voici les leçons que le Fat lui donne à ce sujet :

Vous boudez ;
Vous gardez
Le silence :
Mais, loin d'en être accablé,
Parbleu, je suis comblé
De votre résistance.
A vous voir,
Le Devoir
Vous occupe :
De ce manège usité
Je n'ai jamais été
La dupe.
Cependant cet air bizarre ;
A parler net, vous dépare ;
Vos attraits
Sont moins vrais.
Ah, de grace,
Abandonnez ce ton-là ;

En vérité cela
Me passe.
Entre nous,
C'est pour vous
Qu'on vous gronde ;
Car vous avez un maintien
Qui ne ressemble à rien :
Ce n'est pas-là le Monde.
Ayez donc
Du bon ton
Quelque ébauche :
Je suis trop franc... Pardonnez ;
Mais, ma foi, vous donnez
A gauche.

Le Suffisant débite des maximes conformes à son caractère, & qui seroient applaudies sur tout Théâtre. Il dit à *Lindor*, qui se pique d'être respectueux auprès des femmes :

Tien, la soumission qu'on a pour son vainqueur,
Nourrit sa vanité, sans émouvoir son cœur.

. . . .

Plus le Sèxe a de droits, & plus il en abuse.
Qui l'encense est esclave, est aimé qui l'amuse.

M. *Vadé* a l'avantage de voir son Opera Comique très-bien rendu. L'Acteur qui joue *le Suffisant* (le sieur *le Moine*) s'acquitte de ce rôle avec le plus grand succès. Ce Spectacle en général est aujourd'hui fort agréable. Il y a des Ballets charmans & très-bien exécutés. On y voit un enfant de six ans, qui seul mérite d'y attirer tout Paris. Il danse avec toutes les graces de son âge, & avec une force & une précision qui étonnent les connoisseurs. Cette Pièce se trouve à Paris chez *Duchesne*, Libraire rue S. Jacques.

Avez-vous lû, Monsieur, une Brochure singulière de cent cinquante pages, intitulée : *La Vérité sortant du puits hermétique, ou la vraie Quintessence Solaire & Lunaire, Baume radical de tout être & origine de toute vie ; confection de la Medecine universelle*, chez la veuve *Cailleau*, rue S. Jacques, au coin de la rue des Mathurins. Voici la définition qu'on nous donne de ce baume divin » C'est l'esprit » le plus pur de la nature, le sang le plus » parfait des quatre élémens en homo- » genéité incorruptible ; un composé spi- » rituel & vivant, une puissance motri- » ce & interne des choses naturelles ; une » vertu céleste opérante merveilleuse-

» ment & radicalement la ſanté des in-
» dividus ; une vraie Quinteſſence So-
» laire & Lunaire ; le Baume radical de
» tout être, l'origine de toute vie, & la
» Medecine univerſelle de tous les corps.»
Voici les effets admirables de ce précieux *Catholicon* de la nature. „ Une ſeule
„ goute priſe dans un bouillon, réveille
„ la chaleur naturelle & l'humide radi-
„ cal, les augmente, les fortifie, & il n'y
„ a pas d'accès extrême & de paroxyſme
„ voiſin de la mort, qui ne cèdent à la
„ cinquième goute dans trois priſes &
„ potions différentes. Le fruit de ſa
„ confection eſt un ſuc rouge comme un
„ Rubis ou de couleur du plus fin Gre-
„ nat, & pavôt champêtre, que l'on réſout
„ en Elixir ou huile rouge. Son odeur eſt
„ l'ambre & le muſc. Toutes les plus
„ ſaines odeurs ne peuvent arriver à cette
„ harmonie. Elles les ſurpaſſe, rejouit le
„ cerveau & le cœur admirablement, &
„ charme nos facultés & nos ſens d'une
„ façon délicieuſe ; pourquoi ſon nectar
„ a été dit l'Ambroiſie céleſte ; car il n'y
„ a point ſous le Ciel de plus ſublime
„ médecine ; enfin c'eſt un remede ſans
„ égal, admirable non-ſeulement à cauſe
„ de ſes mérites, mais auſſi par ſa ſim-
„ plicité. „

Heureux & mille fois heureux le possesseur d'un pareil trésor! Avec ce merveilleux remede on est sûr de vivre plusieurs siècles. Il n'y a que très-peu de gens à Paris qui sachent composer *la Quintessence Solaire & Lunaire.* Je connois un homme (ce pourroit bien être l'Auteur de ce Livre) qui se vante de posséder cet admirable secret. Il dit en confidence à ses amis qu'il est né l'an 1245. Quoiqu'âgé de plus de cinq cens ans, il se croit encore dans la premiere jeunesse. Il paroît cependant un peu décrépit, & jamais il n'a pû se guérir d'une extinction de voix.

On ne peut nier qu'il n'y ait quelques *Vérités* dans cette brochure. L'Auteur prédit qu'on le traitera de fou, d'extravagant, d'esprit foible, de cerveau creux, d'habitant des Petites Maisons, &c, &c, &c.

Les Monumens Publics.

La nouvelle Académie, établie dans la ville d'Amiens sous la protection de M. le Duc *de Chaulnes*, a donné occasion, Monsieur, à un Poëme d'environ deux cens vers qui vient d'être imprimé. Cette Académie avoit proposé pour sujet du prix de Poësie de l'année dernière *Les Monumens Publics.* M. l'Abbé *du Laurent*, Principal du Collège de Cornouailles, qui sçait associer les Belles-Lettres & les

études de ſon état, travailla pour ce Prix, moins dans la vûe de le remporter, que pour charmer l'ennui d'une maladie, qu'il lui étoit défendu de diſſiper par des occupations ſérieuſes. Cependant quand ſon Poëme fut fait, il le fit partir pour Amiens. Il eut la conſolation de ne voir aucune Pièce couronnée. Il a revû la ſienne avec un œil ſévère, & dans l'état où elle ſe trouve aujourd'hui, elle obtiendra les ſuffrages des connoiſſeurs.

L'Auteur fait marcher enſemble les Arts & les Monumens. On ſçait aſſez que les uns ſervent à illuſtrer les autres, & qu'ils ſe prêtent un éclat réciproque. Le but des Rois ou des Citoyens qui les premiers ont élevé des monumens publics, a été de tranſmettre à la poſtérité certaines actions mémorables. Auſſi *Cicéron* dit en parlant de ceux que l'on voyoit à Athènes, que par tout où l'on paſſoit, on marchoit ſur des Hiſtoires. Outre ce premier objet, on avoit encore celui d'animer les Citoyens à ſuivre les exemples des grands hommes, dont le ciſeau ou le pinceau repréſentoit les actions généreuſes : ſpectacle bien propre à faire impreſſion ſur des cœurs vertueux. Les Arts bien entendus ſont les Précepteurs du genre humain.

Le Poëte décrit tous les monumens célèbres, tels que le Temple d'Ephèse, le Temple d'Apollon bâti à Rome par Auguste, après la victoire d'Actium : on y avoit fait construire un spacieux Portique pour une Bibliothèque Grecque & Latine. Les Poëtes attachoient leurs ouvrages dans ce Temple, après les avoir fait approuver du Public. Le Temple de Salomon, les Pyramides d'Egypte, le Pyrée, l'Aréopage, Versailles, le Louvre, l'Observatoire, l'Hôtel des Invalides, l'établissement de l'Ecole Royale Militaire : tels sont les grands monumens que l'Auteur célèbre en des vers qui égalent leur éclat & leur magnificence. J'aime sur-tout cette apostrophe aux Grecs, au sujet des Arts qui les quittent pour se réfugier chez les Romains.

Du séjour d'Apollon malheureux habitans,
Ce Dieu devient l'ami de vos fiers Conquérans;
Et sensible aux Autels que lui dresse un grand homme,
Il se fait Citoyen & Protecteur de Rome.
Pégase, les neuf Sœurs, & le double vallon
Passent dans ces beaux lieux que protége Apollon.

La Phocide est déserte, & ce Dieu même entraîne
Dans le Tibre orgueilleux les eaux de l'Hippocrène.
Romains, par ce grand Art des Muses emprunté,
Instruisez l'Univers que vous avez dompté.

Le Poëte ne chante pas avec moins de grandeur les monumens de notre Capitale.

Délicieux séjour des Graces & des Ris,
Tu charmes nos regards & confonds nos esprits.
Les Arts imitateurs des traits de la Nature,
Vont porter leur tribut à ton Architecture;
Et noblement grouppés sur des fonds éclatans,
Semblent ne redouter ni le Sort ni le Tems.
Je les vois s'applaudir & triompher ensemble
Au milieu de ces murs où le Goût les rassemble:
Sous ces lambris dorés tout fixe mes regards;
Et le Palais des Rois est le Temple des Arts.
Mais un nouveau prodige à mes yeux se découvre.
Qnel Mortel ou quel Dieu dessina de ce Louvre
Le merveilleux contour, qui rend tout à la fois
La grandeur du génie, & la grandeur des Rois?

L'Auteur, qui est homme de condition, finit par demander au Roi une place pour un jeune frère à l'Ecole Militaire. Cette demande est exprimée en vers pleins de noblesse & de sentiment.

Pour une tendre fleur qui n'est qu'à son aurore,
Souffre que plein d'espoir aujourd'hui je t'implore.
Ce jeune rejetton, objet de mon amour,
D'un père qui m'est cher reçut aussi le jour.
Grand Roi, dont les bienfaits embelliront l'Histoire,
Daigne l'associer au berceau de la Gloire.
Le zèle & le devoir, par de justes efforts,
Sçauront de son enfance animer les ressorts.
Sous les yeux d'un Ministre habile autant que sage,
Il fera des vertus le noble apprentissage,
Et s'instruira sans cesse en cet auguste lieu;
A bien servir son Roi, sa Patrie & son Dieu.

Ce Poëme feroit honneur à un homme dont le métier seroit de disputer les couronnes Académiques. A plus forte raison doit-il en faire à M. l'Abbé *du Laurent* qui ne l'a composé que pour se desennuyer.

Je suis, &c.

A Paris ce 20 Mars 1753.

TABLE

DES MATIERES

Contenues dans ce huitième Tome; avec quelques éclaircissemens.

(*a*) On relève dans cette Lettre une erreur de M. *de Voltaire* au sujet de M. *de Fontenelle*, dont il fait en quelque sorte un pensionnaire de l'Abbé *de Saint-Pierre*. M. *de Fontenelle*, loin d'avoir des obligations pécuniaires à cet Abbé, lui prêta au contraire un jour quinze cens livres.

Mais M. *de Voltaire* a eu raison de dire que l'Abbé *de Saint-Pierre* avoit partagé sa fortune avec *Varignon*. Le fait est établi dans l'éloge de ce Géomètre par M. *de Fontenelle*. » M. l'Abbé *de* » *Saint-Pierre*, pour jouir plus à son aise de M. » *de Varignon*, le logea avec lui, & enfin tou» jours plus touché de son mérite, il résolut de » lui faire une fortune qui le mît en état de sui» vre pleinement ses talens & son génie. « Ce trait est d'autant plus beau, que l'Abbé *de Saint-Pierre*, Cadet de Normandie, n'avoit que dix-huit cens livres de rente. Il en détacha trois cens, qu'il donna par Contrat à *Varignon*.

Fin de la Table du huitième Volume,